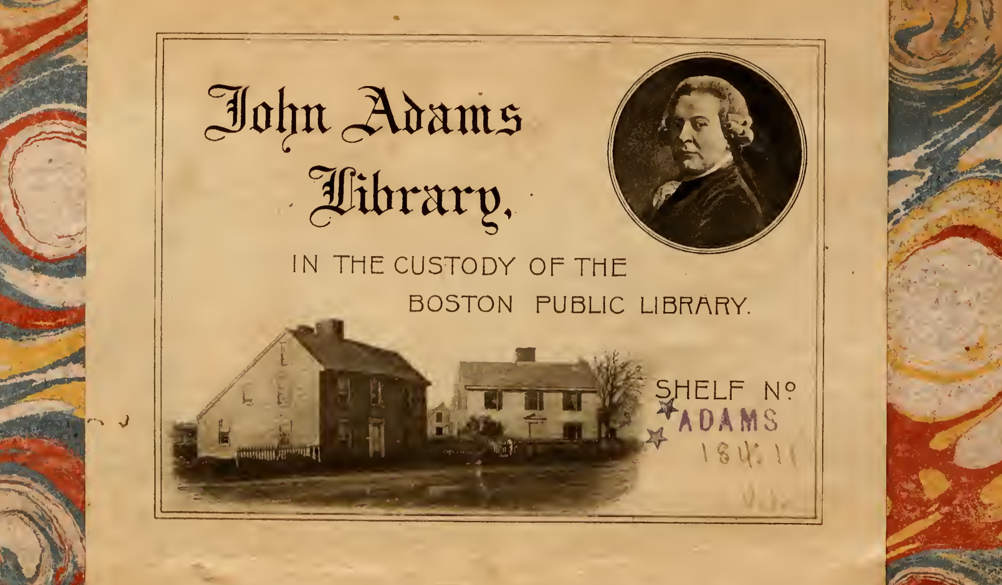



John Adams Library.
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.
SHELF No
ADAMS
184.11







Thetis, Liv. I.

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION;

Par J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.

Sanabilibus ægrotamus malis; ipſaque nos in rectum genitos natura, ſi emendari velimus, juvat.
Sen. de irâ. L. II. c. 13.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez JEAN NÉAULME, Libraire.

M. DCC. LXII.

Avec Privilége de Noſſeign. les Etats de Hollande & de Weſtfriſe.

Ce Recueil de réflexions & d'obſervations, ſans ordre, & preſque ſans ſuite, fut commencé pour complaire à une bonne mere qui ſait penſer. Je n'avois d'abord projetté qu'un Mémoire de quelques pages : mon ſujet m'entraînant malgré moi, ce Mémoire devint inſenſiblement une eſpece d'ouvrage, trop gros, ſans doute, pour ce qu'il contient, mais trop petit pour la matiere qu'il traite. J'ai balancé long-tems à le publier ; & ſouvent il m'a fait ſentir, en y travaillant, qu'il ne ſuffit pas d'avoir écrit quelques brochures pour ſavoir compoſer un livre. Après de vains efforts pour mieux faire, je crois devoir le donner tel qu'il eſt, jugeant qu'il importe de tourner l'attention publique de ce côté-là ; & que, quand mes idées ſeroient mauvaiſes, ſi j'en fais naître de bonnes à d'autres, je n'au-

rai pas tout-à-fait perdu mon tems. Un homme qui, de sa retraite, jette ses feuilles dans le Public, sans prôneurs, sans parti qui les défende, sans savoir même ce qu'on en pense ou ce qu'on en dit, ne doit pas craindre que, s'il se trompe, on admette ses erreurs sans examen.

Je parlerai peu de l'importance d'une bonne éducation ; je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui est en usage est mauvaise ; mille autres l'ont fait avant moi, & je n'aime point à remplir un livre de choses que tout le monde sait. Je remarquerai seulement que depuis des tems infinis il n'y a qu'un cri contre la pratique établie, sans que personne s'avise d'en proposer une meilleure. La Littérature & le savoir de notre siècle tendent beaucoup plus à détruire qu'à édifier. On censure d'un ton de maître ; pour

proposer, il en faut prendre un autre, auquel la hauteur philosophique se complaît moins. Malgré tant d'écrits, qui n'ont, dit-on, pour but que l'utilité publique, la premiere de toutes les utilités, qui est l'art de former des hommes, est encore oubliée. Mon sujet étoit tout neuf après le livre de Lock, & je crains fort qu'il ne le soit encore après le mien.

On ne connoît point l'enfance; sur les fausses idées qu'on en a, plus on va, plus on s'égare. Les plus sages s'attachent à ce qu'il importe aux hommes de savoir, sans considérer ce que les enfans sont en état d'apprendre. Ils cherchent toujours l'homme dans l'enfant, sans penser à ce qu'il est avant que d'être homme. Voilà l'étude à laquelle je me suis le plus appliqué, afin que, quand toute ma méthode seroit chimérique & fausse, on pût toujours profiter de mes ob-

ſervations. Je puis avoir très-mal vu ce qu'il faut faire; mais je crois avoir bien vu le ſujet ſur lequel on doit opérer. Commencez donc par mieux étudier vos éleves ; car très-aſſurément, vous ne les connoiſſez point. Or ſi vous liſez ce livre dans cette vue, je ne le crois pas ſans utilité pour vous.

A l'égard de ce qu'on appellera la partie ſyſtématique, qui n'eſt autre choſe ici que la marche de la Nature, c'eſt-là ce qui déroutera le plus le Lecteur ; c'eſt auſſi par là qu'on m'attaquera ſans doute ; & peut-être n'aura-t-on pas tort. On croira moins lire un Traité d'éducation, que les rêveries d'un viſionnaire ſur l'éducation. Qu'y faire ? Ce n'eſt pas ſur les idées d'autrui que j'écris ; c'eſt ſur les miennes. Je ne vois point comme les autres hommes ; il y a long-tems qu'on me l'a reproché. Mais dépend-il de moi de me don-

ner d'autres yeux, & de m'affecter d'autres idées ? Non. Il dépend de moi de ne point abonder dans mon ſens, de ne point croire être ſeul plus ſage que tout le monde ; il dépend de moi, non de changer de ſentiment ; mais de me défier du mien : voilà tout ce que je puis faire, & ce que je fais. Que ſi je prends quelquefois le ton affirmatif, ce n'eſt point pour en impoſer au Lecteur ; c'eſt pour lui parler comme je penſe. Pourquoi propoſerois-je par forme de doute ce dont, quant à moi, je ne doute point ? Je dis exactement ce qui ſe paſſe dans mon eſprit.

En expoſant avec liberté mon ſentiment, j'entends ſi peu qu'il faſſe autorité, que j'y joins toujours mes raiſons, afin qu'on les peſe & qu'on me juge : mais quoique je ne veuille point m'obſtiner à défendre mes idées, je ne me crois pas moins obligé de les

proposer; car les maximes sur lesquelles je suis d'un avis contraire à celui des autres, ne sont point indifférentes. Ce sont de celles dont la vérité ou la fausseté importe à connoître, & qui font le bonheur ou le malheur du genre-humain.

Proposez ce qui est faisable, ne cesse-t-on de me répéter. C'est comme si l'on me disoit; proposez de faire ce qu'on fait; ou du moins, proposez quelque bien qui s'allie avez le mal existant. Un tel projet, sur certaines matieres, est beaucoup plus chimérique que les miens: car dans cet alliage le bien se gâte, & le mal ne se guérit pas. J'aimerois mieux suivre en tout la pratique établie, que d'en prendre une bonne à demi: il y auroit moins de contradiction dans l'homme; il ne peut tendre à la fois à deux buts opposés. Peres & Meres, ce qui est faisable est

ce que vous voulez ſaire. Dois je répondre de votre volonté ?

En toute eſpece de projet, il y a deux choſes à conſidérer : premierement, la bonté abſolue du projet ; en ſecond lieu, la facilité de l'exécution.

Au premier égard, il ſuffit, pour que le projet ſoit admiſſible & praticable en lui-même, que ce qu'il a de bon ſoit dans la nature de la choſe ; ici, par exemple, que l'éducation propoſée ſoit convenable à l'homme, & bien adaptée au cœur humain.

La ſeconde conſidération dépend des rapports donnés dans certaines ſituations : rapports accidentels à la choſe, leſquels, par conſéquent, ne ſont point néceſſaires, & peuvent varier à l'infini. Ainſi telle éducation peut être praticable en Suiſſe & ne l'être pas en France ; telle autre peut l'être chez les Bourgeois, & telle autre

parmi les Grands. La facilité plus ou moins grande de l'exécution dépend de mille circonſtances, qu'il eſt impoſſible de déterminer autrement que dans une application particuliere de la méthode à tel ou à tel pays, à telle ou à telle condition. Or toutes ces applications particulieres, n'étant pas eſſentielles à mon ſujet, n'entrent point dans mon plan. D'autres pourront s'en occuper, s'ils veulent, chacun pour le Pays ou l'Etat qu'il aura en vue. Il me ſuffit que, par-tout où naîtront des hommes, on puiſſe en faire ce que je propoſe; & qu'ayant fait d'eux ce que je propoſe, on ait fait ce qu'il y a de meilleur & pour eux-mêmes & pour autrui. Si je ne remplis par cet engagement, j'ai tort ſans doute : mais ſi je le remplis, on auroit tort auſſi d'exiger de moi davantage; car je ne promets que cela.

EXPLICATIONS

EXPLICATIONS

DES FIGURES.

I. *La Figure qui ſe rapporte au premier Livre & ſert de Frontiſpice à l'Ouvrage, repréſente* Thétis *plongeant ſon Fils dans le Styx, pour le rendre invulnérable.* Voyez T. I. p. 37.

II. *La Figure qui eſt à la tête du Livre ſecond, repréſente* Chiron *exerçant le petit* Achille *à la Courſe.* Voyez T. I. p. 382.

III. *La Figure qui eſt à la tête du troiſième Livre & du ſecond Tome, repréſente* Hermès *gravant ſur des colonnes les élémens des Sciences.* Voyez T. II. p. 76.

IV. *La Figure qui appartient au quatrieme Livre, & qui eſt à la tête du Tome troiſième, repréſente* Orphée *enſeignant aux hommes le culte des Dieux.* Voyez T. III. p. 128.

V. *La Figure qui eſt à la tête du cinquième Livre & du quatrième Tome, repréſente* Circé *ſe donnant à* Ulyſſe, *qu'elle n'a pu transformer.* Voyez T. IV. p. 304.

FAUTE D'IMPRESSION.

TOME II.

Page 16. *ligne* 16. la vue, *lisez* la vie.



EMILE, OU DE L'ÉDUCATION.

LIVRE PREMIER.

TOUT est bien, ſortant des mains de l'Auteur des choſes : tout dégénere entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre, un arbre à porter les fruits d'un autre, il mêle & confond les climats, les élémens, les ſaiſons : il mutile ſon chien, ſon cheval, ſon eſclave : il bouleverſe tout, il défigure tout : il aime la difformité, les monſtres : il ne veut rien, tel que l'a fait la Nature ; pas même l'homme : il le faut dreſſer pour lui, comme un che-

val de manége; il le faut contourner à ſa mode, comme un arbre de ſon jardin.

Sans cela, tout iroit plus mal encore, & notre eſpece ne veut pas être façonnée à demi. Dans l'état où ſont déſormais les choſes, un homme abandonné, dès ſa naiſſance, à lui-même parmi les autres, ſeroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la néceſſité, l'exemple, toutes les inſtitutions ſociales dans leſquelles nous nous trouvons ſubmergés, étoufferoient en lui la Nature, & ne mettroient rien à la place. Elle y ſeroit comme un arbriſſeau que le hazard fait naître au milieu d'un chemin, & que les paſſans font bientôt périr, en le heurtant de toutes parts, & le pliant dans tous les ſens.

C'eſt à toi que je m'adreſſe, tendre & prévoyante mere (1), qui ſus t'écarter

(1) La premiere éducation eſt celle qui importe le plus; & cette premiere éducation appartient inconteſtablement aux femmes : ſi l'Auteur de la Nature eût

de la grande route, & garantir l'arbriſſeau naiſſant du choc des opinions humaines. Cultive, arroſe la jeune plante avant qu'elle meure; ſes fruits feront un jour tes délices. Forme de bonne heure une enceinte autour de

---

voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Parlez donc toujours aux femmes, par préférence, dans vos Traités d'éducation; car, outre qu'elles ſont à portée d'y veiller de plus près que les hommes & qu'elles y influent toujours davantage, le ſuccès les intéreſſe auſſi beaucoup plus, puiſque la plupart des veuves ſe trouve preſque à la merci de leurs enfans, & qu'alors ils leur font vivement ſentir, en bien ou en mal, l'effet de la maniere dont elles les ont élevés. Les loix, toujours ſi occupées des biens & ſi peu des perſonnes, parce qu'elles ont pour objet la paix & non la vertu, ne donnent pas aſſez d'autorité aux meres. Cependant leur état eſt plus ſûr que celui des peres; leurs devoirs ſont plus pénibles; leurs ſoins importent plus au bon ordre de la famille; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfans. Il y a des occaſions où un fils qui manque de reſpect à ſon pere, peut, en quelque ſorte, être excuſé: mais ſi, dans quelque occaſion que ce fût, un enfant étoit aſſez dénaturé pour en manquer à ſa mere, à celle qui l'a porté dans ſon ſein, qui l'a nourri de ſon lait, qui, durant des années, s'eſt oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui, on devroit ſe hâter d'étouffer ce miſérable, comme un monſtre indigne de voir le jour. Les meres, dit-on, gâtent leurs enfans. En cela, ſans doute, elles ont tort; mais moins de tort que vous, peut-être, qui les dépravez. La mere veut que ſon enfant ſoit heureux, qu'il le ſoit dès à préſent;

l'ame de ton enfant : un autre en peut marquer le circuit ; mais toi ſeule y dois poſer la barriere.

On façonne les plantes par la culture, & les hommes par l'éducation. Si l'homme naiſſoit grand & fort, ſa taille & ſa force lui ſeroient inutiles, juſqu'à ce qu'il eût appris à s'en ſervir : elles lui ſeroient préjudiciables, en empêchant les autres de ſonger à l'aſſiſter (2) ; & abandonné à lui-même, il mourroit de miſere avant d'avoir connu ſes beſoins. On ſe plaint de l'état de l'enfance ; on ne voit pas que la

---

en cela elle a raiſon : quand elle ſe trompe ſur les moyens, il faut l'éclairer. L'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fauſſe prévoyance des peres, leur négligence, leur dure inſenſibilité, ſont cent fois plus funeſtes aux enfans, que l'aveugle tendreſſe des meres. Au reſte, il faut expliquer le ſens que je donne à ce nom de mere ; & c'eſt ce qui ſera fait ci-après.

(2) Semblable à eux à l'extérieur, & privé de la parole, ainſi que des idées qu'elle exprime, il ſeroit hors d'état de leur faire entendre le beſoin qu'il auroit de leurs ſecours, & rien en lui ne leur manifeſteroit ce beſoin.

race humaine eût péri, si l'homme n'eût commencé par être enfant.

Nous naissons foibles, nous avons besoin de forces : nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance : nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance & dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la Nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés & de nos organes, est l'éducation de la Nature : l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement, est l'éducation des hommes ; & l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent, est l'éducation des choses.

Chacun de nous est donc formé par trois sortes de Maîtres. Le Disciple dans lequel leurs diverses leçons se contrarient est mal élevé, & ne sera

jamais d'accord avec lui même : celui dans lequel elles tombent toutes ſur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va ſeul à ſon but, & vit conſéquemment. Celui-là ſeul eſt bien élevé.

Or, des ces trois éducations différentes, celle de la Nature ne dépend point de nous; celle des choſes n'en dépend qu'à certains égards; celle des hommes eſt la ſeule dont nous ſoyons vraiment les maîtres : encore ne le ſommes-nous que par ſuppoſition; car qui eſt-ce qui peut eſpérer de diriger entierement les diſcours & les actions de tous ceux qui environnent un enfant?

Si-tôt donc que l'éducation eſt un art, il eſt preſque impoſſible qu'elle réuſſiſſe, puiſque le concours néceſſaire à ſon ſuccès ne dépend de perſonne. Tout ce qu'on peut faire à force de ſoins eſt d'approcher plus ou moins du but, mais il faut du

bonheur pour l'atteindre.

Quel eſt ce but ? c'eſt celui même de la Nature ; cela vient d'être prouvé. Puiſque le concours des trois éducations eſt néceſſaire à leur perfection, c'eſt ſur celle à laquelle nous ne pouvons rien qu'il faut diriger les deux autres. Mais peut-être ce mot de Nature a-t-il un ſens trop vague : il faut tâcher ici de le fixer.

La Nature, nous dit-on, n'eſt que l'habitude. Que ſignifie cela ? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force & qui n'étouffent jamais la Nature ? Telle eſt, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante miſe en liberté garde l'inclinaiſon qu'on l'a forcée à prendre : mais la ſéve n'a point changé pour cela ſa direction primitive, & ſi la plante continue à végéter, ſon prolongement redevient vertical. Il en eſt de même des inclinations des

hommes. Tant qu'on reſte dans le même état, on peut garder celles qui réſultent de l'habitude & qui nous ſont le moins naturelles ; mais ſi-tôt que la ſituation change, l'habitude ceſſe & le naturel revient. L'éducation n'eſt certainement qu'une habitude. Or n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation ; d'autres qui la gardent ? D'où vient cette différence ? S'il faut borner le nom de Nature aux habitudes conformes à la Nature, on peut s'épargner ce galimathias.

Nous naiſſons ſenſibles, & dès notre naiſſance nous ſommes affectés de diverſes manieres par les objets qui nous environnent. Si-tôt que nous avons, pour ainſi dire, la conſcience de nos ſenſations, nous ſommes diſpoſés à rechercher ou à fuir les objets qui les produiſent, d'abord ſelon qu'elles nous ſont agréables ou déplaiſantes, puis ſelon la convenance ou diſconvenance que nous trouvons en-

tre nous & ces objets, & enfin ſelon les jugemens que nous en portons ſur l'idée de bonheur ou de perfection que la raiſon nous donne. Ces diſpoſitions s'étendent & s'affermiſſent à meſure que nous devenons plus ſenſibles & plus éclairés : mais, contraintes par nos habitudes, elles s'alterent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles ſont ce que j'appelle en nous la Nature.

C'eſt donc à ces diſpoſitions primitives qu'il faudroit tout rapporter ; & cela ſe pourroit, ſi nos trois éducations n'étoient que différentes : mais que faire, quand elles ſont oppoſées ? quand, au-lieu d'élever un homme pour lui-même, on veut l'élever pour les autres ? alors le concert eſt impoſſible. Forcé de combattre la Nature ou les inſtitutions ſociales, il faut opter entre faire un homme ou un citoyen ; car on ne peut faire à la fois l'un & l'autre.

Toute ſociété partielle, quand elle eſt étroite & bien unie, s'aliene de la grande. Tout patriote eſt dur aux étrangers : ils ne ſont qu'hommes, ils ne ſont rien à ſes yeux (3). Cet inconvénient eſt inévitable, mais il eſt foible. L'eſſentiel eſt d'être bon aux gens avec qui l'on vit. Au dehors le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique : mais le déſintéreſſement, l'équité, la concorde, régnoient dans ſes murs. Défiez-vous de ces coſmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel Philoſophe aime les Tartares, pour être diſpenſé d'aimer ſes voiſins.

L'homme naturel eſt tout pour lui : il eſt l'unité numérique, l'entier abſolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à ſon ſemblable. L'homme civil

---

(3) Auſſi les guerres des Républiques ſont-elles plus cruelles que celles des Monarchies. Mais ſi la guerre des Rois eſt modérée, c'eſt leur paix qui eſt terrible.

n'eſt qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, & dont la valeur eſt dans ſon rapport avec l'entier, qui eſt le corps ſocial. Les bonnes inſtitutions ſociales ſont celles qui ſavent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter ſon exiſtence abſolue pour lui en donner une relative, & tranſporter le *moi* dans l'unité commune; en ſorte que chaque particulier ne ſe croye plus un, mais partie de l'unité, & ne ſoit plus ſenſible que dans le tout. Un citoyen de Rome n'étoit ni Caïus, ni Lucius; c'étoit un Romain : même il aimoit la patrie excluſivement à lui. Régulus ſe prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ſes maîtres En ſa qualité d'étranger il refuſoit de ſiéger au Sénat de Rome; il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit qu'on voulût lui ſauver la vie. Il vainquit, & s'en retourna triomphant mourir dans les ſupplices. Cela n'a pas grand rapport,

ce me ſemble, aux hommes que nous connoiſſons.

Le Lacédémonien Pédarète ſe préſente pour être admis au Conſeil des trois-cents; il eſt rejetté. Il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'eſt trouvé dans Sparte trois-cents hommes valant mieux que lui. Je ſuppoſe cette démonſtration ſincere, & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit. Voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Un Ilote arrive; elle lui en demande en tremblant... Vos cinq fils ont été tués... Vil Eſclave, t'ai-je demandé cela?.. Nous avons gagné la victoire... La mere court au Temple & rend grace aux Dieux. Voilà la citoyenne.

Celui qui, dans l'ordre civil, veut conſerver la primauté des ſentimens de la Nature, ne ſait ce qu'il veut. Toujours en contradiction avec lui-même, toujours flottant entre ſes pen-

chans & ſes devoirs, il ne ſera jamais ni homme ni citoyen; il ne ſera bon ni pour lui ni pour les autres. Ce ſera un de ces hommes de nos jours; un François, un Anglois, un Bourgeois; ce ne ſera rien.

Pour être quelque choſe, pour être ſoi-même & toujours un, il faut agir comme on parle; il faut être toujours décidé ſur le parti qu'on doit prendre, le prendre hautement & le ſuivre toujours. J'attends qu'on me montre ce prodige, pour ſavoir s'il eſt homme ou citoyen, ou comment il s'y prend pour être à la fois l'un & l'autre.

De ces objets néceſſairement oppoſés viennent deux formes d'inſtitutions contraires; l'une publique & commune, l'autre particuliere & domeſtique.

Voulez-vous prendre une idée de l'éducation publique? Liſez la république de Platon. Ce n'eſt point un ouvrage de politique, comme le penſent ceux qui ne jugent des livres que

par leurs titres. C'eſt le plus beau Traité d'éducation qu'on ait jamais fait.

Quand on veut renvoyer au pays des chimeres, on nomme l'inſtitution de Platon. Si Lycurgue n'eût mis la ſienne que par écrit, je la trouverois bien plus chimérique. Platon n'a fait qu'épurer le cœur de l'homme; Lycurgue l'a dénaturé.

L'inſtitution publique n'exiſte plus, & ne peut plus exiſter; parce qu'où il n'y a plus de patrie, il ne peut plus y avoir de citoyens. Ces deux mots, patrie & citoyen, doivent être effacés des langues modernes. J'en ſais bien la raiſon, mais je ne veux pas la dire; elle ne fait rien à mon ſujet.

Je n'enviſage pas comme une inſtitution publique ces riſibles établiſſemens qu'on appelle Colléges *. Je ne compte pas non plus l'éducation du

* Il y a dans l'Académie de Genève & dans l'Univerſité de Paris des Profeſſeurs que j'aime, que j'eſtime beaucoup, & que je crois très capables de bien inſtruire

monde, parce que cette éducation, tendant à deux fins contraires, les manque toutes deux : elle n'eſt propre qu'à faire des hommes doubles, paroiſſant toujours rapporter tout aux autres, & ne rapportant jamais rien qu'à eux ſeuls. Or ces démonſtrations, étant communes à tout le monde, n'abuſent perſonne. Ce ſont autant de ſoins perdus.

De ces contradictions naît celle que nous éprouvons ſans ceſſe en nous-mêmes. Entraînés par la Nature & par les hommes dans des routes contraires, forcés de nous partager entre ces diverſes impulſions, nous en ſuivons une compoſée qui ne nous mene ni à l'un ni à l'autre but. Ainſi combattus & flottans durant tout le cours de notre vie, nous la terminons ſans avoir pu nous accorder avec nous, & ſans avoir été bons ni pour nous ni pour les autres.

---

la Jeuneſſe, s'ils n'étoient forcés de ſuivre l'uſage établi. J'exhorte l'un d'entr'eux à publier le projet de réforme qu'il a conçu. L'on ſera peut-être enfin tenté de guérir le mal, en voyant qu'il n'eſt pas ſans remède.

Reſte enfin l'éducation domeſtique ou celle de la Nature. Mais que deviendra pour les autres un homme uniquement élevé pour lui ? Si peut-être le double objet qu'on ſe propoſe pouvoit ſe réunir en un ſeul, en ôtant les contradictions de l'homme, on ôteroit un grand obſtacle à ſon bonheur. Il faudroit, pour en juger, le voir tout formé ; il faudroit avoir obſervé ſes penchans, vu ſes progrès, ſuivi ſa marche : il faudroit, en un mot, connoître l'homme naturel. Je crois qu'on aura fait quelques pas dans ces recherches après avoir lu cet écrit.

Pour former cet homme rare, qu'avons-nous à faire ? Beaucoup, ſans doute ; c'eſt d'empêcher que rien ne ſoit fait. Quand il ne s'agit que d'aller contre le vent, on louvoie ; mais ſi la mer eſt forte & qu'on veuille reſter en place, il faut jeter l'ancre. Prends garde, jeune pilote, que ton cable ne file ou que ton ancre ne laboure, &

que le vaiſſeau ne dérive avant que tu t'en ſois apperçu.

Dans l'ordre ſocial, où toutes les places ſont marquées, chacun doit être élevé pour la ſienne. Si un Particulier formé pour ſa place en ſort, il n'eſt plus propre à rien. L'éducation n'eſt utile qu'autant que la fortune s'accorde avec la vocation des parens; en tout autre cas elle eſt nuiſible à l'éleve, ne fût-ce que par les préjugés qu'elle lui a donnés. En Egypte, où le fils étoit obligé d'embraſſer l'état de ſon pere, l'éducation du moins avoit un but aſſuré; mais parmi nous, où les rangs ſeuls demeurent, & où les hommes en changent ſans ceſſe, nul ne ſait ſi, en élevant ſon fils pour le ſien, il ne travaille pas contre lui.

Dans l'ordre naturel, les hommes étant tous égaux, leur vocation commune eſt l'état d'homme, & quiconque eſt bien élevé pour celui-là ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent.

Qu'on destine mon éleve à l'épée, à l'église, au barreau, peu m'importe. Avant la vocation des parens, la Nature l'appelle à la vie humaine. Vivre est le métier que je lui veux apprendre. En sortant de mes mains, il ne sera, j'en conviens, ni magistrat, ni soldat, ni prêtre : il sera premierement homme; tout ce qu'un homme doit être, il saura l'être au besoin tout aussi bien que qui que ce soit, & la fortune aura beau le faire changer de place, il sera toujours à la sienne. *Occupavi te, fortuna, atque cepi : omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me aspirare non posses* (4).

Notre véritable étude est celle de la condition humaine. Celui d'entre nous qui sait le mieux supporter les biens & les maux de cette vie, est, à mon gré, le mieux élevé : d'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices. Nous commençons à nous instruire, en commençant

(4) Tuscul. V.

à vivre ; notre éducation commence avec nous ; notre premier précepteur eſt notre nourrice. Auſſi ce mot *éducation* avoit-il chez les Anciens un autre ſens, que nous ne lui donnons plus : il ſignifioit nourriture. *Educit obſtetrix*, dit Varron, *educat nutrix*, *inſtituit pædagogus*, *docet magiſter* (5). Ainſi l'éducation, l'inſtitution, l'inſtruction, ſont trois choſes auſſi différentes dans leur objet, que la gouvernante, le précepteur & le maître. Mais ces diſtinctions ſont mal entendues ; &, pour être bien conduit, l'enfant ne doit ſuivre qu'un ſeul guide.

Il faut donc généraliſer nos vues, & conſidérer dans notre éleve l'homme abſtrait, l'homme expoſé à tous les accidens de la vie humaine. Si les hommes naiſſoient attachés au ſol d'un pays, ſi la même ſaiſon duroit toute l'année, ſi chacun tenoit à ſa fortune de maniere à n'en pouvoir jamais chan-

(5) Non. Marcell.

ger, la pratique établie ſeroit bonne à certains égards; l'enfant élevé pour ſon état, n'en ſortant jamais, ne pourroit être expoſé aux inconvéniens d'un autre. Mais vu la mobilité des choſes humaines; vu l'eſprit inquiet & remuant de ce ſiecle qui bouleverſe tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus inſenſée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à ſortir de ſa chambre, comme devant être ſans ceſſe entouré de ſes gens? Si le malheureux fait un ſeul pas ſur la terre, s'il deſcend d'un ſeul degré, il eſt perdu. Ce n'eſt pas lui apprendre à ſupporter la peine; c'eſt l'exercer à la ſentir.

On ne ſonge qu'à conſerver ſon enfant; ce n'eſt pas aſſez : on doit lui apprendre à ſe conſerver étant homme, à ſupporter les coups du ſort, à braver l'opulence & la miſere, à vivre, s'il le faut, dans les glaces d'Iſlande ou ſur le brûlant rocher de Malte.

Vous avez beau prendre des précautions pour qu'il ne meure pas ; il faudra pourtant qu'il meure : & quand sa mort ne seroit pas l'ouvrage de vos soins, encore seroient-ils mal entendus. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir, que de le faire vivre. Vivre, ce n'est pas respirer ; c'est agir, c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années ; mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans, qui mourut dès sa naissance. Il eût gagné de mourir jeune ; au moins eût-il vécu jusqu'à ce tems-là.

Toute notre sagesse consiste en préjugés serviles ; tous nos usages ne sont qu'assujettissement, gêne & contrainte. L'homme civil naît, vit, & meurt dans l'esclavage : à sa naissance, on le

coud dans un maillot ; à sa mort, on le cloue dans une biere ; tant qu'il garde la figure humaine, il est enchaîné par nos institutions.

On dit que plusieurs Sages-Femmes prétendent, en paitrissant la tête des enfans nouveaux-nés, lui donner une forme plus convenable : & on le souffre ! Nos têtes seroient mal de la façon de l'Auteur de notre être ! il nous les faut façonnées au-dehors par les Sages-Femmes, & au-dedans par les Philosophes ! Les Caraïbes sont de la moitié plus heureux que nous.

« A peine l'enfant est-il sorti du sein » de la mere, & à peine jouit-il de la » liberté de mouvoir & d'étendre ses » membres, qu'on lui donne de nou- » veaux liens. On l'emmaillotte, on » le couche la tête fixée & les jambes » allongées, les bras pendans à côté du » corps ; il est entouré de linges & de » bandages de toute espece, qui ne lui » permettent pas de changer de situa-

» tion. Heureux, si on ne l'a pas serré » au point de l'empêcher de respirer, » & si on a eu la précaution de le cou- » cher sur le côté, afin que les eaux » qu'il doit rendre par la bouche puis- » sent tomber d'elles mêmes; car il » n'auroit pas la liberté de tourner la » tête sur le côté pour en faciliter l'écou- » lement (6) ».

L'enfant nouveau-né a besoin d'éten- dre & de mouvoir ses membres, pour les tirer de l'engourdissement où, ras- semblés en un peloton, ils ont resté si long-tems. On les étend, il est vrai: mais on les empêche de se mouvoir; on assujettit la tête même par des têtie- res : il semble qu'on a peur qu'il n'ait l'air d'être en vie.

Ainsi l'impulsion des parties inter- nes d'un corps qui tend à l'accroisse- ment, trouve un obstacle insurmonta- ble aux mouvemens qu'elle lui deman-

---

(6) Hist. Nat. T. IV. p. 190. in-12.

de. L'enfant fait continuellement des efforts inutiles qui épuiſent ſes forces ou retardent leur progrès. Il étoit moins à l'étroit, moins gêné, moins comprimé dans l'amnios, qu'il n'eſt dans ſes langes : je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître.

L'inaction, la contrainte où l'on retient les membres d'un enfant, ne peuvent que gêner la circulation du ſang, des humeurs, empêcher l'enfant de ſe fortifier, de croître, & altérer ſa conſtitution. Dans les lieux où l'on n'a point ces précautions extravagantes, les hommes ſont tous grands, forts, bien proportionnés (7). Les pays où l'on emmaillotte les enfans ſont ceux qui fourmillent de boſſus, de boiteux, de cagneux, de noués, de rachitiques, de gens contrefaits de toute eſpece. De peur que les corps ne ſe déforment par des mouvemens libres, on ſe hâte de les déformer en les mettant en preſſe. On

(7) Voyez la note 14 de la page 87.

les rendroit volontiers perclus, pour les empêcher de s'estropier.

Une contrainte si cruelle pourroit-elle ne pas influer sur leur humeur, ainsi que sur leur tempérament? Leur premier sentiment est un sentiment de douleur & de peine; ils ne trouvent qu'obstacles à tous les mouvemens dont ils ont besoin: plus malheureux qu'un criminel aux fers, ils font de vains efforts, ils s'irritent, ils crient. Leurs premieres voix, dites-vous, sont des pleurs; je le crois bien: vous les contrariez dès leur naissance; les premiers dons qu'ils reçoivent de vous sont des chaînes; les premiers traitemens qu'ils éprouvent sont des tourmens. N'ayant rien de libre que la voix, comment ne s'en serviroient ils pas pour se plaindre? Ils crient du mal que vous leur faites: ainsi garottés, vous crieriez plus fort qu'eux.

D'où vient cet usage déraisonnable? d'un usage dénaturé. Depuis que les

meres, méprisant leur premier devoir, n'ont plus voulu nourrir leurs enfans, il a fallu les confier à des femmes mercénaires, qui, se trouvant ainsi meres d'enfans étrangers pour qui la Nature ne leur disoit rien, n'ont cherché qu'à s'épargner de la peine. Il eût fallu veiller sans cesse sur un enfant en liberté : mais, quand il est bien lié, on le jette dans un coin, sans s'embarrasser de ses cris. Pourvu qu'il n'y ait pas de preuves de la négligence de la nourrice, pourvu que le nourriçon ne se casse ni bras ni jambe, qu'importe au surplus qu'il périsse, ou qu'il demeure infirme le reste de ses jours? On conserve ses membres aux dépens de son corps ; & , quoi qu'il arrive, la nourrice est disculpée.

Ces douces meres, qui, débarrassées de leurs enfans, se livrent gaiement aux amusemens de la ville, savent-elles cependant quel traitement l'enfant dans son maillot reçoit au village?

Au moindre tracas qui ſurvient, on le ſuſpend à un clou comme un paquet de hardes : & tandis que, ſans ſe preſſer, la nourrice vaque à ſes affaires, le malheureux reſte ainſi crucifié. Tous ceux qu'on a trouvés dans cette ſituation, avoient le viſage violet : la poitrine fortement comprimée ne laiſſant pas circuler le ſang, il remontoit à la tête ; & l'on croyoit le patient fort tranquille, parce qu'il n'avoit pas la force de crier. J'ignore combien d'heures un enfant peut reſter en cet état ſans perdre la vie : mais je doute que cela puiſſe aller fort loin. Voilà, je penſe, une des plus grandes commodités du maillot.

On prétend que les enfans en liberté pourroient prendre de mauvaiſes ſituations, & ſe donner des mouvemens capables de nuire à la bonne conformation de leurs membres. C'eſt-là un de ces vains raiſonnemens de notre fauſſe ſageſſe, & que jamais aucune

expérience n'a confirmés. De cette multitude d'enfans qui, chez des Peuples plus ſenſés que nous, ſont nourris dans toute la liberté de leurs membres, on n'en voit pas un ſeul qui ſe bleſſe, ni s'eſtropie : ils ne ſauroient donner à leurs mouvemens la force qui peut les rendre dangereux ; & quand ils prennent une ſituation violente, la douleur les avertit bientôt d'en changer.

Nous ne nous ſommes pas encore aviſés de mettre au maillot les petits des chiens, ni des chats ; voit-on qu'il réſulte pour eux quelque inconvénient de cette négligence ? Les enfans ſont plus lourds ; d'accord : mais à proportion ils ſont auſſi plus foibles. A peine peuvent-ils ſe mouvoir : comment s'eſtropieroient-ils ? Si on les étendoit ſur le dos, ils mourroient dans cette ſituation, comme la tortue, ſans pouvoir jamais ſe retourner.

Non contentes d'avoir ceſſé d'allaiter leurs enfans, les femmes ceſſent

d'en vouloir faire ; la conséquence est naturelle. Dés que l'état de mere est onéreux, on trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout-à-fait : on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours ; & l'on tourne au préjudice de l'espece, l'attrait donné pour la multiplier. Cet usage, ajoûté aux autres causes de dépopulation, nous annonce le sort prochain de l'Europe. Les sciences, les arts, la philosophie & les mœurs qu'elle engendre, ne tarderont pas d'en faire un désert. Elle sera peuplée de bêtes féroces ; elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans.

J'ai vu quelquefois le petit manége des jeunes femmes qui feignent de vouloir nourrir leurs enfans. On sait se faire presser de renoncer à cette fantaisie : on fait adroitement intervenir les époux, les Médecins, sur-tout les meres. Un mari qui ôseroit consentir que sa femme nourrît son enfant, seroit un homme perdu. L'on en feroit

un aſſaſſin qui veut ſe défaire d'elle. Maris prudens, il faut immoler à la paix l'amour paternel. Heureux qu'on trouve à la campagne des femmes plus continentes que les vôtres! Plus heureux, ſi le tems que celles-ci gagnent n'eſt pas deſtiné pour d'autres que vous!

Le devoir des femmes n'eſt pas douteux : mais on diſpute ſi, dans le mépris qu'elles en font, il eſt égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre? Je tiens cette queſtion, dont les Médecins ſont les Juges, pour décidée au ſouhait des femmes; & pour moi, je penſerois bien auſſi qu'il vaut mieux que l'enfant ſuce le lait d'une nourrice en ſanté, que d'une mere gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même ſang dont il eſt formé.

Mais la queſtion doit-elle s'enviſager ſeulement par le côté phyſique, & l'enfant a-t-il moins beſoin des ſoins

d'une mere que de sa mammelle ? D'autres femmes, des bêtes même pourront lui donner le lait qu'elle lui refuse : la sollicitude maternelle ne se supplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre, au lieu du sien, est une mauvaise mere ; comment sera-t-elle une bonne nourrice ? Elle pourra le devenir, mais lentement ; il faudra que l'habitude change la Nature ; & l'enfant mal soigné aura le tems de périr cent fois, avant que sa nourrice ait pris pour lui une tendresse de mere.

De cet avantage même résulte un inconvénient, qui seul devroit ôter à toute femme sensible le courage de faire nourrir son enfant par une autre : c'est celui de partager le droit de mere, ou plutôt de l'aliéner ; de voir son enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle ; de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa propre mere est une grace, & que celle qu'il a pour sa mere adoptive est un devoir : car

où j'ai trouvé les ſoins d'une mere, ne dois-je pas l'attachement d'un fils?

La maniere dont on remédie à cet inconvénient, eſt d'inſpirer aux enfans du mépris pour leurs nourrices, en les traitant en véritables ſervantes. Quand leur ſervice eſt achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir ſon nourriçon. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connoît plus. La mere qui croit ſe ſubſtituer à elle, & réparer ſa négligence par ſa cruauté, ſe trompe. Au-lieu de faire un tendre fils d'un nourriçon dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude; elle lui apprend à mépriſer un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de ſon lait.

Combien j'inſiſterois ſur ce point, s'il étoit moins décourageant de rebattre en vain des ſujets utiles! Ceci tient à plus de choſes qu'on ne penſe.

Voulez-vous rendre chacun à ſes premiers devoirs : commencez par les meres ; vous ſerez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient ſucceſſivement de cette premiere dépravation : tout l'ordre moral s'altere ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maiſons prend un air moins vivant ; le ſpectacle touchant d'une famille naiſſante n'attache plus les maris, n'impoſe plus d'égards aux étrangers ; on reſpecte moins la mere dont on ne voit pas les enfans ; il n'y a point de réſidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du ſang ; il n'y a plus ni peres, ni meres, ni enfans, ni freres, ni ſœurs ; tous ſe connoiſſent à peine : comment s'aimeroient-ils ? Chacun ne ſonge plus qu'à ſoi. Quand la maiſon n'eſt qu'une triſte ſolitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les meres daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont ſe ré-

former d'elles-mêmes, les ſentimens de la Nature ſe réveiller dans tous les cœurs; l'État va ſe peupler; ce premier point, ce point ſeul va tout réunir. L'attrait de la vie domeſtique eſt lè meilleur contre poiſon des mauvaiſes mœurs. Le tracas des enfans, qu'on croit importun, devient agréable; il rend le pere & la mere plus néceſſaires, plus chers l'un à l'autre, il reſſerre entr'eux le lien conjugal. Quand la famille eſt vivante & animée, les ſoins domeſtiques ſont la plus chere occupation de la femme & le plus doux amuſement du mari. Ainſi de ce ſeul abus corrigé réſulteroit bientôt une réforme générale; bientôt la Nature auroit repris tous ſes droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres, bientôt les hommes redeviendront peres & maris.

Diſcours ſuperflus! l'ennui même des plaiſirs du Monde ne ramene jamais à ceux-là. Les femmes ont ceſſé

d'être meres ; elles ne le feront plus ; elles ne veulent plus l'être. Quand elles le voudroient, à peine le pourroient-elles : aujourd'hui que l'usage contraire est établi, chacune auroit à combattre l'opposition de toutes celles qui l'approchent, liguées contre un exemple que les unes n'ont pas donné, & que les autres ne veulent pas suivre.

Il se trouve pourtant quelquefois encore de jeunes personnes d'un bon naturel, qui, sur ce point, ôsant braver l'empire de la mode & les clameurs de leur sexe, remplissent avec une vertueuse intrépidité ce devoir si doux que la Nature leur impose. Puisse leur nombre augmenter par l'attrait des biens destinés à celles qui s'y livrent! Fondé sur des conséquences que donne le plus simple raisonnement, & sur des observations que je n'ai jamais vu démenties, j'ôse promettre à ces dignes meres un attachement solide & constant de la part de leurs maris, une

tendresse vraiment filiale de la part de leurs enfans, l'estime & le respect du Public, d'heureuses couches sans accident & sans suite, une santé ferme & vigoureuse, enfin le plaisir de se voir un jour imiter par leurs filles, & citer en exemple à celles d'autrui.

Point de mere, point d'enfant. Entr'eux les devoirs sont réciproques ; & s'ils sont mal remplis d'un côté, ils seront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer sa mere, avant de savoir qu'il le doit. Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude & les soins, elle s'éteint dans les premieres années, & le cœur meurt, pour ainsi dire, avant que de naître. Nous voilà dès les premiers pas hors de la Nature.

On en sort encore par une route opposée, lorsqu'au-lieu de négliger les soins de mere, une femme les porte à l'excès ; lorsqu'elle fait de son enfant son idole ; qu'elle augmente & nourrit sa foiblesse pour l'empêcher de

la sentir, & qu'espérant le soustraire aux loix de la Nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, sans songer combien, pour quelques incommodités dont elle le préserve un moment, elle accumule au loin d'accidens & de périls sur sa tête, & combien c'est une précaution barbare de prolonger la foiblesse de l'enfance sous les fatigues des hommes faits. Thétis, pour rendre son fils invulnérable, le plongea, dit la Fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie est belle & claire. Les meres cruelles dont je parle font autrement : à force de plonger leurs enfans dans la mollesse, elles les préparent à la souffrance, elles ouvrent leurs pores aux maux de toute espece, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Observez la Nature, & suivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfans ; elle endurcit leur tempérament par des épreu-

ves de toute eſpece ; elle leur apprend de bonne heure ce que c'eſt que peine & douleur. Les dents qui percent leur donnent la fièvre ; des colique aiguës leur donnent des convulſions ; de longues toux les ſuffoquent ; les vers les tourmentent ; la pléthore corrompt leur ſang ; des levains divers y fermentent, & cauſent des éruptions périlleuſes. Preſque tout le premier âge eſt maladie & danger : la moitié des enfans qui naiſſent périt avant la huitieme année. Les épreuves faites, l'enfant a gagné des forces, & ſi-tôt qu'il peut uſer de la vie, le principe en devient plus aſſuré.

Voilà la regle de la Nature. Pourquoi la contrariez-vous ? Ne voyez-vous pas qu'en penſant la corriger vous détruiſez ſon ouvrage, vous empêchez l'effet de ſes ſoins ? Faire au-dehors ce qu'elle fait au-dedans, c'eſt, ſelon vous, redoubler le danger ; &, au contraire, c'eſt y faire diverſion ;

c'eſt l'exténuer. L'expérience apprend qu'il meurt encore plus d'enfans élevés délicatement que d'autres. Pourvu qu'on ne paſſe pas la meſure de leurs forces, on riſque moins à les employer qu'à les ménager. Exercez-les donc aux atteintes qu'ils auront à ſupporter un jour. Endurciſſez leur corps aux intempéries des ſaiſons, des climats, des élémens; à la faim, à la ſoif, à la fatigue; trempez-les dans l'eau du Styx. Avant que l'habitude du corps ſoit acquiſe, on lui donne celle qu'on veut ſans danger : mais quand une fois il eſt dans ſa conſiſtance, toute altération lui devient périlleuſe. Un enfant ſupportera des changemens que ne ſupporteroit pas un homme : les fibres du premier, molles & flexibles, prennent ſans effort le pli qu'on leur donne; celles de l'homme, plus endurcies, ne changent plus qu'avec violence le pli qu'elles ont reçu. On peut donc rendre un enfant robuſte

ſans expoſer ſa vie & ſa ſanté ; & quand il y auroit quelque riſque, encore ne faudroit-il pas balancer. Puiſque ce ſont des riſques inſéparables de la vie humaine, peut-on mieux faire que de les rejetter ſur le tems de ſa durée où ils ſont le moins déſavantageux ?

Un enfant devient plus précieux en avançant en âge. Au prix de ſa perſonne ſe joint celui des ſoins qu'il a coûtés ; à la perte de ſa vie ſe joint en lui le ſentiment de la mort. C'eſt donc ſur-tout à l'avenir qu'il faut ſonger en veillant à ſa conſervation ; c'eſt contre les maux de la jeuneſſe qu'il faut l'armer, avant qu'il y ſoit parvenu : car ſi le prix de la vie augmente juſqu'à l'âge de la rendre utile, quelle folie n'eſt-ce point d'épargner quelques maux à l'enfance, en les multipliant ſur l'âge de raiſon ? Sont-ce-là les leçons du maître ?

Le ſort de l'homme eſt de ſouffrir dans tous les tems. Le ſoin même

de sa conservation est attaché à la peine. Heureux de ne connoître dans son enfance que les maux physiques ! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, & qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer à la vie. On ne se tue point pour les douleurs de la goutte ; il n'y a guères que celles de l'ame qui produisent le désespoir. Nous plaignons le sort de l'enfance, & c'est le nôtre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

En naissant, un enfant crie ; sa premiere enfance se passe à pleurer. Tantôt on l'agite, on le flatte pour l'appaiser ; tantôt on le menace, on le bat pour le faire taire. Ou nous faisons ce qui lui plaît, ou nous en exigeons ce qui nous plaît : ou nous nous soumettons à ses fantaisies, ou nous les soumettons aux nôtres : point de milieu, il faut qu'il donne des ordres, ou qu'il en reçoive. Ainsi ses

premieres idées ſont celles d'empire & de ſervitude. Avant de ſavoir parler, il commande ; avant de pouvoir agir, il obéit ; & quelquefois on le châtie, avant qu'il puiſſe connoître ſes fautes ou plutôt en commettre. C'eſt ainſi qu'on verſe de bonne heure dans ſon jeune cœur les paſſions qu'on impute enſuite à la Nature, & qu'après avoir pris peine à le rendre méchant, on ſe plaint de le trouver tel.

Un enfant paſſe ſix ou ſept ans de cette maniere entre les mains des femmes, victime de leur caprice & du ſien : & après lui avoir fait apprendre ceci & cela ; c'eſt-à-dire, après avoir chargé ſa mémoire ou de mots qu'il ne peut entendre, ou de choſes qui ne lui ſont bonnes à rien ; après avoir étouffé le naturel par les paſſions qu'on a fait naître, on remet cet être factice entre les mains d'un Précepteur, lequel acheve de développer les germes artificiels qu'il trouve déja tout

formés, & lui apprend tout, hors à se connoître, hors à tirer parti de lui-même, hors à savoir vivre & se rendre heureux. Enfin, quand cet enfant esclave & tyran, plein de science & dépourvu de sens, également débile de corps & d'ame, est jeté dans le Monde; en y montrant son ineptie, son orgueil & tous ses vices, il fait déplorer la misere & la perversité humaine. On se trompe; c'est-là l'homme de nos fantaisies : celui de la Nature est fait autrement.

Voulez-vous donc qu'il garde sa forme originelle : conservez-la dès l'instant qu'il vient au monde. Si-tôt qu'il naît, emparez-vous de lui, & ne le quittez plus qu'il ne soit homme : vous ne réussirez jamais sans cela. Comme la véritable nourrice est la mere, le véritable précepteur est le pere. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions ainsi que dans leur systême : que des mains de l'un l'en-

ſant paſſe dans celles de l'autre. Il ſera mieux élevé par un pere judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde ; car le zele ſuppléera mieux au talent, que le talent au zele.

Mais les affaires, les fonctions, les devoirs.... Ah ! les devoirs : ſans doute le dernier eſt celui de pere (8) ? Ne nous étonnons pas qu'un homme dont la femme a dédaigné de nourrir le fruit de leur union, dédaigne de l'élever. Il n'y a point de tableau plus charmant que celui de la famille ; mais un ſeul trait manqué défigure tous les autres. Si la mere a trop peu de ſanté pour être

(8) Quand on lit dans Plutarque que Caton le Cenſeur, qui gouverna Rome avec tant de gloire, éleva lui-même ſon fils dès le berceau, & avec un tel ſoin, qu'il quittoit tout pour être préſent quand la nourrice, c'eſt à-dire la mere, le remuoit & le lavoit ; quand on lit dans Suétone qu'Auguſte, maître du Monde, qu'il avoit conquis & qu'il régiſſoit lui-même, enſeignoit lui-même à ſes petit-fils à écrire, à nager, les élémens des Sciences, & qu'il les avoit ſans ceſſe autour de lui, on ne peut s'empêcher de rire des petites bonnes gens de ce tems-là qui s'amuſoient à de pareilles niaiſeries ; trop bornés, ſans doute, pour ſavoir vaquer aux grandes affaires des grands-hommes de nos jours.

nourrice, le pere aura trop d'affaires pour être précepteur. Les enfans, éloignés, dispersés, dans des pensions, dans des couvens, dans des colléges, porteront ailleurs l'amour de la maison paternelle, ou, pour mieux dire, ils y rapporteront l'habitude de n'être attachés à rien. Les freres & les sœurs se connoîtront à peine. Quand tous seront rassemblés en cérémonie, ils pourront être fort polis entr'eux; ils se traiteront en étrangers. Si-tôt qu'il n'y a plus d'intimité entre les parens, si-tôt que la société de la famille ne fait plus la douceur de la vie, il faut bien recourir aux mauvaises mœurs pour y suppléer. Où est l'homme assez stupide pour ne pas voir la chaîne de tout cela ?

Un pere, quand il engendre & nourrit des enfans, ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espece, il doit à la société des hommes sociables, il doit des citoyens

à l'État. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, eſt coupable, & plus coupable, peut-être, quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de pere, n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni reſpect humain, qui le diſpenſent de nourrir ſes enfans, & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire : je prédis à quiconque a des entrailles & néglige de ſi ſaints devoirs, qu'il verſera long-tems ſur ſa faute des larmes ameres, & n'en ſera jamais conſolé.

Mais que fait cet homme riche, ce pere de famille ſi affairé, & forcé, ſelon lui, de laiſſer ſes enfans à l'abandon ? Il paye un autre homme pour remplir ſes ſoins qui lui ſont à charge. Ame vénale ! crois-tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent. Ne t'y trompe point : ce n'eſt pas même un maître que tu lui donnes ; c'eſt un valet. Il en formera bientôt un ſecond.

On raiſonne beaucoup ſur les qualités d'un bon gouverneur. La premiere que j'en exigerois (& celle-là ſeule en ſuppoſe beaucoup d'autres), c'eſt de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers ſi nobles, qu'on ne peut les faire pour de l'argent ſans ſe montrer indigne de les faire : tel eſt celui de l'homme de guerre; tel eſt celui de l'inſtituteur. Qui donc élevera mon enfant?.... Je te l'ai déja dit; toi-même... Je ne le peux... Tu ne le peux! Fais-toi donc un ami. Je ne vois point d'autre reſſource.

Un gouverneur! ô quelle ame ſublime!.. En vérité, pour fairé un homme, il faut être ou pere ou plus qu'homme ſoi-même. Voilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercénaires!

Plus on y penſe, plus on apperçoit de nouvelles difficultés. Il faudroit que le gouverneur eût été élevé pour ſon éleve, que les domeſtiques euſſent été

élevés pour leur maître, que tous ceux qui l'approchent euſſent reçu les impreſſions qu'ils doivent lui communiquer; il faudroit, d'éducation en éducation, remonter juſqu'on ne ſait où. Comment ſe peut-il qu'un enfant ſoit bien élevé par qui n'a pas été bien élevé lui-même?

Ce rare mortel eſt-il introuvable? Je l'ignore. En ces tems d'aviliſſement, qui ſait à quel point de vertu peut atteindre encore une ame humaine? Mais ſuppoſons ce prodige trouvé. C'eſt en conſidérant ce qu'il doit faire, que nous verrons ce qu'il doit être. Ce que je crois voir d'avance eſt qu'un pere qui ſentiroit tout le prix d'un bon gouverneur prendroit le parti de s'en paſſer; car il mettroit plus de peine à l'acquérir qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc ſe faire un ami: qu'il élève ſon fils pour l'être; le voilà diſpenſé de le chercher ailleurs, & la Nature a déja fait la moitié de l'ouvrage.

Quelqu'un

Quelqu'un, dont je ne connois que le rang, m'a fait propoſer d'élever ſon fils. Il m'a fait beaucoup d'honneur ſans doute ; mais, loin de ſe plaindre de mon refus, il doit ſe louer de ma diſcrétion. Si j'avois accepté ſon offre, & que j'euſſe erré dans ma méthode, c'étoit une éducation manquée : ſi j'avois réuſſi, c'eût été bien pis. Son fils auroit renié ſon titre ; il n'eût plus voulu être Prince.

Je ſuis trop pénétré de la grandeur des devoirs d'un précepteur, je ſens trop mon incapacité pour accepter jamais un pareil emploi, de quelque part qu'il me ſoit offert ; & l'intérêt de l'amitié même ne feroit pour moi qu'un nouveau motif de refus. Je crois qu'après avoir lu ce livre, peu de gens ſeront tentés de me faire cette offre, & je prie ceux qui pourroient l'être, de n'en plus prendre l'inutile peine. J'ai fait autrefois un ſuffiſant eſſai de ce métier, pour être aſſuré que je n'y ſuis

pas propre; & mon état m'en dispenseroit, quand mes talens m'en rendroient capable. J'ai cru devoir cette déclaration publique à ceux qui paroissent ne pas m'accorder assez d'estime pour me croire sincere & fondé dans mes résolutions.

Hors d'état de remplir la tâche la plus utile, j'oserai du moins essayer de la plus aisée. A l'exemple de tant d'autres, je ne mettrai point la main à l'œuvre, mais à ma plume; & au-lieu de faire ce qu'il faut, je m'efforcerai de le dire.

Je sais que, dans les entreprises pareilles à celle-ci, l'Auteur, toujours à son aise dans des systêmes qu'il est dispensé de mettre en pratique, donne sans peine beaucoup de beaux préceptes impossibles à suivre, & que, faute de détails & d'exemples, ce qu'il dit même de praticable reste sans usage, quand il n'en a pas montré l'application.

J'ai donc pris le parti de me donner un Éleve imaginaire, de me supposer l'âge, la santé, les connoissances, & tous les talens convenables pour travailler à son éducation, de la conduire depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui où, devenu homme fait, il n'aura plus besoin d'autre guide que lui-même. Cette méthode me paroît utile pour empêcher un auteur qui se défie de lui de s'égarer dans des visions; car dès qu'il s'écarte de la pratique ordinaire, il n'a qu'à faire l'épreuve de la sienne sur son Éleve; il sentira bien-tôt, ou le lecteur sentira pour lui, s'il suit le progrès de l'enfance, & la marche naturelle au cœur humain.

Voilà ce que j'ai tâché de faire dans toutes les difficultés qui se sont présentées. Pour ne pas grossir inutilement le livre, je me suis contenté de poser les principes dont chacun devoit sentir la vérité. Mais quant aux regles

qui pouvoient avoir besoin de preuves, je les ai toutes appliquées à mon Émile ou à d'autres exemples, & j'ai fait voir dans des détails très-étendus comment ce que j'établissois pouvoit être pratiqué : tel est du moins le plan que je me suis proposé de suivre. C'est au lecteur à juger si j'ai réussi.

Il est arrivé de-là que j'ai d'abord peu parlé d'Émile, parce que mes premieres maximes d'éducation, bien que contraires à celles qui sont établies, sont d'une évidence à laquelle il est difficile à tout homme raisonnable de refuser son consentement. Mais à mesure que j'avance, mon Éleve, autrement conduit que les vôtres, n'est plus un enfant ordinaire ; il lui faut un régime exprès pour lui. Alors il paroît plus fréquemment sur la scène, & vers les derniers tems je ne le perds plus un moment de vue, jusqu'à ce que, quoi qu'il en dise, il n'ait plus le moindre besoin de moi.

Je ne parle point ici des qualités d'un bon Gouverneur ; je les ſuppoſe, & je me ſuppoſe moi-même doué de toutes ces qualités. En liſant cet ouvrage, on verra de quelle libéralité j'uſe envers moi.

Je remarquerai ſeulement, contre l'opinion commune, que le Gouverneur d'un enfant doit être jeune, & même auſſi jeune que peut l'être un homme ſage. Je voudrois qu'il fût lui-même enfant s'il étoit poſſible ; qu'il pût devenir le compagnon de ſon Élève, & s'attirer ſa confiance en partageant ſes amuſemens. Il n'y a pas aſſez de choſes communes entre l'enfance & l'âge mûr, pour qu'il ſe forme jamais un attachement bien ſolide à cette diſtance. Les enfans flattent quelquefois les vieillards ; mais ils ne les aiment jamais.

On voudroit que le Gouverneur eût déja fait une éducation. C'eſt trop : un même homme n'en peut faire qu'une :

s'il en falloit deux pour réussir, de quel droit entreprendroit-on la premiere?

Avec plus d'expérience on sauroit mieux faire; mais on ne le pourroit plus. Quiconque a rempli cet état une fois assez bien pour en sentir toutes les peines, ne tente point de s'y rengager; & s'il l'a mal rempli la premiere fois, c'est un mauvais préjugé pour la seconde.

Il est fort différent, j'en conviens, de suivre un jeune homme durant quatre ans, ou de le conduire durant vingt-cinq. Vous donnez un Gouverneur à votre fils déja tout formé; moi je veux qu'il en ait un avant que de naître. Votre homme, à chaque lustre, peut changer d'Éleve; le mien n'en aura jamais qu'un. Vous distinguez le Précepteur, du Gouverneur; autre folie: distinguez-vous le Disciple, de l'Éleve? Il n'y a qu'une science à enseigner aux enfans; c'est celle des

devoirs de l'homme. Cette ſcience eſt une, &, quoi qu'ait dit Xénophon de l'éducation des Perſes, elle ne ſe partage pas. Au reſte, j'appelle plutôt Gouverneur que Précepteur le Maître de cette ſcience; parce qu'ils s'agit moins pour lui d'inſtruire que de conduire. Il ne doit point donner de préceptes; il doit les faire trouver.

S'il faut choiſir avec tant de ſoin le Gouverneur, il lui eſt bien permis de choiſir auſſi ſon Éleve, ſur-tout quand il s'agit d'un modele à propoſer. Ce choix ne peut tomber ni ſur le génie ni ſur le caractere de l'enfant, qu'on ne connoît qu'à la fin de l'ouvrage, & que j'adopte avant qu'il ſoit né. Quand je pourrois choiſir, je ne prendrois qu'un eſprit commun, tel que je ſuppoſe mon Éleve. On n'a beſoin d'élever que les hommes vulgaires; leur éducation doit ſeule ſervir d'exemple à celle de leurs ſemblables. Les autres s'élevent malgré qu'on en ait.

Le pays n'eſt pas indifférent à la culture des hommes; ils ne ſont tout ce qu'ils peuvent être que dans les climats tempérés. Dans les climats extrêmes, le déſavantage eſt viſible. Un homme n'eſt pas planté comme un arbre dans un pays pour y demeurer toujours, & celui qui part d'un des extrêmes pour arriver à l'autre, eſt forcé de faire le double du chemin que fait, pour arriver au même terme, celui qui part du terme moyen.

Que l'habitant du pays temperé parcoure ſucceſſivement les deux extrêmes, ſon avantage eſt encore évident: car bien qu'il ſoit autant modifié que celui qui va d'un extrême à l'autre, il s'éloigne pourtant de la moitié moins de ſa conſtitution naturelle. Un François vit en Guinée & en Laponie; mais un Nègre ne vivra pas de même à Tornéa, ni un Samoyède au Bénin. Il paroît encore que l'organiſation du cerveau eſt moins parfaite aux deux ex-

trêmes. Les Nègres ni les Lapons n'ont pas le ſens des Européens. Si je veux donc que mon Eleve puiſſe être habitant de la terre, je le prendrai dans une zone tempérée, en France, par exemple, plutôt qu'ailleurs.

Dans le Nord, les hommes conſomment beaucoup ſur un ſol ingrat; dans le Midi ils conſomment peu ſur un ſol fertile. De-là naît une nouvelle différence qui rend les uns laborieux & les autres contemplatifs. La ſociété nous offre en un même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le ſol ingrat, & les autres le pays fertile.

Le pauvre n'a pas beſoin d'éducation; celle de ſon état eſt forcée, il n'en ſauroit avoir d'autre : au contraire, l'éducation que le riche reçoit de ſon état, eſt celle qui lui convient le moins, & pour lui-même, & pour la ſociété. D'ailleurs, l'éducation na-

turelle doit rendre un homme propre à toutes les conditions humaines : or il eſt moins raiſonnable d'élever un pauvre pour être riche, qu'un riche pour être pauvre ; car, à proportion du nombre des deux états, il y a plus de ruinés que de parvenus. Choiſiſſons donc un riche : nous ſerons sûrs au moins d'avoir fait un homme de plus, au-lieu qu'un pauvre peut devenir homme de lui-même.

Par la même raiſon, je ne ſerai pas fâché qu'Émile ait de la naiſſance. Ce ſera toujours une victime arrachée au préjugé.

Émile eſt orphelin. Il n'importe qu'il ait ſon pere & ſa mere. Chargé de leurs devoirs, je ſuccede à tous leurs droits. Il doit honorer ſes parens ; mais il ne doit obéir qu'à moi. C'eſt ma premiere ou plutôt ma ſeule condition.

J'y dois ajouter celle-ci, qui n'en eſt qu'une ſuite, qu'on ne nous ôtera jamais l'un à l'autre que de notre con-

ſentement. Cette clauſe eſt eſſentielle, & je voudrois même que l'Eleve & le Gouverneur ſe regardaſſent tellement comme inſéparables, que le ſort de leurs jours fût toujours entr'eux un objet commun. Si-tot qu'ils enviſagent dans l'éloignement leur ſéparation, ſi-tôt qu'ils prévoient le moment qui doit les rendre étrangers l'un à l'autre, ils le ſont déja : chacun fait ſon petit ſyſtême à part, & tous deux, occupés du tems où ils ne ſeront plus enſemble, n'y reſtent qu'à contre-cœur. Le Diſciple ne regarde le Maître que comme l'enſeigne & le fléau de l'enfance ; le Maître ne regarde le Diſciple que comme un lourd fardeau dont il brûle d'être déchargé : ils aſpirent de concert au moment de ſe voir délivrés l'un de l'autre, & comme il n'y a jamais entr'eux de véritable attachement, l'un doit avoir peu de vigilance, l'autre peu de docilité.

Mais quand ils ſe regardent comme

devant paſſer leurs jours enſemble, il leur importe de ſe faire aimer l'un de l'autre, & par cela même ils ſe deviennent chers. L'Éleve ne rougit point de ſuivre dans ſon enfance l'ami qu'il doit avoir étant grand; le Gouverneur prend intérêt à des ſoins dont il doit recueillir le fruit, & tout le mérite qu'il donne à ſon Éleve eſt un fonds qu'il place au profit de ſes vieux jours.

Ce traité, fait d'avance, ſuppoſe un accouchement heureux, un enfant bien formé, vigoureux & ſain. Un pere n'a point de choix, & ne doit point avoir de préférence dans la famille que Dieu lui donne : tous ſes enfans ſont également ſes enfans; il leur doit à tous les mêmes ſoins & la même tendreſſe. Qu'ils ſoient eſtropiés ou non, qu'ils ſoient languiſſans ou robuſtes, chacun d'eux eſt un dépôt dont il doit compte à la main dont il le tient, & le mariage eſt un contrat fait avec la Nature auſſi bien qu'entre les conjoints.

Mais quiconque s'impose un devoir que la Nature ne lui a point imposé, doit s'assurer auparavant des moyens de le remplir; autrement il se rend comptable, même de ce qu'il n'aura pu faire. Celui qui se charge d'un Éleve infirme & valétudinaire, change sa fonction de Gouverneur en celle de Garde-malade; il perd à soigner une vie inutile le tems qu'il destinoit à en augmenter le prix; il s'expose à voir une mere éplorée lui reprocher un jour la mort d'un fils qu'il lui aura long-tems conservé.

Je ne me chargerois pas d'un enfant maladif & cacochyme, dût-il vivre quatre-vingts ans. Je ne veux point d'un Éleve toujours inutile à lui-même & aux autres, qui s'occupe uniquement à se conserver, & dont le corps nuise à l'éducation de l'ame. Que ferois je en lui prodiguant vainement mes soins, sinon doubler la perte de la société & lui ôter deux hommes

pour un ? Qu'un autre, à mon défaut, ſe charge de cet infirme, j'y conſens, & j'approuve ſa charité; mais mon talent à moi n'eſt pas celui-là : je ne ſais point apprendre à vivre à qui ne ſonge qu'à s'empêcher de mourir.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir à l'ame : un bon ſerviteur doit être robuſte. Je ſais que l'intempérance excite les paſſions; elle exténue auſſi le corps à la longue; les macérations, les jeûnes produiſent ſouvent le même effet par une cauſe oppoſée. Plus le corps eſt foible, plus il commande; plus il eſt fort, plus il obéit. Toutes les paſſions ſenſuelles logent dans des corps efféminés; ils s'en irritent d'autant plus, qu'ils peuvent moins les ſatisfaire.

Un corps débile affoiblit l'ame. De-là l'empire de la Médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne ſais, pour moi, de quelle maladie nous gué-

riſſent les Médecins : mais je ſais qu'ils nous en donnent de bien funeſtes ; la lâcheté, la puſillanimité, la crédulité, la terreur de la mort : s'ils guériſſent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils faſſent marcher des cadavres ? Ce ſont des hommes qu'il nous faut, & l'on n'en voit point ſortir de lèurs mains.

La Médecine eſt à la mode parmi nous ; elle doit l'être. C'eſt l'amuſement des gens oiſifs & déſœuvrés, qui, ne ſachant que faire de leur tems, le paſſent à ſe conſerver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels, ils ſeroient les plus miſérables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre, ne feroit pour eux d'aucun prix. Il faut à ces gens-là des Médecins qui les menacent pour les flatter, & qui leur donnent chaque jour le ſeul plaiſir dont ils ſoient ſuſceptibles, celui de n'être pas morts.

Je n'ai nul deſſein de m'étendre ici

ſur la vanité de la Médecine. Mon objet n'eſt que de la conſidérer par le côté moral. Je ne puis pourtant m'empêcher d'obſerver que les hommes font ſur ſon uſage les mêmes ſophiſmes que ſur la recherche de la vérité. Ils ſuppoſent toujours qu'en traitant un malade on le guérit, & qu'en cherchant une vérité on la trouve : ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guériſon que le Médecin opere, par la mort de cent malades qu'il a tués, & l'utilité d'une vérité découverte, par le tort que font les erreurs qui paſſent en même tems. La Science qui inſtruit & la Médecine qui guérit ſont fort bonnes, ſans doute ; mais la Science qui trompe & la Médecine qui tue ſont mauvaiſes. Apprenez-nous donc à les diſtinguer. Voilà le nœud de la queſtion : ſi nous ſavions ignorer la vérité, nous ne ſerions jamais les dupes du menſonge ; ſi nous ſavions ne vouloir pas guérir malgré la Nature, nous ne

mourrions jamais par la main du Médecin. Ces deux abſtinences ſeroient ſages ; on gagneroit évidemment à s'y ſoumettre. Je ne diſpute donc pas que la Médecine ne ſoit utile à quelques hommes; mais je dis qu'elle eſt funeſte au genre humain.

On me dira, comme on fait ſans ceſſe, que les fautes ſont du Médecin, mais que la Médecine en elle-même eſt infaillible. A la bonne-heure; mais qu'elle vienne donc ſans le Médecin : car tant qu'ils viendront enſemble, il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiſte, qu'à eſpérer du ſecours de l'art.

Cet art menſonger, plus fait pour les maux de l'eſprit que pour ceux du corps, n'eſt pas plus utile aux uns qu'aux autres : il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait ſentir d'avance ; il uſe la vie, au-lieu de la prolonger : & quand

il la prolongeroit, ce feroit encore au préjudice de l'efpece; puifqu'il nous ôte à la fociété par les foins qu'il nous impofe, & à nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'eft la connoiffance des dangers qui nous les fait craindre: celui qui fe croiroit invulnérable n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le Poëte lui ôte le mérite de la valeur : tout autre à fa place eût été un Achille au même prix.

Voulez-vous trouver des hommes d'un vrai courage ? Cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins, où l'on ignore les conféquences des maladies, & où l'on ne fonge guère à la mort. Naturellement l'homme fait fouffrir conftamment, & meurt en paix. Ce font les Médecins avec leurs ordonnances, les Philofophes avec leurs préceptes, les Prêtres avec leurs exhortations, qui l'aviliffent de cœur, & lui font défapprendre à mourir.

Qu'on me donne donc un Éleve qui n'ait pas besoin de tous ces gens-là, ou je le refuse. Je ne veux point que d'autres gâtent mon ouvrage : je veux l'élever seul, ou ne m'en pas mêler. Le sage Locke, qui avoit passé une partie de sa vie à l'étude de la Médecine, recommande fortement de ne jamais droguer les enfans, ni par précaution, ni pour de légeres incommodités. J'irai plus loin, & je déclare que, n'appellant jamais de Médecin pour moi, je n'en appellerai jamais pour mon Émile, à moins que sa vie ne soit dans un danger évident; car alors il ne peut pas lui faire pis que de le tuer.

Je sais bien que le Médecin ne manquera pas de tirer avantage de ce délai. Si l'enfant meurt, on l'aura appellé trop tard; s'il réchappe, ce sera lui qui l'aura sauvé. Soit : que le Médecin triomphe; mais sur-tout qu'il ne soit appellé qu'à l'extrémité.

Faute de savoir se guérir, que l'en-

fant ſache être malade ; cet art ſupplée à l'autre, & ſouvent réuſſit beaucoup mieux ; c'eſt l'art de la Nature. Quand l'animal eſt malade, il ſouffre en ſilence & ſe tient coi : or, on ne voit pas plus d'animaux languiſſans que d'hommes. Combien l'impatience, la crainte, l'inquiétude, & ſur-tout les remèdes ont tué de gens que leur maladie auroit épargnés, & que le tems ſeul auroit guéris ! On me dira que les animaux, vivant d'une maniere plus conforme à la Nature, doivent être ſujets à moins de maux que nous. Hé! bien, cette maniere de vivre eſt préciſément celle que je veux donner à mon Éleve; il en doit donc tirer le même profit.

La ſeule partie utile de la Médecine eſt l'hygiene. Encore l'hygiene eſt-elle moins une ſcience qu'une vertu. La tempérance & le travail ſont les deux vrais Médecins de l'homme : le travail aiguiſe ſon appétit, & la tem-

pérance l'empêche d'en abuſer.

Pour ſavoir quel régime eſt le plus utile à la vie & à la ſanté, il ne faut que ſavoir quel régime obſervent les Peuples qui ſe portent le mieux, ſont les plus robuſtes, & vivent le plus long-temps. Si par les obſervations générales on ne trouve pas que l'uſage de la Médecine donne aux hommes une ſanté plus ferme ou une plus longue vie; par cela même que cet art n'eſt pas utile, il eſt nuiſible; puiſqu'il emploie le tems, les hommes & les choſes à pure perte. Non-ſeulement le tems qu'on paſſe à conſerver la vie étant perdu pour en uſer, il l'en faut déduire; mais quand ce tems eſt employé à nous tourmenter, il eſt pis que nul, il eſt négatif; & pour calculer équitablement, il en faut ôter autant de celui qui nous reſte. Un homme qui vit dix ans ſans Médecins, vit plus pour lui-même & pour autrui, que celui qui vit trente ans leur victi-

me. Ayant fait l'une & l'autre épreuve, je me crois plus en droit que perſonne d'en tirer la concluſion.

Voilà mes raiſons pour ne vouloir qu'un Élève robuſte & ſain, & mes principes pour le maintenir tel. Je ne m'arrêterai pas à prouver au long l'utilité des travaux manuels & des exercices du corps pour renforcer le tempérament & la ſanté ; c'eſt ce que perſonne ne diſpute : les exemples des plus longues vies ſe tirent preſque tous d'hommes qui ont fait le plus d'exercice, qui ont ſupporté le plus de fatigue & de travail *. Je n'entrerai pas,

* En voici un exemple tiré des papiers Anglois, lequel je ne puis m'empêcher de rapporter, tant il offre de réflexions à faire relatives à mon ſujet.

« Un Particulier nommé *Patrice Oneil*, né en » 1647, vient de ſe remarier en 1760 pour la ſeptie» me fois. Il ſervit dans les Dragons la dix-ſeptieme » année du regne de Charles II, & dans différens » corps juſqu'en 1740 qu'il obtint ſon congé. Il a fait » toutes les campagnes du Roi Guillaume & du Duc » de Marlboroug. Cet homme n'a jamais bu que de » la bierre ordinaire ; il s'eſt toujours nourri de végé-

non plus, dans de longs détails sur les soins que je prendrai pour ce seul objet. On verra qu'ils entrent si nécessairement dans ma pratique, qu'il suffit d'en prendre l'esprit pour n'avoir pas besoin d'autre explication.

Avec la vie commencent les besoins. Au nouveau-né il faut une nourrice. Si la mere consent à remplir son devoir, à la bonne heure; on lui donnera ses directions par écrit : car cet avantage a son contre-poids & tient le Gouverneur un peu plus éloigné de son Éleve. Mais il est à croire que l'intérêt de l'enfant, & l'estime pour celui à qui elle veut bien confier un dé-

---

» taux, & n'a mangé de la viande que dans quelques » repas qu'il donnoit à sa famille. Son usage a toujours été de se lever & de se coucher avec le Soleil, » à moins que ses devoirs ne l'en aient empêché. Il » est à présent dans sa cent treizieme année, entendant » bien, se portant bien, & marchant sans canne. » Malgré son grand âge, il ne reste pas un seul moment oisif, & tous les Dimanches il va à sa Paroisse, » accompagné de ses enfans, petits-enfans, & arriere-» petits-enfans.

pôt ſi cher, rendront la mere attentive aux avis du Maître ; & tout ce qu'elle voudra faire, on eſt ſûr qu'elle le fera mieux qu'une autre. S'il nous faut une nourrice étrangere, commençons par la bien choiſir.

Une des miſeres des gens riches eſt d'être trompés en tout. S'ils jugent mal des hommes, faut-il s'en étonner ? Ce ſont les richeſſes qui les corrompent ; &, par un juſte retour, ils ſentent les premiers le défaut du ſeul inſtrument qui leur ſoit connu. Tout eſt mal fait chez eux, excepté ce qu'ils y font eux-mêmes, & ils n'y font preſque jamais rien. S'agit-il de chercher une nourrice, on la fait choiſir par l'accoucheur. Qu'arrive-t-il de-là ? Que la meilleure eſt toujours celle qui l'a mieux payé. Je n'irai donc pas conſulter un accoucheur pour celle d'Émile ; j'aurai ſoin de la choiſir moi-même. Je ne raiſonnerai peut-être pas là-deſſus ſi diſertement qu'un Chirurgien ; mais à coup ſûr

ſûr je ſerai de meilleure foi, & mon zèle me trompera moins que ſon avarice.

Ce choix n'eſt point un ſi grand myſtere; les regles en ſont connues : mais je ne ſais ſi l'on ne devroit pas faire un peu plus d'attention à l'âge du lait auſſi-bien qu'à ſa qualité. Le nouveau lait eſt tout-à-fait ſéreux; il doit preſqu'être apéritif pour purger les reſtes du *meconium* épaiſſi dans les inteſtins de l'enfant qui vient de naître. Peu-à-peu le lait prend de la conſiſtance & fournit une nourriture plus ſolide à l'enfant devenu plus fort pour la digérer. Ce n'eſt ſûrement pas pour rien que dans les femelles de toute eſpece la Nature change la conſiſtance du lait ſelon l'âge du nourriſſon.

Il faudroit donc une nourrice nouvellement accouchée à un enfant nouvellement né. Ceci a ſon embarras, je le ſais : mais ſi-tôt qu'on ſort de l'ordre naturel, tout a ſes embarras pour

bien faire. Le ſeul expédient commode eſt de faire mal ; c'eſt auſſi celui qu'on choiſit.

Il faudroit une nourrice auſſi ſaine de cœur que de corps : l'intempérie des paſſions peut, comme celle des humeurs, altérer ſon lait ; de plus, s'en tenir uniquement au phyſique, c'eſt ne voir que la moitié de l'objet. Le lait peut être bon, & la nourrice mauvaiſe ; un bon caractere eſt auſſi eſſentiel qu'un bon tempérament. Si l'on prend une femme vicieuſe, je ne dis pas que ſon nourriſſon contractera ſes vices, mais je dis qu'il en pâtira. Ne lui doit-elle pas, avec ſon lait, des ſoins qui demandent du zèle, de la patience, de la douceur, de la propreté ? Si elle eſt gourmande, intempérante, elle aura bientôt gâté ſon lait ; ſi elle eſt négligente ou emportée, que va devenir à ſa merci un pauvre malheureux qui ne peut ni ſe défendre, ni ſe plaindre ? Jamais, en quoi que ce puiſſe

être, les méchans ne ſont bons à rien de bon.

Le choix de la nourrice importe d'autant plus, que ſon nourriſſon ne doit point avoir d'autre Gouvernante qu'elle, comme il ne doit point avoir d'autre Précepteur que ſon Gouverneur. Cet uſage étoit celui des Anciens, moins raiſonneurs & plus ſages que nous. Après avoir nourri des enfans de leur ſexe, les nourrices ne les quittoient plus. Voilà pourquoi dans leurs pieces de théâtre la plupart des confidentes ſont des nourrices. Il eſt impoſſible qu'un enfant qui paſſe ſucceſſivement par tant de mains différentes, ſoit jamais bien élevé. A chaque changement, il fait de ſecrettes comparaiſons qui tendent toujours à diminuer ſon eſtime pour ceux qui le gouvernent, & conſéquemment leur autorité ſur lui. S'il vient une fois à penſer qu'il y a de grandes perſonnes qui n'ont pas plus de raiſon que des enfans, toute l'au-

torité de l'âge est perdue, & l'éducation manquée. Un enfant ne doit connoître d'autres supérieurs que son pere & sa mere, ou, à leur défaut, sa nourrice & son Gouverneur : encore est-ce déja trop d'un des deux; mais ce partage est inévitable, & tout ce qu'on peut faire pour y remédier, est que les personnes des deux sexes qui le gouvernent, soient si bien d'accord sur son compte, que les deux ne soient qu'un pour lui.

Il faut que la nourrice vive un peu plus commodément, qu'elle prenne des alimens un peu plus substantiels, mais non qu'elle change tout-à fait de maniere de vivre; car un changement prompt & total, même de mal en mieux, est toujours dangereux pour la santé; & puisque son régime ordinaire l'a laissé ou rendu saine & bien constituée, à quoi bon lui en faire changer?

Les Paysannes mangent moins de

viande & plus de légumes que les femmes de la ville; ce régime végétal paroît plus favorable que contraire à elles & à leurs enfans. Quand elles ont des nourrissons Bourgeois, on leur donne des pot-au-feux, persuadé que le potage & le bouillon de viande leur font un meilleur chyle & fournissent plus de lait. Je ne suis point du tout de ce sentiment, & j'ai pour moi l'expérience, qui nous apprend que les enfans ainsi nourris sont plus sujets à la colique & aux vers que les autres.

Cela n'est guère étonnant, puisque la substance animale en putréfaction fourmille de vers; ce qui n'arrive pas de même à la substance végétale. Le lait, bien qu'élaboré dans le corps de l'animal, est une substance végétale (10); son analyse le démontre; il tourne facilement à l'acide, &, loin

(10) Les femmes mangent du pain, des légumes, du laitage: les femelles des chiens & des chats en mangent aussi; les louves même paîssent. Voilà des sucs végétaux pour leur lait; reste à examiner celui des es-

de donner aucun veſtige d'alcali volatil, comme font les ſubſtances animales, il donne, comme les plantes, un ſel neutre eſſentiel.

Le lait des femelles herbivores eſt plus doux & plus ſalutaire que celui des carnivores. Formé d'une ſubſtance homogene à la ſienne, il en conſerve mieux ſa nature, & devient moins ſujet à la putréfaction. Si l'on regarde à la quantité, chacun ſait que les farineux font plus de ſang que la viande; ils doivent donc faire auſſi plus de lait. Je ne puis croire qu'un enfant qu'on ne ſevreroit point trop tôt, ou qu'on ne ſevreroit qu'avec des nourritures végétales, & dont la nourrice ne vivroit auſſi que de végétaux, fût jamais ſujet aux vers.

Il ſe peut que les nourritures végétales donnent un lait plus prompt à s'aigrir; mais je ſuis fort éloigné de

peces qui ne peuvent abſolument ſe nourrir que de chair, s'il y en a de telles; de quoi je doute.

regarder le lait aigri comme une nourriture mal-ſaine : des peuples entiers, qui n'en ont point d'autre, s'en trouvent fort bien; & tout cet appareil d'abſorbans me paroît une pure charlatanerie. Il y a des tempéramens auxquels le lait ne convient point, & alors nul abſorbant ne le leur rend ſupportable; les autres le ſupportent ſans abſorbans. On craint le lait trié ou caillé; c'eſt une folie, puiſqu'on ſait que le lait ſe caille toujours dans l'eſtomac. C'eſt ainſi qu'il devient un aliment aſſez ſolide pour nourrir les enfans, & les petits des animaux : s'il ne ſe cailloit point, il ne feroit que paſſer, il ne les nourriroit pas (*). On a beau couper le lait de mille manieres, uſer de mille abſorbans, qui-

(*) Bien que les ſucs qui nous nourriſſent ſoient en liqueur, ils doivent être exprimés d'alimens ſolides. Un homme au travail, qui ne vivroit que de bouillon, dépériroit très-promptement. Il ſe ſoutiendroit beaucoup mieux avec du lait, parce qu'il ſe caille.

conque mange du lait digere du fromage; cela est sans exception. L'estomac est si bien fait pour cailler le lait, que c'est avec l'estomac de veau que se fait la pressure.

Je pense donc qu'au lieu de changer la nourriture ordinaire des nourrices, il suffit de la leur donner plus abondante, & mieux choisie dans son espece. Ce n'est pas par la nature des alimens que le maigre échauffe : c'est leur assaisonnement seul qui les rend mal-sains. Réformez les regles de votre cuisine; n'ayez ni roux ni friture; que le beurre, ni le sel, ni le laitage ne passent point sur le feu; que vos légumes cuits à l'eau ne soient assaisonnés qu'arrivant tout chauds sur la table; le maigre, loin d'échauffer la nourrice, lui fournira du lait en abondance & de la meilleure qualité (11).

(11) Ceux qui voudront discuter plus au long les avantages & les inconvéniens du régime Pythagoricien, pourront consulter les Traités que les Docteurs Cocchi, & Bianchi son adversaire, ont faits sur cet important sujet.

Se pourroit-il que, le régime végétal étant reconnu le meilleur pour l'enfant, le régime animal fût le meilleur pour la nourrice? il y a de la contradiction à cela.

C'eſt ſur-tout dans les premieres années de la vie, que l'air agit ſur la conſtitution des enfans. Dans une peau délicate & molle, il pénètre par tous les pores, il affecte puiſſamment ces corps naiſſans, il leur laiſſe des impreſſions qui ne s'effacent point. Je ne ſerois donc pas d'avis qu'on tirât une Payſanne de ſon village pour l'enfermer en ville dans une chambre, & faire nourrir l'enfant chez ſoi. J'aime mieux qu'il aille reſpirer le bon air de la campagne, qu'elle le mauvais air de la ville. Il prendra l'état de ſa nouvelle mere, il habitera ſa maiſon ruſtique, & ſon Gouverneur l'y ſuivra. Le lecteur ſe ſouviendra bien que ce Gouverneur n'eſt pas un homme à gages; c'eſt l'ami du pere. Mais quand cet ami ne ſe trouve

pas ; quand ce transport n'est pas facile ; quand rien de ce que vous conseillez n'est faisable, que faire à la place, me dira-t-on ?... Je vous l'ai déja dit ; ce que vous faites : on n'a pas besoin de conseil pour cela.

Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmillieres, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'ame, sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeau. Des hommes entassés comme des moutons périroient tous en très-peu de tems. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai au propre qu'au figuré.

Les villes sont le gouffre de l'espece humaine. Au bout de quelques générations, les races périssent ou dégénerent; il faut les renouveller, & c'est

toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Envoyez donc vos enfans ſe renouveller, pour ainſi dire, eux-mêmes, & reprendre, au milieu des champs, la vigueur qu'on perd dans l'air mal-ſain des lieux trop peuplés. Les femmes groſſes qui ſont à la campagne ſe hâtent de revenir accoucher à la ville; elles devroient faire tout le contraire; celles ſur-tout qui veulent nourrir leurs enfans. Elles auroient moins à regretter qu'elles ne penſent; & dans un ſéjour plus naturel à l'eſpece, les plaiſirs attachés aux devoirs de la Nature leur ôteroient bientôt le goût de ceux qui ne s'y rapportent pas.

D'abord après l'accouchement, on lave l'enfant avec quelque eau tiède où l'on mêle ordinairement du vin. Cette addition du vin me paroît peu néceſſaire. Comme la Nature ne produit rien de fermenté, il n'eſt pas à croire que l'uſage d'une liqueur artificielle importe à la vie de ſes créatures.

Par la même raiſon, cette précaution de faire tiédir l'eau n'eſt pas non plus indiſpenſable, & en effet des multitudes de Peuples lavent les enfans nouveaux-nés dans les rivieres ou à la mer ſans autre façon : mais les nôtres, amollis avant que de naître par la molleſſe des peres & des meres, apportent en venant au monde un tempérament déja gâté, qu'il ne faut pas expoſer d'abord à toutes les épreuves qui doivent le rétablir. Ce n'eſt que par degrés qu'on peut les ramener à leur vigueur primitive. Commencez donc d'abord par ſuivre l'uſage, & ne vous en écartez que peu-à-peu. Lavez ſouvent les enfans; leur mal-propreté en montre le beſoin : quand on ne fait que les eſſuyer, on les déchire. Mais à meſure qu'ils ſe renforcent, diminuez par degrés la tiédeur de l'eau, juſqu'à ce qu'enfin vous les laviez été & hiver à l'eau froide & même glacée. Comme, pour ne pas les expoſer, il importe que

cette diminution ſoit lente, ſucceſſive & inſenſible, on peut ſe ſervir du thermomètre pour la meſurer exactement.

Cet uſage du bain une fois établi, ne doit plus être interrompu, & il importe de le garder toute ſa vie. Je le conſidere, non-ſeulement du côté de la propreté & de la ſanté actuelle, mais auſſi comme une précaution ſalutaire pour rendre plus flexible la texture des fibres, & les faire céder ſans effort & ſans riſque aux divers degrés de chaleur & de froid. Pour cela je voudrois qu'en grandiſſant on s'accoutumât peu-à-peu à ſe baigner, quelquefois dans des eaux chaudes à tous les degrés ſupportables, & ſouvent dans des eaux froides à tous les degrés poſſibles. Ainſi après s'être habitué à ſupporter les diverſes températures de l'eau, qui, étant un fluide plus denſe, nous touche par plus de points & nous affecte davantage, on deviendroit preſque inſenſible à celles de l'air.

Au moment que l'enfant respire en sortant de ses enveloppes, ne souffrez pas qu'on lui en donne d'autres qui le tiennent plus à l'étroit. Point de têtieres, point de bandes, point de maillot; des langes flottans & larges, qui laissent tous ses membres en liberté, & ne soient, ni assez pesans pour gêner ses mouvemens, ni assez chauds pour empêcher qu'il ne sente les impressions de l'air (12). Placez-le dans un grand berceau (13) bien rembourré où il puisse se mouvoir à l'aise & sans danger. Quand il commence à se fortifier, laissez-le remper par la chambre; laissez-lui développer, étendre ses petits membres : vous les verrez se

(12) On étouffe les enfans dans les villes, à force de les tenir renfermés & vétus. Ceux qui les gouvernent en sont encore à savoir que l'air froid, loin de leur faire du mal, les renforce, & que l'air chaud les affoiblit, leur donne la fièvre & les tue.

(13) Je dis *un berceau* pour employer un mot usité, faute d'autre : car, d'ailleurs, je suis persuadé qu'il n'est jamais nécessaire de bercer les enfans, & que cet usage leur est souvent pernicieux.

renforcer de jour en jour. Comparez-le avec un enfant bien emmaillotté du même âge, vous ferez étonné de la différence de leur progrès (14).

On doit s'attendre à de grandes op-

---

(14) « Les anciens Péruviens laissoient les bras libres aux enfans dans un maillot fort large ; lorsqu'ils » les en tiroient, ils les mettoient en liberté dans un » trou fait en terre & garni de linges, dans lequel ils » les descendoient jusqu'à la moitié du corps ; de cette » façon ils avoient les bras libres, & ils pouvoient » mouvoir leur tête & fléchir leur corps à leur gré » sans tomber & sans se blesser : dès qu'ils pouvoient » faire un pas, on leur présentoit la mammelle d'un » peu loin, comme un appât pour les obliger à mar- » cher. Les petits Nègres sont quelquefois dans une » situation bien plus fatiguante pour tetter ; ils embras- » sent l'une des hanches de la mere avec leurs genoux » & leurs pieds, & ils la serrent si bien, qu'ils peuvent » s'y soutenir sans le secours des bras de la mere ; ils » s'attachent à la mammelle avec leurs mains, & ils » la sucent constamment sans se déranger & sans tom- » ber, malgré les différens mouvemens de la mere, » qui, pendant ce tems, travaille à son ordinaire. Ces » enfans commencent à marcher dès le second mois, » ou plutôt à se traîner sur les genoux & sur les mains : » cet exercice leur donne pour la suite la facilité de » courir dans cette situation presque aussi vîte que s'ils » étoient sur leurs pieds. » *Hist. Nat. T. IV.* in-12, *page* 192.

A ces exemples, M. de Buffon auroit pu ajouter celui de l'Angleterre, où l'extravagante & barbare pratique du maillot s'abolit de jour en jour. Voyez aussi la Loubere, Voyage de Siam ; le Sieur le Beau, Voyage

poſitions de la part des nourrices à qui l'enfant bien garotté donne moins de peines que celui qu'il faut veiller inceſſamment. D'ailleurs, ſa mal-propreté devient plus ſenſible dans un habit ouvert; il faut le nettoyer plus ſouvent. Enfin, la coutume eſt un argument qu'on ne réfutera jamais en certains pays au gré du Peuple de tous les états.

Ne raiſonnez point avec les nourrices. Ordonnez, voyez faire, & n'épargnez rien pour rendre aiſés dans la pratique les ſoins que vous aurez preſcrits. Pourquoi ne les partageriez-vous pas? Dans les nourritures ordinaires où l'on ne regarde qu'au phyſique, pourvu que l'enfant vive & qu'il ne dépériſſe point, le reſte n'importe guères: mais ici où l'éducation commence avec la vie, en naiſſant l'en-

---

du Canada, &c. Je remplirois vingt pages de citations, ſi j'avois beſoin de confirmer ceci par des faits.

fant eſt déja Diſciple, non du Gouverneur, mais de la Nature. Le Gouverneur ne fait qu'étudier ſous ce premier Maître, & empêcher que ſes ſoins ne ſoient contrariés. Il veille le nourriſſon, il l'obſerve, il le ſuit; épie avec vigilance la premiere lueur de ſon foible entendement, comme aux approches du premier quartier les Muſulmans épient l'inſtant du lever de la lune.

Nous naiſſons capables d'apprendre, mais ne ſachant rien, ne connoiſſant rien. L'ame enchaînée dans des organes imparfaits & demi-formés, n'a pas même le ſentiment de ſa propre exiſtence. Les mouvemens, les cris de l'enfant qui vient de naître ſont des effets purement méchaniques, dépourvus de connoiſſance & de volonté.

Suppoſons qu'un enfant eût, à ſa naiſſance, la ſtature & la force d'un homme fait; qu'il ſortît, pour ainſi dire, tout armé du ſein de ſa mere, comme

Pallas du cerveau de Jupiter ; cet homme enfant ſeroit un parfait imbécile, un automate, une ſtatue immobile & preſque inſenſible. Il ne verroit rien, il n'entendroit rien, il ne connoîtroit perſonne, il ne ſauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit beſoin de voir. Non-ſeulement il n'appercevroit aucun objet hors de lui, il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du ſens qui le lui feroit appercevoir ; les couleurs ne ſeroient point dans ſes yeux, les ſons ne ſeroient point dans ſes oreilles, les corps qu'il toucheroit ne ſeroient point ſur le ſien ; il ne ſauroit pas même qu'il en a un : le contact de ſes mains ſeroit dans ſon cerveau ; toutes ſes ſenſations ſe réuniroient dans un ſeul point ; il n'exiſteroit que dans le commun *ſenſorium*, il n'auroit qu'une ſeule idée, ſavoir celle du *moi*, à laquelle il rapporteroit toutes ſes ſenſations, & cette idée, ou plutôt ce ſentiment ſeroit la

ſeule choſe qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

Cet homme, formé tout-à-coup, ne ſauroit pas non plus ſe redreſſer ſur ſes pieds, il lui faudroit beaucoup de tems pour apprendre à s'y ſoutenir en équilibre; peut-être n'en feroit-il pas même l'eſſai, & vous verriez ce grand corps fort & robuſte reſter en place comme une pierre, ou remper & ſe traîner comme un jeune chien.

Il ſentiroit le mal-aiſe des beſoins ſans les connoître, & ſans imaginer aucun moyen d'y pourvoir. Il n'y a nulle immédiate communication entre les muſcles de l'eſtomac & ceux des bras & des jambes, qui, même entouré d'alimens, lui fît faire un pas pour en approcher, ou étendre la main pour les ſaiſir; & comme ſon corps auroit pris ſon accroiſſement, que ſes membres ſeroient tout développés, qu'il n'auroit par conſéquent ni les inquiétudes ni les mouvement continuels des

enfans, il pourroit mourir de faim avant de s'être mû pour chercher sa subsistance. Pour peu qu'on ait refléchi sur l'ordre & le progrès de nos connoissances, on ne peut nier que tel ne fût à-peu-près l'état primitif d'ignorance & de stupidité naturel à l'homme, avant qu'il eût rien appris de l'expérience ou de ses semblables.

On connoît donc, ou l'on peut connoître, le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au degré commun de l'entendement; mais qui est-ce qui connoît l'autre extrémité? Chacun avance plus ou moins selon son génie, son goût, ses besoins, ses talens, son zèle, & les occasions qu'il a de s'y livrer. Je ne sache pas qu'aucun Philosophe ait encore été assez hardi pour dire: voilà le terme où l'homme peut parvenir, & qu'il ne sauroit passer. Nous ignorons ce que notre nature nous permet d'être; nul de nous n'a mesuré la distance qui peut se

trouver entre un homme & un autre homme. Quelle eſt l'ame baſſe que cette idée n'échauffa jamais, & qui ne ſe dit pas quelquefois dans ſon orgueil : combien j'en ai déja paſſés ! combien j'en puis encore atteindre ! pourquoi mon égal iroit-il plus loin que moi ?

Je le répete : l'éducation de l'homme commence à ſa naiſſance ; avant de parler, avant que d'entendre, il s'inſtruit déja. L'expérience prévient les leçons ; au moment qu'il connoît ſa nourrice, il a déja beaucoup acquis. On ſeroit ſurpris des connoiſſances de l'homme le plus groſſier, ſi l'on ſuivoit ſon progrès depuis le moment où il eſt né juſqu'à celui où il eſt parvenu. Si l'on partageoit toute la ſcience humaine en deux parties, l'une commune à tous les hommes, l'autre particuliere aux ſavans, celle-ci ſeroit très-petite en comparaiſon de l'autre ; mais nous ne ſongeons guère aux acquiſitions géné-

rales, parce qu'elles se font sans qu'on y pense & même avant l'âge de raison; que d'ailleurs le savoir ne se fait remarquer que par ses différences; & que, comme dans les équations d'algèbre, les quantités communes se comptent pour rien.

Les animaux mêmes acquierent beaucoup. Ils ont des sens, il faut qu'ils apprennent à en faire usage : ils ont des besoins, il faut qu'ils apprennent à y pourvoir : il faut qu'ils apprennent à manger, à marcher, à vôler. Les quadrupèdes, qui se tiennent sur leurs pieds dès leur naissance, ne savent pas marcher pour cela; on voit à leurs premiers pas que ce sont des essais mal assurés : les Serins échappés de leurs cages ne savent point vôler, parce qu'ils n'ont jamais vôlé. Tout est instruction pour les êtres animés & sensibles. Si les plantes avoient un mouvement progressif, il faudroit qu'elles eussent des sens & qu'elles acquissent

des connoiſſances : autrement les eſpeces périroient bientôt.

Les premieres ſenſations des enfans ſont purement affectives ; ils n'apperçoivent que le plaiſir & la douleur. Ne pouvant ni marcher ni ſaiſir, ils ont beſoin de beaucoup de tems pour ſe former peu-à-peu les ſenſations repréſentatives qui leur montrent les objets hors d'eux-mêmes ; mais en attendant que ces objets s'étendent, s'éloignent, pour ainſi dire, de leurs yeux, & prennent pour eux des dimenſions & des figures, le retour des ſenſations affectives commence à les ſoumettre à l'empire de l'habitude : on voit leurs yeux ſe tourner ſans ceſſe vers la lumiere, & ſi elle leur vient de côté, prendre inſenſiblement cette direction ; en ſorte qu'on doit avoir ſoin de leur oppoſer le viſage au jour, de peur qu'ils ne deviennent louches ou ne s'accoutument à regarder de travers. Il faut auſſi qu'ils s'habituent

de bonne heure aux ténebres ; autrement, ils pleurent & crient ſi-tôt qu'ils ſe trouvent à l'obſcurité. La nourriture & leſomme, il trop exactement meſurés, leur deviennent néceſſaires au bout des mêmes intervalles, & bientôt le deſir ne vient plus du beſoin, mais de l'habitude ; ou plutôt, l'habitude ajoûte un nouveau beſoin à celui de la Nature : voilà ce qu'il faut prévenir.

La ſeule habitude qu'on doit laiſſer prendre à l'enfant, eſt de n'en contracter aucune ; qu'on ne le porte pas plus ſur un bras que ſur l'autre, qu'on ne l'accoutume pas à préſenter une main plutôt que l'autre, à s'en ſervir plus ſouvent, à vouloir manger, dormir, agir aux mêmes heures, à ne pouvoir reſter ſeul ni nuit ni jour. Préparez de loin le regne de ſa liberté & l'uſage de ſes forces, en laiſſant à ſon corps l'habitude naturelle, en le mettant en état d'être toujours maître de lui-même,

lui même, & de faire en toute chose sa volonté, si-tôt qu'il en aura une.

Dès que l'enfant commence à distinguer les objets, il importe de mettre du choix dans ceux qu'on lui montre. Naturellement tous les nouveaux objets intéressent l'homme. Il se sent si foible, qu'il craint tout ce qu'il ne connoît pas : l'habitude de voir des objets nouveaux, sans en être affecté, détruit cette crainte. Les enfans élevés dans des maisons propres, où l'on ne souffre point d'araignées, ont peur des araignées, & cette peur leur demeure souvent étant grands. Je n'ai jamais vû de paysans, ni homme, ni femme, ni enfant, avoir peur des araignées.

Pouquoi donc l'éducation d'un enfant ne commenceroit-elle pas avant qu'il parle & qu'il entende, puisque le seul choix des objets qu'on lui présente est propre à le rendre timide ou courageux ? Je veux qu'on l'habitue à

voir des objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtans, bisarres; mais peu-à-peu, de loin, jusqu'à ce qu'il y soit accoutumé, & qu'à force de les voir manier à d'autres, il les manie enfin lui-même. Si durant son enfance il a vu sans effroi des crapauds, des serpens, des écrevisses, il verra sans horreur, étant grand, quelque animal que ce soit. Il n'y a point d'objets affreux pour qui en voit tous les jours.

Tous les enfans ont peur des masques. Je commence par montrer à Émile un masque d'une figure agréable. Ensuite, quelqu'un s'applique devant lui ce masque sur le visage; je me mets à rire, tout le monde rit, & l'enfant rit comme les autres. Peu-à-peu je l'accoutume à des masques moins agréables, & enfin à des figures hideuses. Si j'ai bien ménagé ma gradation, loin de s'effrayer au dernier masque, il en rira comme du premier. Après cela, je ne crains plus

qu'on l'effraye avec des masques.

Quand, dans les adieux d'Andromaque & d'Hector, le petit Astyanax, effrayé du panache qui flotte sur le casque de son pere, le méconnoît, se jette en criant sur le sein de sa nourrice, & arrache à sa mere un souris mêlé de larmes, que faut-il faire pour guérir cet effroi ? Précisément ce que fait Hector; poser le casque à terre, & puis caresser l'enfant. Dans un moment plus tranquille, on ne s'en tiendroit pas là: on s'approcheroit du casque, on joueroit avec les plumes, on les feroit manier à l'enfant, enfin la nourrice prendroit le casque & le poseroit, en riant, sur sa propre tête; si toutefois la main d'une femme ôsoit toucher aux armes d'Hector.

S'agit-il d'exercer Émile au bruit d'une arme à feu ? Je brûle d'abord une amorce dans un pistolet. Cette flamme brusque & passagere, cette espece d'éclair le réjouit; je répète la

même chose avec plus de poudre : peu-à-peu j'ajoûte au pistolet une petite charge sans bourre, puis une plus grande : enfin, je l'accoutume aux coups de fusil, aux boëtes, aux canons, aux détonations les plus terribles.

J'ai remarqué que les enfans ont rarement peur du tonnerre, à moins que les éclats ne soient affreux & ne blessent réellement l'organe de l'ouïe. Autrement, cette peur ne leur vient que quand ils ont appris que le tonnerre blesse ou tue quelquefois. Quand la raison commence à les effrayer, faites que l'habitude les rassûre. Avec une gradation lente & ménagée, on rend l'homme & l'enfant intrépides à tout.

Dans le commencement de la vie où la mémoire & l'imagination sont encore inactives, l'enfant n'est attentif qu'à ce qui affecte actuellement ses sens. Ses sensations étant les premiers matériaux de ses connoissances, les lui

offrir dans un ordre convenable, c'eſt préparer ſa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à ſon entendement : mais comme il n'eſt attentif qu'à ſes ſenſations, il ſuffit d'abord de lui montrer bien diſtinctement la liaiſon de ces mêmes ſenſations avec les objets qui les cauſent. Il veut tout toucher, tout manier ; ne vous oppoſez point à cette inquiétude : elle lui ſuggere un apprentiſſage très-néceſſaire. C'eſt ainſi qu'il apprend à ſentir la chaleur, le froid, la dureté, la molleſſe, la peſanteur, la légèreté des corps, à juger de leur grandeur, de leur figure & de toutes leurs qualités ſenſibles, en regardant, palpant (15), écoutant, ſurtout en comparant la vue au toucher,

(15) L'odorat eſt de tous les ſens celui qui ſe développe le plus tard dans les enfans ; juſqu'à l'âge de deux ou trois ans il ne paroît pas qu'ils ſoient ſenſibles ni aux bonnes ni aux mauvaiſes odeurs ; ils ont à cet égard l'indifférence, ou plutôt l'inſenſibilité qu'on remarque dans pluſieurs animaux.

en eſtimant à l'œil la ſenſation qu'ils feroient ſous ſes doigts.

Ce n'eſt que par le mouvement, que nous apprenons qu'il y a des choſes qui ne ſont pas nous; & ce n'eſt que par notre propre mouvement, que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'eſt parce que l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour ſaiſir l'objet qui le touche, ou l'objet qui eſt à cent pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroît un ſigne d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter; & point du tout, c'eſt ſeulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans ſon cerveau, puis ſur ſes yeux, il les voit maintenant au bout de ſes bras; & n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc ſoin de le promener ſouvent, de le tranſporter d'une place à l'autre, de lui faire ſentir le changement de lieu, afin de lui apprendre à juger des diſtances.

Quand il commencera de les connoître, alors il faut changer de méthode, & ne le porter que comme il vous plaît & non comme il lui plaît; car si-tôt qu'il n'est plus abusé par le sens, son effort change de cause : ce changement est remarquable, & demande explication.

Le mal-aise des besoins s'exprime par des signes, quand le secours d'autrui est nécessaire pour y pourvoir. De-là les cris des enfans. Ils pleurent beaucoup : cela doit être. Puisque toutes leurs sensations sont affectives, quand elles sont agréables, ils en jouissent en silence; quand elles sont pénibles, ils le disent dans leur langage & demandent du soulagement. Or, tant qu'ils sont éveillés, ils ne peuvent presque rester dans un état d'indifférence; ils dorment ou sont affectés.

Toutes nos langues sont des ouvrages de l'art. On a long-tems cherché s'il y avoit une Langue naturelle &

commune à tous les hommes : sans doute, il y en a une ; & c'est celle que les enfans parlent avant de savoir parler. Cette Langue n'est pas articulée ; mais elle est accentuée, sonore, intelligible. L'usage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Étudions les enfans, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices sont nos maîtres dans cette Langue : elles entendent tout ce que disent leurs nourriçons ; elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très-bien suivis, & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots sont parfaitement inutiles ; ce n'est point le sens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il est accompagné.

Au langage de la voix se joint celui du geste, non moins énergique. Ce geste n'est pas dans les foibles mains des enfans ; il est sur leurs visages. Il est étonnant combien ces physionomies mal

formées ont déja d'expreſſion : leurs traits changent d'un inſtant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous y voyez le ſourire, le deſir, l'effroi naître & paſſer comme autant d'éclairs; à chaque fois vous croyez voir un autre viſage. Ils ont certainement les muſcles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne diſent preſque rien. Tel doit être le genre de leurs ſignes dans un âge où l'on n'a que des beſoins corporels; l'expreſſion des ſenſations eſt dans les grimaces; l'expreſſion des ſentimens eſt dans les regards.

Comme le premier état de l'homme eſt la miſere & la foibleſſe, ſes premieres voix ſont la plainte & les pleurs. L'enfant ſent ſes beſoins & ne les peut ſatisfaire, il implore le ſecours d'autrui par des cris; s'il a faim ou ſoif, il pleure; s'il a trop froid ou trop chaud, il pleure; s'il a beſoin de mouvement & qu'on le tienne en repos, il pleure;

s'il veut dormir & qu'on l'agite, il pleure. Moins ſa maniere d'être eſt à ſa diſpoſition, plus il demande fréquemment qu'on la change. Il n'a qu'un langage, parce qu'il n'a, pour ainſi dire, qu'une ſorte de mal-être : dans l'imperfection de ſes organes, il ne diſtingue point leurs impreſſions diverſes ; tous les maux ne forment pour lui qu'une ſenſation de douleur.

De ces pleurs qu'on croiroit ſi peu dignes d'attention, naît le premier rapport de l'homme à tout ce qui l'environne : ici ſe forge le premier anneau de cette longue chaîne dont l'ordre ſocial eſt formé.

Quand l'enfant pleure, il eſt mal à ſon aiſe, il a quelque beſoin qu'il ne ſauroit ſatisfaire ; on examine, on cherche ce beſoin, on le trouve, on y pourvoit. Quand on ne le trouve pas, ou quand on n'y peut pourvoir, les pleurs continuent, on en eſt importuné ; on flatte l'enfant pour le faire

taire, on le berce, on lui chante pour l'endormir : s'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace; des nourrices brutales le frappent quelquefois. Voilà d'étranges leçons pour son entrée à la vie!

Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainsi frappé par sa nourrice. Il se tut sur le champ, je le crus intimidé. Je me disois : ce sera une ame servile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompois; le malheureux suffoquoit de colere, il avoit perdu la respiration, je le vis devenir violet. Un moment après vinrent les cris aigus : tous les signes du ressentiment, de la fureur, du désespoir de cet âge, étoient dans ses accens. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurois douté que le sentiment du juste & de l'injuste fût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple seul m'auroit convaincu. Je suis sûr qu'un tison ardent tombé par

hasard sur la main de cet enfant, lui eût été moins sensible que ce coup assez léger, mais donné dans l'intention manifeste de l'offenser.

Cette disposition des enfans à l'emportement, au dépit, à la colere, demande des ménagemens excessifs. Boerrhave pense que leurs maladies sont, pour la plupart, de la classe des convulsives, parce que la tête étant proportionnellement plus grosse, & le systême des nerfs plus étendu que dans les adultes, le genre nerveux est plus susceptible d'irritation. Éloignez d'eux avec le plus grand soin les domestiques qui les agacent, les irritent, les impatientent; ils leur sont cent fois plus dangereux, plus funestes que les injures de l'air & des saisons. Tant que les enfans ne trouveront de résistance que dans les choses & jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins ni coleres, & se conserveront mieux en santé. C'est ici une des rai-

ſons pourquoi les enfans du Peuple plus libres, plus indépendans, ſont généralement moins infirmes, moins délicats, plus robuſtes que ceux qu'on prétend mieux élever en les contrariant ſans ceſſe : mais il faut ſonger toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir & ne les pas contrarier.

Les premiers pleurs des enfans ſont des prieres : ſi on n'y prend garde, elles deviennent bientôt des ordres ; ils commencent par ſe faire aſſiſter, ils finiſſent par ſe faire ſervir. Ainſi de leur propre foibleſſe, d'où vient d'abord le ſentiment de leur dépendance, naît enſuite l'idée de l'empire & de la domination ; mais cette idée étant moins excitée par leurs beſoins que par nos ſervices, ici commencent à ſe faire appercevoir les effets moraux dont la cauſe immédiate n'eſt pas dans la Nature, & l'on voit déja pourquoi, dès ce premier âge, il importe de dé-

mêler l'intention ſecrette que dicte le geſte ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort ſans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en eſtime pas la diſtance ; il eſt dans l'erreur : mais quand il ſe plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuſe plus ſur la diſtance, il commande à l'objet de s'approcher, où à vous de le lui apporter. Dans le premier cas, portez-le à l'objet lentement & à petits pas : dans le ſecond, ne faites pas ſeulement ſemblant de l'entendre ; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'eſt pas leur maître ; ni aux choſes, car elles ne l'entendent point. Ainſi, quand un enfant deſire quelque choſe qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant : il tire de cette pratique une concluſion

qui eſt de ſon âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui ſuggérer.

L'Abbé de Saint-Pierre appelloit les hommes de grands enfans; on pourroit appeller réciproquement les enfans de petits hommes. Ces propoſitions ont leur vérité comme ſentences; comme principes, elles ont beſoin d'éclairciſſement : mais quand Hobbes appelloit le méchant un enfant robuſte, il diſoit une choſe abſolument contradictoire. Toute méchanceté vient de foibleſſe, l'enfant n'eſt méchant que parce qu'il eſt foible; rendez-le fort, il ſera bon : celui qui pourroit tout, ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la Divinité toute-puiſſante, la bonté eſt celui ſans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les Peuples qui ont reconnu deux principes, ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon, ſans quoi ils auroient fait une ſuppoſition abſurde. Voyez ci-

après la profeſſion de foi du Vicaire Savoyard.

La raiſon ſeule nous apprend à connoître le bien & le mal. La conſcience, qui nous fait aimer l'un & haïr l'autre, quoiqu'indépendante de la raiſon, ne peut donc ſe développer ſans elle. Avant l'âge de raiſon nous faiſons le bien & le mal ſans le connoître ; & il n'y a point de moralité dans nos actions, quoiqu'il y en ait quelquefois dans le ſentiment des actions d'autrui qui ont rapport à nous. Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il caſſe, il briſe tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiſeau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe ſans ſavoir ce qu'il fait.

Pourquoi cela ? D'abord la Philoſophie en va rendre raiſon par des vices naturels ; l'orgueil, l'eſprit de domination, l'amour-propre, la méchanceté de l'homme ; le ſentiment de ſa foibleſſe, pourra-t-elle ajouter,

rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de se prouver à lui-même son propre pouvoir. Mais voyez ce Vieillard infirme & cassé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foiblesse de l'enfance; non-seulement il reste immobile & paisible, il veut encore que tout y reste autour de lui; le moindre changement le trouble & l'inquiette, il voudroit voir regner un calme universel. Comment la même impuissance, jointe aux mêmes passions, produiroit elle des effets si différens dans les deux âges, si la cause primitive n'étoit changée? & où peut-on chercher cette diversité de causes, si ce n'est dans l'état physique des deux individus? Le principe actif commun à tous deux se développe dans l'un & s'éteint dans l'autre; l'un se forme & l'autre se détruit, l'un tend à la vie, & l'autre à la mort. L'activité défaillante se concentre dans le cœur du vieillard; dans celui de l'enfant elle

est surabondante & s'étend au-dehors; il se sent, pour ainsi dire, assez de vie pour animer tout ce qui l'environne Qu'il fasse ou qu'il défasse, il n'importe : il suffit qu'il change l'état des choses ; & tout changement est une action. Que s'il semble avoir plus de penchant à détruire, ce n'est point par méchanceté ; c'est que l'action qui forme est toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à sa vivacité.

En même tems que l'Auteur de la Nature donne aux enfans ce principe actif, il prend soin qu'il soit peu nuisible, en leur laissant peu de force pour s'y livrer. Mais si-tôt qu'ils peuvent considérer les gens qui les environnent comme des instrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en servent pour suivre leur penchant & suppléer à leur propre foiblesse. Voilà comment ils deviennent incommodes, tyrans, impérieux, méchans, indomp-

tables; progrès qui ne vient pas d'un esprit naturel de domination, mais qui le leur donne; car il ne faut pas une longue expérience pour sentir combien il est agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir besoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'Univers.

En grandissant on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant, on se renferme davantage en soi-même. L'ame & le corps se mettent, pour ainsi dire, en équilibre, & la Nature ne nous demande plus que le mouvement nécessaire à notre conservation. Mais le desir de commander ne s'éteint pas avec le besoin qui l'a fait naître; l'empire éveille & flatte l'amour-propre, & l'habitude le fortifie : ainsi succède la fantaisie au besoin; ainsi prennent leurs premieres racines les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on

quitte la route de la Nature : voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces superflues, les enfans n'en ont pas même de suffisantes pour tout ce que leur demande la Nature : il faut donc leur laisser l'usage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne sauroient abuser. Premiere maxime.

Il faut les aider, & suppléer à ce qui leur manque, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui est du besoin physique. Deuxieme maxime.

Il faut, dans les secours qu'on leur donne, se borner uniquement à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au desir sans raison; car la fantaisie ne les tourmentera point, quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la Nature. Troisieme maxime.

Il faut étudier avec soin leur langage & leurs signes, afin que, dans un âge où ils ne savent point dissimuler,

on distingue dans leurs desirs ce qui vient immédiatement de la Nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrieme maxime.

L'esprit de ces regles est d'accorder aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire, de leur laisser plus faire par eux-mêmes & moins exiger d'autrui. Ainsi s'accoutumant de bonne heure à borner leurs desirs à leurs forces, ils sentiront peu la privation de ce qui ne sera pas en leur pouvoir.

Voilà donc une raison nouvelle & très-importante pour laisser les corps & les membres des enfans absolument libres, avec la seule précaution de les éloigner du danger des chûtes, & d'écarter de leurs mains tout ce qui peut les blesser.

Infailliblement un enfant, dont le corps & les bras sont libres, pleurera moins qu'un enfant embandé dans un maillot. Celui qui ne connoît que les besoins physiques, ne pleure que quand

il souffre, & c'est un très-grand avantage; car alors on sait à point nommé quand il a besoin de secours; & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner, s'il est possible. Mais si vous ne pouvez le soulager, restez tranquille, sans le flatter pour l'appaiser; vos caresses ne guériront pas sa colique: cependant il se souviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté, & s'il sait une fois vous occuper de lui à sa volonté, le voilà devenu votre maître; tout est perdu.

Moins contrariés dans leurs mouvemens, les enfans pleureront moins; moins importuné de leurs pleurs, on se tourmentera moins pour les faire taire: menacés ou flattés moins souvent, ils seront moins craintifs ou moins opiniâtres, & resteront mieux dans leur état naturel. C'est moins en laissant pleurer les enfans, qu'en s'empressant pour les appaiser, qu'on leur fait gagner des descentes; & ma preuve est

que les enfans les plus négligés y sont bien moins sujets que les autres. Je suis fort éloigné de vouloir pour cela qu'on les néglige; au contraire, il importe qu'on les prévienne, & qu'on ne se laisse pas avertir de leurs besoins par leurs cris. Mais je ne veux pas, non plus, que les soins qu'on leur rend soient mal entendus. Pourquoi se feroient-ils faute de pleurer, dès qu'ils voient que leurs pleurs sont bons à tant de choses? Instruits du prix qu'on met à leur silence, ils se gardent bien de le prodiguer. Ils le font à la fin tellement valoir, qu'on ne peut plus le payer, & c'est alors qu'à force de pleurer sans succès, ils s'efforcent, s'épuisent & se tuent.

Les longs pleurs d'un enfant qui n'est ni lié ni malade, & qu'on ne laisse manquer de rien, ne sont que des pleurs d'habitude & d'obstination. Ils ne sont point l'ouvrage de la Nature, mais de la Nourrice, qui, pour

n'en ſavoir endurer l'importunité, la multiplie, ſans ſonger qu'en faiſant taire l'enfant aujourd'hui, on l'excite à pleurer demain davantage.

Le ſeul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, eſt de n'y faire aucune attention. Perſonne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans. Ils ſont obſtinés dans leurs tentatives; mais ſi vous avez plus de conſtance, qu'eux d'opiniâtreté, ils ſe rebutent, & n'y reviennent plus. C'eſt ainſi qu'on leur épargne des pleurs, & qu'on les accoutume à n'en verſer que quand la douleur les y force.

Au reſte, quand ils pleurent par fantaiſie ou par obſtination, un moyen ſûr pour les empêcher de continuer, eſt de les diſtraire par quelque objet agréable & frappant, qui leur faſſe oublier qu'ils vouloient pleurer. La plupart des nourrices excellent dans cet art; &, bien ménagé, il eſt très-utile; mais il eſt de la derniere importance

que

que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le diſtraire, & qu'il s'amuſe, ſans croire qu'on ſonge à lui : or, voilà ſur quoi toutes les Nourrices ſont maladroites.

On ſevre trop tôt tous les enfans. Le tems où l'on doit les ſevrer eſt indiqué par l'éruption des dents, & cette éruption eſt communément pénible & douloureuſe. Par un inſtinct machinal, l'enfant porte alors fréquemment à ſa bouche tout ce qu'il tient, pour le mâcher. On penſe faciliter l'opération, en lui donnant pour hochet quelque corps dur, comme l'ivoire ou la dent de loup. Je crois qu'on ſe trompe. Ces corps durs, appliqués ſur les gencives, loin de les ramollir, les rendent calleuſes, les endurciſſent, préparent un déchirement plus pénible & plus douloureux. Prenons toujours l'inſtinct pour exemple. On ne voit point les jeunes chiens exercer leurs dents naiſſantes ſur des cailloux,

ſur du fer, ſur des os, mais ſur du bois, du cuir, des chiffons, des matieres molles qui cèdent & où la dent s'imprime.

On ne ſait plus être ſimple en rien ; pas même autour des enfans. Des grelots d'argent, d'or, du corail, des criſtaux à facettes, des hochets de tout prix & de toute eſpece. Que d'apprêts inutiles & pernicieux ! Rien de tout cela. Point de grelots, point de hochets ; de petites branches d'arbre avec leurs fruits & leurs feuilles, une tête de pavot, dans laquelle on entend ſonner les graines, un bâton de régliſſe qu'il peut ſucer & mâcher, l'amuſeront autant que ces magnifiques colifichets, & n'auront pas l'inconvénient de l'accoutumer au luxe dès ſa naiſſance.

Il a été reconnu que la bouillie n'eſt pas une nourriture fort ſaine. Le lait cuit & la farine crue font beaucoup de ſaburre & conviennent mal à notre

eſtomac. Dans la bouillie la farine eſt moins cuite que dans le pain, & de plus elle n'a pas fermenté; la panade, la crême de riz me paroiſſent préférables. Si l'on veut abſolument faire de la bouillie, il convient de griller un peu la farine auparavant. On fait dans mon pays, de la farine ainſi torréfiée, une ſoupe fort agréable & fort ſaine. Le bouillon de viande & le potage ſont encore un médiocre aliment dont il ne faut uſer que le moins qu'il eſt poſſible. Il importe que les enfans s'accoutument d'abord à mâcher; c'eſt le vrai moyen de faciliter l'éruption des dents : & quand ils commencent d'avaler, les ſucs ſalivaires, mêlés avec les alimens, en facilitent la digeſtion.

Je leur ferois donc mâcher d'abord des fruits ſecs, des croûtes. Je leur donnerois pour jouer de petits bâtons de pain dur ou de biſcuit ſemblable au pain de Piémont, qu'on appelle dans

le pays des *Griſſes*. A force de ramollir ce pain dans leur bouche, ils en avaleroient enfin quelque peu, leurs dents ſe trouveroient ſorties, & ils ſe trouveroient ſevrés preſque avant qu'on s'en fût apperçu. Les Payſans ont pour l'ordinaire l'eſtomac fort bon, & l'on ne les ſèvre pas avec plus de façon que cela.

Les enfans entendent parler dès leur naiſſance; on leur parle non-ſeulement avant qu'ils comprennent ce qu'on leur dit, mais avant qu'ils puiſſent rendre les voix qu'ils entendent. Leur organe, encore engourdi, ne ſe prête que peu-à-peu aux imitations des ſons qu'on leur dicte, & il n'eſt pas même aſſuré que ces ſons ſe portent d'abord à leur oreille auſſi diſtinctement qu'à la nôtre. Je ne déſapprouve pas que la Nourrice amuſe l'enfant par des chants & par des accens très-gais & très-variés; mais je déſapprouve qu'elle l'étourdiſſe inceſſamment d'une multitude de paro-

les inutiles, auxquelles il ne comprend rien que le ton qu'elle y met. Je voudrois que les premieres articulations qu'on lui fait entendre fussent rares, faciles, distinctes, souvent répétées, & que les mots qu'elles expriment, ne se rapportassent qu'à des objets sensibles, qu'on pût d'abord montrer à l'enfant. La malheureuse facilité que nous avons à nous payer de mots que nous n'entendons point, commence plutôt qu'on ne pense. L'Ecolier écoute en classe le verbiage de son Régent, comme il écoutoit au maillot le babil de sa Nourrice. Il me semble que ce seroit l'instruire fort utilement que de l'élever à n'y rien comprendre.

Les réflexions naissent en foule, quand on veut s'occuper de la formation du langage & des premiers discours des enfans. Quoi qu'on fasse, ils apprendront toujours à parler de la

même maniere, & toutes les ſpéculations philoſophiques ſont ici de la plus grande inutilité.

D'abord ils ont, pour ainſi dire, une grammaire de leur âge, dont la ſyntaxe a des regles plus générales que la nôtre; & ſi l'on y faiſoit bien attention, l'on ſeroit étonné de l'exactitude avec laquelle ils ſuivent certaines analogies, très-vicieuſes, ſi l'on veut, mais très-régulieres, & qui ne ſont choquantes que par leur dureté, ou parce que l'uſage ne les admet pas. Je viens d'entendre un pauvre enfant bien grondé par ſon pere, pour lui avoir dit : *mon pere, irai-je-t-y?* Or, on voit que cet enfant ſuivoit mieux l'analogie que nos Grammairiens; car puiſqu'on lui diſoit : *vas-y*, pourquoi n'auroit-il pas dit : *irai-je-t-y?* Remarquez, de plus, avec quelle adreſſe il évitoit l'hiatus de *irai-je-y*, ou, *y irai-je?* Eſt-ce la faute du pauvre enfant,

ſi nous avons mal-à-propos ôté de la phraſe cet adverbe déterminant, *y*, parce que nous n'en ſavions que faire? C'eſt une pédanterie inſupportable & un ſoin des plus ſuperflus, de s'attacher à corriger dans les enfans toutes ces petites fautes contre l'uſage, deſquelles ils ne manquent jamais de ſe corriger d'eux-mêmes avec le tems. Parlez toujours correctement devant eux, faites qu'ils ne ſe plaiſent avec perſonne, autant qu'avec vous, & ſoyez sûrs qu'inſenſiblement leur langage s'épurera ſur le vôtre, ſans que vous les ayez jamais repris.

Mais un abus d'une toute autre importance, & qu'il n'eſt pas moins aiſé de prévenir, eſt qu'on ſe preſſe trop de les faire parler, comme ſi l'on avoit peur qu'ils n'appriſſent pas à parler d'eux-mêmes. Cet empreſſement indiſcret produit un effet directement contraire à celui qu'on cherche. Ils en

parlent plus tard, plus confusément: l'extrême attention qu'on donne à tout ce qu'ils disent, les dispense de bien articuler; & comme ils daignent à peine ouvrir la bouche, plusieurs d'entr'eux en conservent toute leur vie un vice de prononciation, & un parler confus qui les rend presque inintelligibles.

J'ai beaucoup vécu parmi les Paysans, & n'en ouïs jamais grasseyer aucun, ni homme ni femme, ni fille ni garçon. D'où vient cela? Les organes des Paysans sont-ils autrement construits que les nôtres? Non; mais ils sont autrement exercés. Vis-à-vis de ma fenêtre est un tertre sur lequel se rassemblent, pour jouer, les enfans du lieu. Quoiqu'ils soient assez éloignés de moi, je distingue parfaitement tout ce qu'ils disent, & j'en tire souvent de bons mémoires pour cet Écrit. Tous les jours mon oreille me

trompe ſur leur l'âge ; j'entends des voix d'enfans de dix ans, je regarde, je vois la ſtature & les traits d'enfans de trois à quatre. Je ne borne pas à moi ſeul cette expérience; les urbains qui me viennent voir, & que je conſulte là-deſſus, tombent tous dans la même erreur.

Ce qui la produit eſt que, juſqu'à cinq ou ſix ans les enfans des Villes, élevés dans la chambre & ſous l'aîle d'une Gouvernante, n'ont beſoin que de marmoter pour ſe faire entendre; ſitôt qu'ils remuent les lèvres, on prend peine à les écouter ; on leur dicte des mots qu'ils rendent mal, &, à force d'y faire attention, les mêmes gens, étant ſans ceſſe autour d'eux, devinent ce qu'ils ont voulu dire, plutôt que ce qu'ils ont dit.

A la campagne c'eſt toute autre choſes. Une Payſanne n'eſt pas ſans ceſſe autour de ſon enfant, il eſt forcé d'ap-

prendre à dire très-nettement & très-haut ce qu'il a besoin de lui faire entendre. Aux champs, les enfans épars, éloignés du pere, de la mere & des autres enfans, s'exercent à se faire entendre à distance, & à mesurer la force de la voix sur l'intervalle qui les sépare de ceux dont ils veulent être entendus. Voilà comment on apprend véritablement à prononcer, & non pas en bégayant quelques voyelles à l'oreille d'une Gouvernante attentive. Aussi quand on interroge l'enfant d'un Paysan, la honte peut l'empêcher de répondre : mais ce qu'il dit, il le dit nettement; au-lieu qu'il faut que la Bonne serve d'interprète à l'enfant de la Ville, sans quoi l'on n'entend rien à ce qu'il grommelle entre ses dents (16).

---

(16) Ceci n'est pas sans exception; souvent les enfans qui se font d'abord le moins entendre deviennent

En grandiſſant, les garçons devroient ſe corriger de ce défaut dans les Colléges, & les filles dans les Couvens; en effet, les uns & les autres parlent en général plus diſtinctement que ceux qui ont été toujours élevés dans la maiſon paternelle. Mais ce qui les empêche d'acquérir jamais une prononciation auſſi nette que celle des Payſans, c'eſt la néceſſité d'apprendre par cœur beaucoup de choſes, & de réciter tout haut ce qu'ils ont appris: car, en étudiant, ils s'habituent à barbouiller, à prononcer négligemment & mal; en récitant, c'eſt pis encore; ils recherchent leurs mots avec effort,

---

enſuite les plus étourdiſſans, quand ils ont commencé d'élever la voix. Mais s'il falloit entrer dans toutes ces minuties, je ne finirois pas; tout Lecteur ſenſé doit voir que l'excès & le défaut, dérivés du même abus, ſont également corrigés par ma méthode. Je regarde ces deux maximes comme inſéparables: *toujours aſſez*; & *jamais trop*. De la premiere bien établie, l'autre s'enſuit néceſſairement.

ils traînent & allongent leurs ſyllabes: il n'eſt pas poſſible que, quand la mémoire vacille, la langue ne balbutie auſſi. Ainſi ſe contractent ou ſe conſervent les vices de la Prononciation. On verra ci-après que mon Émile n'aura pas ceux là, ou du moins qu'il ne les aura pas contractés par les mêmes cauſes.

Je conviens que le Peuple & les Villageois tombent dans une autre extrémité, qu'ils parlent preſque toujours plus haut qu'il ne faut; qu'en prononçant trop exactement, ils ont les articulations fortes & rudes, qu'ils ont trop d'accent, qu'ils choiſiſſent mal leurs termes, &c.

Mais premierement, cette extrémité me paroît beaucoup moins vicieuſe que l'autre, attendu que, la premiere loi du diſcours étant de ſe faire entendre, la plus grande faute qu'on puiſſe faire, eſt de parler ſans être entendu.

Se piquer de n'avoir point d'accent, c'eſt ſe piquer d'ôter aux phraſes leur grace & leur énergie. L'accent eſt l'ame du diſcours; il lui donne le ſentiment & la vérité. L'accent ment moins que la parole. C'eſt peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'eſt de l'uſage de tout dire ſur le même ton qu'eſt venu celui de perſiffler les gens ſans qu'ils le ſentent. A l'accent proſcrit, ſuccedent des manieres de prononcer ridicules, affectées, & ſujettes à la mode, telles qu'on les remarque, ſur-tout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affectation de parole & de maintien, eſt ce qui rend généralement l'abord du François repouſſant & déſagréable aux autres Nations. Au-lieu de mettre de l'accent dans ſon parler, il met de l'air. Ce n'eſt pas le moyen de prévenir en ſa faveur.

Tous ces petits défauts de langage

qu'on craint tant de laiſſer contracter aux enfans, ne ſont rien; on les prévient ou on les corrige avec la plus grande facilité : mais ceux qu'on leur fait contracter, en rendant leur parler ſourd, confus, timide, en critiquant inceſſamment leur ton, en épluchant tous leurs mots, ne ſe corrigent jamais. Un homme qui n'apprit à parler que dans les ruelles, ſe fera mal entendre à la tête d'un Bataillon, & n'en impoſera guère au Peuple dans une émeute. Enſeignez premierement aux enfans à parler aux hommes; ils ſauront bien parler aux femmes, quand il faudra.

Nourris à la campagne dans toute la ruſticité champêtre, vos enfans y prendront une voix plus ſonore, ils n'y contracteront point le confus bégaiement des enfans de la Ville; ils n'y contracteront pas non plus les expreſſions, ni le ton du Village, ou du

moins ils les perdront aisément, lorsque le Maître vivant avec eux dès leur naissance, & y vivant de jour en jour plus exclusivement, préviendra ou effacera par la correction de son langage l'impression du langage des Paysans. Émile parlera un François tout aussi pur que je peux le savoir, mais il le parlera plus distinctement, & l'articulera beaucoup mieux que moi.

L'enfant qui veut parler ne doit écouter que les mots qu'il peut entendre, ni dire que ceux qu'il peut articuler. Les efforts qu'il fait pour cela, le portent à redoubler la même syllabe, comme pour s'exercer à la prononcer plus distinctement. Quand il commence à balbutier, ne vous tourmentez pas si fort à deviner ce qu'il dit. Prétendre être toujours écouté, est encore une sorte d'empire; & l'enfant n'en doit exercer aucun. Qu'il vous

ſuffiſe de pourvoir très-attentivement au néceſſaire ; c'eſt à lui de tâcher de vous faire entendre ce qui ne l'eſt pas. Bien moins encore faut-il ſe hâter d'exiger qu'il parle : il ſaura bien parler de lui-même, à meſure qu'il en ſentira l'utilité.

On remarque, il eſt vrai, que ceux qui commencent à parler fort tard, ne parlent jamais ſi diſtinctement que les autres ; mais ce n'eſt pas parce qu'ils ont parlé tard, que l'organe reſte embarraſſé, c'eſt, au contraire, parce qu'ils ſont nés avec un organe embarraſſé, qu'ils commencent tard à parler ; car, ſans cela, pourquoi parleroient-ils plus tard que les autres ? Ont-ils moins l'occaſion de parler, & les y excite-t-on moins ? Au contraire, l'inquiétude que donne ce retard, auſſi-tôt qu'on s'en apperçoit, fait qu'on ſe tourmente beaucoup plus à les faire balbutier, que ceux qui ont articulé de meilleure

heure ; & cet empreſſement mal-entendu peut contribuer beaucoup à rendre confus leur parler, qu'avec moins de précipitation ils auroient eu le tems de perfectionner davantage.

Les enfans qu'on preſſe trop de parler, n'ont le tems ni d'apprendre à bien prononcer, ni de bien concevoir ce qu'on leur fait dire : au-lieu que, quand on les laiſſe aller d'eux-mêmes, ils s'exercent d'abord aux ſyllabes les plus faciles à prononcer, & y joignant peu-à-peu quelque ſignification qu'on entend par leurs geſtes, ils vous donnent leurs mots avant de recevoir les vôtres : cela fait qu'ils ne reçoivent ceux-ci qu'après les avoir entendus. N'étant point preſſés de s'en ſervir, ils commencent par bien obſerver quel ſens vous leur donnez ; & quand ils s'en ſont aſſurés, ils les adoptent.

Le plus grand mal de la précipita-

tion avec laquelle on fait parler les enfans avant l'âge, n'eſt pas que les premiers diſcours qu'on leur tient & les premiers mots qu'ils diſent, n'aient aucun ſens pour eux, mais qu'ils aient un autre ſens que le, nôtre ſans que nous ſachions nous en appercevoir; en ſorte que, paroiſſant nous répondre fort exactement, ils nous parlent ſans nous entendre & ſans que nous les entendions. C'eſt pour l'ordinaire à de pareilles équivoques qu'eſt dûe la ſurpriſe où nous jettent quelquefois leurs propos, auxquels nous prêtons des idées qu'ils n'y ont point jointes. Cette inattention de notre part au véritable ſens que les mots ont pour les enfans, me paroît être la cauſe de leurs premieres erreurs; & ces erreurs, même après qu'ils en ſont guéris, influent ſur leur tour d'eſprit pour le reſte de leur vie. J'aurai plus d'une occaſion, dans la ſuite, d'é-

claircir ceci par des exemples.

Resserrez donc le plus qu'il est possible le vocabulaire de l'enfant. C'est un très-grand inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées, qu'il sache dire plus de choses qu'il n'en peut penser. Je crois qu'une des raisons pourquoi les Paysans ont généralement l'esprit plus juste que les gens de la Ville, est que leur Dictionnaire est moins étendu. Ils ont peu d'idées, mais ils les comparent très-bien.

Les premiers développemens de l'enfance se font presque tout à la fois. L'enfant apprend à parler, à manger, à marcher, à-peu-près dans le même tems. C'est ici proprement la premiere époque de sa vie. Auparavant il n'est rien de plus que ce qu'il étoit dans le sein de sa mere; il n'a nul sentiment, nulle idée, à peine a-t-il des sensa-

tions; il ne ſent pas même ſa propre exiſtence.

Vivit, & eſt vitæ neſcius ipſe ſuæ (17).

---

(17) Ovid. Triſt. I. 3.

Fin du premier Livre.





EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

LIVRE SECOND.

C'EST ici le ſecond terme de la vie, & celui auquel proprement finit l'enfance; car les mots *infans* & *puer* ne ſont pas ſynonymes. Le premier eſt compris dans l'autre, & ſignifie *qui ne peut parler*; d'où vient que dans Valere Maxime on trouve *puerum infantem*. Mais je continue à me ſervir de ce mot ſelon l'uſage de notre Langue, juſqu'à l'âge pour lequel elle a d'autres noms.

Quand les enfans commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès eſt naturel; un langage eſt ſubſtitué à l'autre. Si-tôt qu'ils peuvent dire qu'ils ſouffrent avec des paroles, pourquoi le diroient-ils avec des cris, ſi ce n'eſt quand la douleur eſt trop vive pour que la parole puiſſe l'exprimer? S'ils continuent alors à pleurer, c'eſt la faute des gens qui ſont autour d'eux. Dès qu'une fois Émile aura dit : *j'ai mal*, il faudra des douleurs bien vives pour le forcer de pleurer.

Si l'enfant eſt délicat, ſenſible, que naturellement il ſe mette à crier pour rien, en rendant ſes cris inutiles & ſans effet, j'en taris bientôt la ſource. Tant qu'il pleure, je ne vais point à lui; j'y cours, ſi-tôt qu'il s'eſt tû. Bientôt ſa maniere de m'appeller ſera de ſe taire, ou tout au plus de jeter un ſeul cri. C'eſt par l'effet ſenſible des ſignes, que les enfans jugent de leur ſens; il n'y a point d'autre convention

pour eux : quelque mal qu'un enfant ſe faſſe, il eſt très-rare qu'il pleure quand il eſt ſeul, à moins qu'il n'ait l'eſpoir d'être entendu.

S'il tombe, s'il ſe fait une boſſe à la tête, s'il ſaigne du nez, s'il ſe coupe les doigts; au-lieu de m'empreſſer autour de lui d'un air allarmé, je reſterai tranquille, au moins pour un peu de tems. Le mal eſt fait, c'eſt une néceſſité qu'il l'endure ; tout mon empreſſement ne ſerviroit qu'à l'effrayer davantage & augmenter ſa ſenſibilité. Au fond, c'eſt moins le coup, que la crainte, qui tourmente, quand on s'eſt bleſſé. Je lui épargnerai du moins cette derniere angoiſſe; car très-ſûrement il jugera de ſon mal comme il verra que j'en juge : s'il me voit accourir avec inquiétude, le conſoler, le plaindre, il s'eſtimera perdu : s'il me voit garder mon ſang-froid, il reprendra bientôt le ſien, & croira le mal guéri, quand il ne le ſentira plus. C'eſt à

cet âge qu'on prend les premieres leçons de courage, & que, souffrant sans effroi de légeres douleurs, on apprend par dégrés à supporter les grandes.

Loin d'être attentif à éviter qu'Émile ne se blesse, je serois fort fâché qu'il ne se blessât jamais, & qu'il grandît sans connoître la douleur. Souffrir est la premiere chose qu'il doit apprendre, & celle qu'il aura le plus grand besoin de savoir. Il semble que les enfans ne soient petits & foibles que pour prendre ces importantes leçons sans danger. Si l'enfant tombe de son haut, il ne se cassera pas la jambe; s'il se frappe avec un bâton, il ne se cassera pas le bras; s'il saisit un fer tranchant, il ne serrera guères, & ne se coupera pas bien avant. Je ne sache pas qu'on ait jamais vu d'enfant en liberté se tuer, s'estropier, ni se faire un mal considérable, à moins qu'on ne l'ait indiscrettement exposé sur des lieux

élevés

élevés, ou seul autour du feu, ou qu'on n'ait laissé des instrumens dangereux à sa portée. Que dire de ces magasins de machines, qu'on rassemble autour d'un enfant, pour l'armer de toutes pieces contre la douleur, jusqu'à ce que, devenu grand, il reste à sa merci, sans courage & sans expérience, qu'il se croye mort à la premiere piqûure, & s'évanouisse en voyant la premiere goutte de son sang?

Notre manie enseignante & pédantesque est toujours d'apprendre aux enfans ce qu'ils apprendroient beaucoup mieux d'eux-mêmes, & d'oublier ce que nous aurions pu seuls leur enseigner. Y a-t-il rien de plus sot que la peine qu'on prend pour leur apprendre à marcher, comme si l'on en avoit vu quelqu'un, qui, par la négligence de sa nourrice, ne fût par marcher étant grand? Combien voit-on de gens, au contraire, marcher mal toute leur vie, parce qu'on leur a mal appris à marcher?

Émile n'aura ni bourlets, ni paniers roulans, ni charriots, ni lisieres, ou, du moins, dès qu'il commencera de savoir mettre un pied devant l'autre, on ne le soutiendra que sur les lieux pavés, & l'on ne fera qu'y passer en hâte (1). Au lieu de le laisser croupir dans l'air usé d'une chambre, qu'on le mene journellement au milieu d'un pré. Là qu'il coure, qu'il s'ébatte, qu'il tombe cent fois le jour, tant mieux : il en apprendra plutôt à se relever. Le bien-être de la liberté rachette beaucoup de blessures. Mon Éleve aura souvent des contusions; en revanche il sera toujours gai : si les vôtres en ont moins, ils sont toujours contrariés, toujours enchaînés, toujours tristes. Je doute que le profit soit de leur côté.

Un autre progrès rend aux enfans la plainte moins nécessaire, c'est celui

(1) Il n'y a rien de plus ridicule & de plus mal assuré que la démarche des gens qu'on a trop menés par la lisiere étant petits; c'est encore ici une de ces observations triviales à force d'être justes, & qui sont justes en plus d'un sens.

de leur force. Pouvant plus par eux-mêmes, ils ont un besoin moins fréquent de recourir à autrui. Avec leur force se développe la connoissance qui les met en état de la diriger. C'est à ce second degré que commence proprement la vie de l'individu : c'est alors qu'il prend la conscience de lui-même. La mémoire étend le sentiment de l'identité sur tous les momens de son existence ; il devient véritablement un, le même, & par conséquent déja capable de bonheur ou de misere. Il importe donc de commencer à le considérer ici comme un être moral.

Quoiqu'on assigne à-peu-près le plus long terme de la vie humaine & les probabilités qu'on a d'approcher de ce terme à chaque âge, rien n'est plus incertain que la durée de la vie de chaque homme en particulier ; très-peu parviennent à ce plus long terme. Les plus grands risques de la vie sont dans son commencement ; moins on a vécu,

moins on doit eſperer de vivre. Des enfans qui naiſſent, la moitié, tout au plus, parvient à l'adoleſcence, & il eſt probable que votre Éleve n'atteindra pas l'âge d'homme.

Que faut-il donc penſer de cette éducation barbare qui ſacrifie le préſent à un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute eſpece, & commence par le rendre miſérable pour lui préparer au loin je ne ſais quel prétendu bonheur dont il eſt à croire qu'il ne jouira jamais? Quand je ſuppoſerois cette éducation raiſonnable dans ſon objet, comment voir ſans indignation de pauvres infortunés ſoumis à un joug inſupportable, & condamnés à des travaux continuels comme des galériens, ſans être aſſurés que tant de ſoins leur ſeront jamais utiles? L'âge de la gaieté ſe paſſe au milieu des pleurs, des châtimens, des menaces, de l'eſclavage. On tourmente le malheureux pour ſon

bien, & l'on ne voit pas la mort qu'on appelle, & qui va le ſaiſir au milieu de ce triſte appareil. Qui ſait combien d'enfans périſſent victimes de l'extravagante ſageſſe d'un pere ou d'un maître? Heureux d'échapper à ſa cruauté, le ſeul avantage qu'ils tirent des maux qu'il leur a fait ſouffrir, eſt de mourir ſans regretter la vie, dont ils n'ont connu que les tourmens.

Hommes, ſoyez humains, c'eſt votre premier devoir : ſoyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'eſt pas étranger à l'homme. Quelle ſageſſe y a-t-il pour vous hors de l'Humanité? Aimez l'enfance; favoriſez ſes jeux, ſes plaiſirs, ſon aimable inſtinct. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet âge, où le rire eſt toujours ſur les lèvres, & où l'ame eſt toujours en paix? Pourquoi voulez-vous ôter à ces petits innocens la jouiſſance d'un tems ſi court qui leur échappe, & d'un bien ſi précieux dont ils ne ſau-

roient abuser ? Pourquoi voulez-vous remplir d'amertume & de douleurs ces premiers ans si rapides, qui ne reviendront pas plus pour eux qu'ils ne peuvent revenir pour vous ? Peres, savez-vous le moment où la mort attend vos enfans ? Ne vous préparez pas des regrets en leur ôtant le peu d'instans que la Nature leur donne : aussi-tôt qu'ils peuvent sentir le plaisir d'être, faites qu'ils en jouissent ; faites qu'à quelque heure que Dieu les appelle, ils ne meurent point sans avoir goûté la vie.

Que de voix vont s'élever contre moi ! J'entends de loin les clameurs de cette fausse sagesse qui nous jette incessamment hors de nous, qui compte toujours le présent pour rien, & poursuivant sans relâche un avenir qui fuit à mesure qu'on avance, à force de nous transporter où nous ne sommes pas, nous transporte où nous ne serons jamais.

C'est, me répondrez-vous, le tems de corriger les mauvaises inclinations

de l'homme ; c'est dans l'âge de l'enfance, où les peines sont le moins sensibles, qu'il faut les multiplier pour les épargner dans l'âge de raison. Mais qui vous dit que tout cet arrangement est à votre disposition, & que toutes ces belles instructions dont vous accablez le foible esprit d'un enfant, ne lui seront pas un jour plus pernicieuses qu'utiles ? Qui vous assûre que vous épargnez quelque chose par les chagrins que vous lui prodiguez ? Pourquoi lui donnez-vous plus de maux que son état n'en comporte, sans être sûr que ces maux présens sont à la décharge de l'avenir ? & comment me prouverez-vous que ces mauvais penchans dont vous prétendez le guérir, ne lui viennent pas de vos soins malentendus, bien plus que de la Nature ? Malheureuse prévoyance, qui rend un être actuellement misérable sur l'espoir bien ou mal fondé de le rendre heureux un jour ! Que si ces raisonneurs

vulgaires confondent la licence avec la liberté, & l'enfant qu'on rend heureux avec l'enfant qu'on gâte, apprenons-leur à les diſtinguer.

Pour ne point courir après des chimeres, n'oublions pas ce qui convient à notre condition. L'humanité a ſa place dans l'ordre des choſes; l'enfance a la ſienne dans l'ordre de la vie humaine; il faut conſidérer l'homme dans l'homme, & l'enfant dans l'enfant. Aſſigner à chacun ſa place & l'y fixer, ordonner les paſſions humaines ſelon la conſtitution de l'homme, eſt tout ce que nous pouvons faire pour ſon bien-être. Le reſte dépend de cauſes étrangeres qui ne ſont point en notre pouvoir.

Nous ne ſavons ce que c'eſt que bonheur ou malheur abſolu. Tout eſt mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun ſentiment pur, on n'y reſte pas deux momens dans le même état. Les affections de nos ames, ainſi que les modifications de nos corps, ſont dans

un flux continuel. Le bien & le mal nous ſont communs à tous ; mais en différentes meſures. Le plus heureux eſt celui qui ſouffre le moins de peines ; le plus miſérable eſt celui qui ſent le moins de plaiſirs. Toujours plus de ſouffrances que de jouiſſances, voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'eſt donc qu'un état négatif ; on doit la meſurer par la moindre quantité des maux qu'il ſouffre.

Tout ſentiment de peine eſt inſéparable du deſir de s'en délivrer : toute idée de plaiſir eſt inſéparable du deſir d'en jouir : tout deſir ſuppoſe privation, & toutes les privations qu'on ſent ſont pénibles ; c'eſt donc dans la diſproportion de nos deſirs & de nos facultés, que conſiſte notre miſere. Un être ſenſible dont les facultés égaleroient les deſirs, ſeroit un être abſolument heureux.

En quoi donc conſiſte la ſageſſe humaine ou la route du vrai bonheur ?

Ce n'eſt pas préciſément à diminuer nos deſirs ; car s'ils étoient au-deſſous de notre puiſſance, une partie de nos facultés reſteroit oiſive, & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'eſt pas non plus à étendre nos facultés, car ſi nos deſirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus miſérables : mais c'eſt à diminuer l'excès des deſirs ſur les facultés, & à mettre en égalité parfaite la puiſſance & la volonté. C'eſt alors ſeulement que toutes les forces étant en action, l'ame cependant reſtera paiſible, & que l'homme ſe trouvera bien ordonné.

C'eſt ainſi que la Nature, qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord inſtitué. Elle ne lui donne immédiatement que les deſirs néceſſaires à ſa conſervation, & les facultés ſuffiſantes pour les ſatiſfaire. Elle a mis toutes les autres comme en réſerve au fond de ſon ame, pour s'y développer au beſoin. Ce n'eſt que

dans cet état primitif que l'équilibre du pouvoir & du desir se rencontre, & que l'homme n'est pas malheureux. Si-tôt que ses facultés virtuelles se mettent en action, l'imagination, la plus active de toutes, s'éveille & les devance. C'est l'imagination qui étend pour nous la mesure des possibles soit en bien soit en mal, & qui par conséquent excite & nourrit les desirs par l'espoir de les satisfaire. Mais l'objet qui paroissoit d'abord sous la main, fuit plus vîte qu'on ne peut le poursuivre; quand on croit l'atteindre, il se transforme & se montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déja parcouru, nous le comptons pour rien; celui qui reste à parcourir s'aggrandit, s'étend sans cesse : ainsi l'on s'épuise sans arriver au terme; & plus nous gagnons sur la jouissance, plus le bonheur s'éloigne de nous.

Au contraire, plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus

la différence de ses facultés à ses desirs est petite, & moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable que quand il paroît dépourvu de tout : car la misere ne consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes, le monde imaginaire est infini : ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre ; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la santé, le bon témoignage de soi, tous les biens de cette vie sont dans l'opinion ; ôtez les douleurs du corps & les remords de la conscience, tous nos maux sont imaginaires. Ce principe est commun, dira-t-on : j'en conviens. Mais l'application pratique n'en est pas commune ; & c'est uniquement de la pratique dont il s'agit ici.

Quand on dit que l'homme est foible, que veut-on dire ? Ce mot de *foi-*

bleſſe indique un rapport, un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force paſſe les beſoins, fût-il un inſecte, un ver, eſt un être fort: celui dont les beſoins paſſent la force; fût-il un éléphant, un lion; fût-il un Conquérant, un Héros; fût-il un Dieu, c'eſt un être foible. L'Ange rebelle qui méconnut ſa nature étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix ſelon la ſienne. L'homme eſt très-fort, quand il ſe contente d'être ce qu'il eſt: il eſt très-foible, quand il veut s'élever au-deſſus de l'Humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos forces; vous les diminuez, au contraire, ſi votre orgueil s'étend plus qu'elles. Meſurons le rayon de notre ſphère, & reſtons au centre, comme l'inſecte au milieu de ſa toile: nous nous ſuffirons toujours à nous-mêmes, & nous n'aurons point à nous plaindre de notre foibleſſe; car nous ne la ſentirons jamais.

Tous les animaux ont exactement les facultés néceſſaires pour ſe conſerver. L'homme ſeul en a de ſuperflues. N'eſt-il pas bien étrange que ce ſuperflu ſoit l'inſtrument de ſa miſere? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que ſa ſubſiſtance. S'il étoit aſſez ſage pour compter ce ſuperflu pour rien, il auroit toujours le néceſſaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands beſoins, diſoit Favorin (2), naiſſent des grands biens, & ſouvent le meilleur moyen de ſe donner les choſes dont on manque, eſt de s'ôter celles qu'on a: c'eſt à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous lé changeons en miſere. Tout homme qui ne voudroit que vivre, vivroit heureux; par conſéquent il vivroit bon, car où ſeroit pour lui l'avantage d'être méchant?

Si nous étions immortels, nous ſerions des êtres très-miſérables. Il eſt

(2) Noct. Attic. L. IX. C. 8.

dur de mourir, ſans-doute; mais il eſt doux d'eſpérer qu'on ne vivra pas toujours, & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité ſur la terre, qui eſt-ce qui voudroit accepter ce triſte préſent? Quelle reſſource, quel eſpoir, quelle conſolation nous reſteroit-il contre les rigueurs du ſort & contre les injuſtices des hommes? L'ignorant qui ne prévoit rien, ſent peu le prix de la vie & craint peu de la perdre; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfere à celui-là. Il n'y a que le demi-ſavoir & la fauſſe ſageſſe qui, prolongeant nos vues juſqu'à la mort, & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La néceſſité de mourir n'eſt à l'homme ſage qu'une raiſon pour ſupporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas sûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conſerver.

Nos maux moraux ſont tous dans l'opinion, hors un ſeul, qui eſt le cri-

me, & celui-là dépend de nous : nos maux physiques se détruisent ou nous détruisent. Le tems ou la mort sont nos remedes : mais nous souffrons d'autant plus que nous savons moins souffrir, & nous nous donnons plus de tourment pour guérir nos maladies, que nous n'en aurions à les supporter. Vis selon la Nature, sois patient, & chasse les Médecins : tu n'éviteras pas la mort ; mais tu ne la sentiras qu'une fois, tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, & que leur art mensonger, au-lieu de prolonger tes jours, t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes ? Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient, il est vrai ; mais des millions qu'il tue resteroient en vie. Homme sensé, ne mets point à cette loterie où trop de chances sont contre toi. Souffre, meurs ou guéris ; mais sur-tout vis jusqu'à ta derniere heure.

Tout n'eſt que folie & contradiction dans les inſtitutions humaines. Nous nous inquiétons plus de notre vie, à meſure qu'elle perd de ſon prix. Les Vieillards la regrettent plus que les jeunes gens; ils ne veulent pas perdre les apprêts qu'ils ont faits pour en jouir; à ſoixante ans il eſt bien cruel de mourir avant d'avoir commencé de vivre. On croit que l'homme a un vif amour pour ſa conſervation, & cela eſt vrai; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le ſentons, eſt en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiète pour ſe conſerver qu'autant que les moyens en ſont en ſon pouvoir; ſi-tôt que ces moyens lui échappent, il ſe tranquilliſe & meurt ſans ſe tourmenter inutilement. La premiere loi de la réſignation nous vient de la Nature. Les Sauvages, ainſi que les bêtes, ſe débattent fort peu contre la mort, & l'endurent preſque ſans ſe plaindre,

Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raison; mais peu savent l'en tirer, & cette résignation factice n'est jamais aussi pleine & entiere que la premiere.

La prévoyance! la prévoyance, qui nous porte sans cesse au-delà de nous & souvent nous place où nous n'arriverons point; voilà la véritable source de toutes nos miseres. Quelle manie à un être aussi passager que l'homme de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient si rarement, & de négliger le présent dont il est sûr! manie d'autant plus funeste qu'elle augmente incessamment avec l'âge, & que les Vieillards, toujours défians, prévoyans, avares, aiment mieux se refuser aujourd'hui le nécessaire, que d'en manquer dans cent ans. Ainsi nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout les tems, les lieux, les hommes, les choses, tout ce qui est, tout ce qui sera, importe à chacun de nous: no-

tre individu n'eſt plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend, pour ainſi dire, ſur la terre entiere, & devient ſenſible ſur toute cette grande ſurface. Eſt-il étonnant que nos maux ſe multiplient dans tous les points par où l'on peut nous bleſſer ? Que de Princes ſe déſolent pour la perte d'un pays qu'ils n'ont jamais vu ? Que de Marchands il ſuffit de toucher aux Indes, pour les faire crier à Paris ?

Eſt-ce la Nature qui porte ainſi les hommes ſi loin d'eux-mêmes ? Eſt-ce elle qui veut que chacun apprenne ſon deſtin des autres, & quelquefois l'apprenne le dernier ; en ſorte que tel eſt mort heureux ou miſérable, ſans en avoir jamais rien ſu ? Je vois un homme frais, gai, vigoureux, bien portant ; ſa préſence inſpire la joie ; ſes yeux annoncent le contentement, le bien-être : il porte avec lui l'image du bonheur. Vient une lettre de la poſte ;

l'homme heureux la regarde; elle est à son adresse, il l'ouvre, il la lit. A l'instant son air change; il pâlit, il tombe en défaillance. Revenu à lui, il pleure, il s'agite, il gémit, il s'arrache les cheveux, il fait retentir l'air de ses cris, il semble attaqué d'affreuses convulsions. Insensé, quel mal t'a donc fait ce papier? quel membre t'a-t-il ôté? quel crime t'a-t-il fait commettre? enfin, qu'a-t-il changé dans toi-même pour te mettre dans l'état où je te vois?

Que la lettre se fût égarée, qu'une main charitable l'eût jetée au feu, le sort de ce mortel heureux & malheureux à la fois, eût été, ce me semble, un étrange problême. Son malheur, direz-vous, étoit réel. Fort bien; mais il ne le sentoit pas: où étoit-il donc? Son bonheur étoit imaginaire. J'entends; la santé, la gaieté, le bien-être, le contentement d'esprit ne sont plus que des visions! Nous n'existons

plus où nous sommes, nous n'existons qu'où nous ne sommes pas! Est-ce la peine d'avoir une si grande peur de la mort, pourvu que ce en quoi nous vivons reste?

O homme! resserre ton existence au-dedans de toi, & tu ne seras plus misérable. Reste à la place que la Nature t'assigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire sortir: ne regimbe point contre la dure loi de la nécessité, & n'épuise pas, à vouloir lui résister, des forces que le Ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton existence, mais seulement pour la conserver comme il lui plaît, & autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles, & pas au-delà; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige. La domination même est servile, quand elle tient à l'opinion: car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les

conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme il leur plaît. Ils n'ont qu'à changer de maniere de penser, il faudra bien par force que tu changes de maniere d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à savoir gouverner les opinions du Peuple que tu crois gouverner, ou des favoris qui te gouvernent, ou celles de ta famille, ou les tiennes propres; ces Visirs, ces Courtisans, ces Prêtres, ces Soldats, ces Valets, ces Caillettes, & jusqu'à des enfans, quand tu serois un Thémistocle en génie (3), vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Si-tôt qu'il faut voir par

(3) Ce petit garçon que vous voyez-là, disoit Thémistocle à ses amis, est l'arbitre de la Grèce; car i gouverne sa mere, sa mere me gouverne, je gouvern les Athéniens, & les Athéniens gouvernent les Grecs Oh! quels petits conducteurs on trouveroit souven aux plus grands Empires, si du Prince on descendoi par degrés jusqu'à la premiere main qui donne l branle en secret!

les yeux des autres, il faut vouloir par leurs volontés. Mes Peuples sont mes Sujets, dis-tu fierement. Soit; mais toi, qu'es-tu ? le sujet de tes Ministres : & tes Ministres, à leur tour, que sont-ils ? les sujets de leurs Commis, de leurs Maitresses, les Valets de leurs Valets. Prenez tout, usurpez tout, & puis versez l'argent à pleines mains, dressez des batteries de canon, élevez des gibets, des roues, donnez des Loix, des Édits, multipliez les Espions, les Soldats, les Bourreaux, les Prisons, les chaînes; pauvres petits hommes, de quoi vous sert tout cela ? Vous n'en serez ni mieux servis, ni moins volés, ni moins trompés, ni plus absolus. Vous direz toujours, nous voulons, & vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Le seul qui fait sa volonté est celui qui n'a pas besoin, pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des siens d'où il suit, que le premier de tous les

biens n'eſt pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, & fait ce qu'il lui plaît. Voilà ma maxime fondamentale. Il ne s'agit que de l'appliquer à l'enfance, & toutes les règles de l'éducation vont en découler.

La ſociété a fait l'homme plus foible, non-ſeulement en lui ôtant le droit qu'il avoit ſur ſes propres forces, mais ſur-tout en les lui rendant inſuffiſantes. Voilà pourquoi ſes deſirs ſe multiplient avec ſa foibleſſe, & voilà ce qui fait celle de l'enfance comparée à l'âge d'homme. Si l'homme eſt un être fort & ſi l'enfant eſt un être foible, ce n'eſt pas parce que le premier a plus de force abſoluë que le ſecond, mais c'eſt parce que le premier peut naturellement ſe ſuffire à lui-même & que l'autre ne le peut. L'homme doit donc avoir plus de volontés & l'enfant plus de fantaiſies;

mot par lequel j'entends tous les desirs qui ne sont pas de vrais besoins, & qu'on ne peut contenter qu'avec le secours d'autrui.

J'ai dit la raison de cet état de foiblesse. La Nature y pourvoit par l'attachement des peres & des meres: mais cet attachement peut avoir son excès, son défaut, ses abus. Des parens qui vivent dans l'état civil, y transportent leur enfant avant l'âge. En lui donnant plus de besoins qu'il n'en a, ils ne soulagent pas sa foiblesse, ils l'augmentent. Ils l'augmentent encore, en exigeant de lui ce que la Nature n'exigeoit pas; en soumettant à leurs volontés, le peu de force qu'il a pour servir les siennes; en changeant, de part ou d'autre, en esclavage, la dépendance réciproque où le tient sa foiblesse, & où les tient leur attachement.

L'homme sage sait rester à sa place; mais l'enfant qui ne connoît pas la

ſienne, ne ſauroit s'y maintenir. Il a parmi nous mille iſſues pour en ſortir; c'eſt à ceux qui le gouvernent à l'y retenir, & cette tâche n'eſt pas facile. Il ne doit être ni bête ni homme, mais enfant; il faut qu'il ſente ſa foibleſſe, & non qu'il en ſouffre; il faut qu'il dépende, & non qu'il obéiſſe; il faut qu'il demande, & non qu'il commande. Il n'eſt ſoumis aux autres qu'à cauſe de ſes beſoins, & parce qu'ils voient mieux que lui ce qui lui eſt utile, ce qui peut contribuer ou nuire à ſa conſervation. Nul n'a droit, pas même le pere, de commander à l'enfant ce qui ne lui eſt bon à rien.

Avant que les préjugés & les inſtitutions humaines aient altéré nos penchans naturels, le bonheur des enfans, ainſi que des hommes, conſiſte dans l'uſage de leur liberté; mais cette liberté, dans les premiers, eſt bornée par leur foibleſſe. Quiconque fait ce qu'il veut, eſt heureux, s'il ſe ſuffit à lui-

même ; c'eſt le cas de l'homme vivant dans l'état de Nature. Quiconque fait ce qu'il veut, n'eſt pas heureux, ſi ſes beſoins paſſent ſes forces ; c'eſt le cas de l'enfant dans le même état. Les enfans ne jouiſſent, même dans l'état de Nature, que d'une liberté imparfaite, ſemblable à celle dont jouiſſent les hommes dans l'état civil. Chacun de nous, ne pouvant plus ſe paſſer des autres, redevient à cet égard foible & miſérable. Nous étions faits pour être hommes; les loix & la ſociété nous ont replongés dans l'enfance. Les Riches, les Grands, les Rois, ſont tous des enfans qui, voyant qu'on s'empreſſe à ſoulager leur miſere, tirent de cela même une vanité puérile, & ſont tout fiers des ſoins qu'on ne leur rendroit pas, s'ils étoient hommes faits.

Ces conſidérations ſont importantes, & ſervent à réſoudre toutes les contradictions du ſyſtême ſocial. Il y a deux ſortes de dépendances. Celle

des chofes, qui eft de la Nature; celle des hommes, qui eft de la fociété. La dépendance des chofes, n'ayant aucune moralité, ne nuit point à la liberté, & n'engendre point de vices: la dépendance des hommes, étant défordonnée (4), les engendre tous, & c'eft par elle que le Maître & l'Efclave fe dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la fociété, c'eft de fubftituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle, fupérieure à l'action de toute volonté particuliere. Si les Loix des Nations pouvoient avoir, comme celles de la Nature, une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendroit alors celle des chofes; on réuniroit dans la République tous les avantages de l'éta

(4) Dans mes principes du droit politique, il eft démontré que nulle volonté particuliere ne peut être ordonnée dans le fyftême focial.

naturel à ceux de l'état civil; on joindroit à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices, la moralité qui l'éleve à la vertu.

Maintenez l'enfant dans la seule dépendance des choses; vous aurez suivi l'ordre de la Nature dans le progrès de son éducation N'offrez jamais à ses volontés indiscrettes que des obstacles physiques ou des punitions qui naissent des actions mêmes, & qu'il se rappelle dans l'occasion: sans lui défendre de mal faire, il suffit de l'en empêcher. L'expérience ou l'impuissance doivent seules lui tenir lieu de loix. N'accordez rien à ses desirs, parce qu'il le demande; mais parce qu'il en a besoin. Qu'il ne sache ce que c'est qu'obéissance, quand il agit; ni ce que c'est qu'empire, quand on agit pour lui. Qu'il sente également sa liberté dans ses actions & dans les vôtres. Suppléez à la force qui lui manque, autant précisément qu'il en a besoin pour être

libre, & non pas impérieux ; qu'en recevant vos services avec une sorte d'humiliation, il aspire au moment où il pourra s'en passer, & où il aura l'honneur de se servir lui-même.

La Nature a, pour fortifier le corps & le faire croître, des moyens qu'on ne doit jamais contrarier. Il ne faut point contraindre un enfant de rester, quand il veut aller ; ni d'aller, quand il veut rester en place. Quand la volonté des enfans n'est point gâtée par notre faute, ils ne veulent rien inutilement. Il faut qu'ils sautent, qu'ils courent, qu'ils crient, quand ils en ont envie. Tous leurs mouvemens sont des besoins de leur constitution qui cherche à se fortifier : mais on doit se défier de ce qu'ils desirent, sans le pouvoir faire eux-mêmes, & que d'autres sont obligés de faire pour eux. Alors il faut distinguer avec soin le vrai besoin, le besoin naturel, du besoin de fantaisie qui commence à naître, ou de

celui qui ne vient que de la ſurabondance de vie dont j'ai parlé.

J'ai déja dit ce qu'il faut faire, quand un enfant pleure pour avoir ceci ou cela. J'ajouterai ſeulement que, dès qu'il peut demander en parlant ce qu'il deſire, &, que pour l'obtenir plus vîte, ou pour vaincre un refus, il appuie de pleurs ſa demande, elle lui doit être irrévocablement refuſée. Si le beſoin l'a fait parler, vous devez le ſavoir & faire auſſi-tôt ce qu'il demande : mais céder quelque choſe à ſes larmes, c'eſt l'exciter à en verſer, c'eſt lui apprendre à douter de votre bonne volonté, & à croire que l'importunité peut plus ſur vous que la bienveillance. S'il ne vous croit pas bon, bientôt il ſera méchant ; s'il vous croit foible, il ſera bientôt opiniâtre : il importe d'accorder toujours au premier ſigne ce qu'on ne veut pas refuſer. Ne ſoyez point prodigue en refus, mais ne les révoquez jamais.

Gardez-vous ſur-tout de donner à l'enfant de vaines formules de politeſſe qui lui ſervent au beſoin de paroles magiques, pour ſoumettre à ſes volontés tout ce qui l'entoure, & obtenir à l'inſtant ce qu'il lui plaît. Dans l'éducation façonniere des riches, on ne manque jamais de les rendre poliment impérieux, en leur preſcrivant les termes dont ils doivent ſe ſervir pour que perſonne n'ôſe leur réſiſter : leurs enfans n'ont ni tons, ni tours ſupplians; ils ſont auſſi arrogans, même plus, quand ils prient, que quand ils commandent, comme étant bien plus sûrs d'être obéis. On voit d'abord que *s'il vous plaît* ſignifie dans leur bouche *il me plaît*, & que *je vous prie* ſignifie *je vous ordonne*. Admirable politeſſe, qui n'aboutit pour eux qu'à changer le ſens des mots, & à ne pouvoir jamais parler autrement qu'avec empire! Quant à moi qui crains moins qu'Emile ne ſoit groſſier qu'arrogant,

j'aime beaucoup mieux qu'il dise, en priant, *faites cela*, qu'en commandant *je vous prie*. Ce n'est pas le terme dont il se sert qui m'importe, mais bien l'acception qu'il y joint.

Il y a un excès de rigueur & un excès d'indulgence tous deux également à éviter. Si vous laissez pâtir les enfans, vous exposez leur santé, leur vie, vous les rendez actuellement misérables ; si vous leur épargnez avec trop de soin toute espece de mal-être, vous leur préparez de grandes miseres, vous les rendez délicats, sensibles, vous les sortez de leur état d'hommes, dans lequel ils rentreront un jour malgré vous. Pour ne les pas exposer à quelques maux de la Nature, vous êtes l'artisan de ceux qu'elle ne leur a pas donnés. Vous me direz que je tombe dans le cas de ces mauvais peres, auxquels je reprochois de sacrifier le bonheur des enfans, à la

considération d'un tems éloigné qui peut ne jamais être.

Non pas : car la liberté que je donne à mon Éleve, le dédommage amplement des légeres incommodités auxquelles je le laisse exposé. Je vois de petits polissons jouer sur la neige, violets, transis & pouvant à peine remuer des doigts. Il ne tient qu'à eux de s'aller chauffer, ils n'en font rien; si on les y forçoit, ils sentiroient cent fois plus les rigueurs de la contrainte, qu'ils ne sentent celles du froid. De quoi donc vous plaignez-vous? Rendrai-je votre enfant misérable, en ne l'exposant qu'aux incommodités qu'il veut bien souffrir? Je fais son bien dans le moment présent, en le laissant libre; je fais son bien dans l'avenir, en l'armant contre les maux qu'il doit supporter. S'il avoit le choix d'être mon Éleve ou le vôtre, pensez-vous qu'il balançât un instant?

Concevez-vous quelque vrai bon-

heur poſſible pour aucun être hors de ſa conſtitution? & n'eſt-ce pas ſortir l'homme de ſa conſtitution, que de vouloir l'exempter également de tous les maux de ſon eſpece? Oui, je le ſoutiens; pour ſentir les grands biens, il faut qu'il connoiſſe les petits maux; telle eſt ſa nature. Si le phyſique va trop bien, le moral ſe corrompt. L'homme qui ne connoîtroit pas la douleur, ne connoîtroit ni l'attendriſſement de l'Humanité, ni la douceur de la commiſération; ſon cœur ne ſeroit ému de rien, il ne ſeroit pas ſociable, il ſeroit un monſtre parmi ſes ſemblables.

Savez-vous quel eſt le plus sûr moyen de rendre votre enfant miſérable? c'eſt de l'accoutumer à tout obtenir; car ſes deſirs croiſſant inceſſamment par la facilité de les ſatisfaire, tôt ou tard l'impuiſſance vous forcera, malgré vous, d'en venir au

refus, & ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourment que la privation même de ce qu'il desire. D'abord il voudra la canne que vous tenez; bientôt il voudra votre montre; ensuite il voudra l'oiseau qui vôle; il voudra l'étoile qu'il voit briller, il voudra tout ce qu'il verra: àmoins d'être Dieu, comment le contenterez-vous?

C'est une disposition naturelle à l'homme de regarder comme sien tout ce qui est en son pouvoir. En ce sens, le principe de Hobbes est vrai jusqu'à certain point; multipliez avec nos desirs les moyens de les satisfaire, chacun se fera le maître de tout. L'enfant donc qui n'a qu'à vouloir pour obtenir, se croit le propriétaire de l'Univers; il regarde tous les hommes comme ses esclaves: & quand enfin l'on est forcé de lui refuser quelque chose, lui, croyant tout possible quand il commande, prend ce refus pour un acte

de rébellion ; toutes les raiſons qu'on lui donne dans un âge incapable de raiſonnement, ne ſont, à ſon gré, que des prétextes ; il voit par-tout de la mauvaiſe volonté : le ſentiment d'une injuſtice prétendue aigriſſant ſon naturel, il prend tout le monde en haîne, & ſans jamais ſavoir gré de la complaiſance, il s'indigne de toute oppoſition.

Comment concevrois-je qu'un enfant ainſi dominé par la colere, & dévoré des paſſions les plus iraſcibles, puiſſe jamais être heureux ? Heureux, lui ! c'eſt un Deſpote ; c'eſt à la fois le plus vil des eſclaves, & la plus miſérable des créatures. J'ai vu des enfans élevés de cette maniere, qui vouloient qu'on renversât la maiſon d'un coup d'épaule ; qu'on leur donnât le coq qu'ils voyoient ſur un clocher ; qu'on arrêtât un Régiment en marche pour entendre les tambours plus long-tems, & qui perçoient l'air de leurs cris,

ſans vouloir écouter perſonne, auſſitôt qu'on tardoit à leur obéir. Tout s'empreſſoit vainement à leur complaire ; leurs deſirs s'irritant par la facilité d'obtenir, ils s'obſtinoient aux choſes impoſſibles, & ne trouvoient par-tout que contradictions, qu'obſtacles, que peines, que douleurs. Toujours grondans, toujours mutins, toujours furieux, ils paſſoient les jours à crier, à ſe plaindre : étoient-ce là des êtres bien fortunés ? La foibleſſe & la domination réunies n'engendrent que folie & miſere. De deux enfans gâtés, l'un bat la table, & l'autre fait fouetter la mer ; ils auront bien à fouetter & à battre, avant de vivre contens.

Si ces idées d'empire & de tyrannie les rendent miſérables dès leur enfance, que ſera-ce quand ils grandiront, & que leurs relations avec les autres hommes commenceront à s'étendre & ſe multiplier ? Accoutumés

à voir tout fléchir devant eux, quelle ſurpriſe, en entrant dans le monde, de ſentir que tout leur réſiſte, & de ſe trouver écraſés du poids de cet Univers qu'ils penſoient mouvoir à leur gré! Leurs airs inſolens, leur puérile vanité ne leur attirent que mortifications, dédains, railleries; ils boivent les affronts comme l'eau; de cruelles épreuves leur apprennent bientôt qu'ils ne connoiſſent ni leur état, ni leurs forces; ne pouvant tout, ils croient ne rien pouvoir: tant d'obſtacles inaccoutumés les rebutent, tant de mépris les aviliſſent; ils deviennent lâches, craintifs, rempans, & retombent autant au-deſſous d'eux-mêmes qu'ils s'étoient élevés au-deſſus.

Revenons à la regle primitive. La Nature a fait les enfans pour être aimés & ſecourus, mais les a-t-elle faits pour être obéis & craints? Leur a-t-elle donné un air impoſant, un œil ſévere, une voix rude & menaçante pour

ſe faire redouter ? Je comprends que le rugiſſement d'un lion épouvante les animaux, & qu'ils tremblent en voyant ſa terrible hure : mais ſi jamais on vit un ſpectacle indécent, odieux, riſible, c'eſt un Corps de Magiſtrats, le Chef à la tête, en habit de cérémonie, proſternés devant un enfant au maillot, qu'ils haranguent en termes pompeux, & qui crie & bave pour toute réponſe.

A conſidérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus foible, plus miſérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait ſi grand beſoin de pitié, de ſoins, de protection qu'un enfant ? Ne ſemble-t-il pas qu'il ne montre une figure ſi douce & un air ſi touchant qu'afin que tout ce qui l'approche s'intéreſſe à ſa foibleſſe, & s'empreſſe à le ſecourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin commander

à tout ce qui l'entoure, & prendre impudemment le ton de Maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr ?

D'autre part, qui ne voit que la foibleſſe du premier âge enchaîne les enfans de tant de manieres, qu'il eſt barbare d'ajouter à cet aſſujettiſſement celui de nos caprices, en leur ôtant une liberté ſi bornée, de laquelle ils peuvent ſi peu abuſer, & dont il eſt ſi peu utile à eux & à nous qu'on les prive ? S'il n'y a point d'objet ſi digne de riſée qu'un enfant hautain, il n'y a point d'objet ſi digne de pitié qu'un enfant craintif. Puiſqu'avec l'âge de raiſon commence la ſervitude civile, pourquoi la prévenir par la ſervitude privée ? Souffrons qu'un moment de la vie ſoit exempt de ce joug que la Nature ne nous a pas impoſé, & laiſſons à l'enfance l'exercice de la liberté naturelle, qui l'éloigne, au moins pour un tems, des vices que

l'on contracte dans l'esclavage. Que ces Instituteurs séveres, que ces pères asservis à leurs enfans, viennent donc les uns & les autres avec leurs frivoles objections, & qu'avant de vanter leurs méthodes, ils apprennent une fois celle de la Nature.

Je reviens à la pratique. J'ai déja dit que votre enfant ne doit rien obtenir, parce qu'il le demande; mais parce qu'il en a besoin (5); ni rien faire par obéissance, mais seulement par nécessité : ainsi les mots d'*obéir* & de *commander* seront proscrits de son Dictionnaire, encore plus ceux de *devoir* & d'*obligation*; mais ceux de

(5) On doit sentir que, comme la peine est souvent une nécessité, le plaisir est quelquefois un besoin. Il n'y a donc qu'un seul desir des enfans auquel on ne doive jamais complaire; c'est celui de se faire obéir. D'où il suit, que, dans tout ce qu'ils demandent, c'est sur-tout au motif qui les porte à le demander qu'il faut faire attention. Accordez-leur, tant qu'il est possible, tout ce qui peut leur faire un plaisir réel : refusez-leur toujours ce qu'ils ne demandent que par fantaisie, ou pour faire un acte d'autorité.

force, de *néceſſité*, d'*impuiſſance* & de *contrainte* y doivent tenir une grande place. Avant l'âge de raiſon, l'on ne ſauroit avoir aucune idée des êtres moraux ni des relations ſociales; il faut donc éviter, autant qu'il ſe peut, d'employer des mots qui les expriment, de peur que l'enfant n'attache d'abord à ces mots de fauſſes idées qu'on ne ſaura point, & qu'on ne pourra plus détruire. La premiere fauſſe idée qui entre dans ſa tête eſt en lui le germe de l'erreur & du vice; c'eſt à ce premier pas qu'il faut ſurtout faire attention. Faites que tant qu'il n'eſt frappé que des choſes ſenſibles, toutes ſes idées s'arrêtent aux ſenſations; faites que de toutes parts il n'apperçoive autour de lui que le monde phyſique : ſans quoi ſoyez ſûr qu'il ne vous écoutera point du tout, ou qu'il ſe fera du monde moral, dont vous lui parlez, des notions fantaſtiques que vous n'effacerez de la vie.

Raisonner avec les enfans étoit la grande maxime de Locke ; c'est la plus en vogue aujourd'hui : son succès ne me paroît pourtant pas fort propre à la mettre en crédit ; & pour moi je ne vois rien de plus sot que ces enfans avec qui l'on a tant raisonné. De toutes les facultés de l'homme la raison, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un composé de toutes les autres, est celle qui se développe le plus difficilement & le plus tard : & c'est de celle là qu'on veut se servir pour développer les premieres ! Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation est de faire un homme raisonnable : & l'on prétend élever un enfant par la raison ! C'est commencer par la fin, c'est vouloir faire l'instrument, de l'ouvrage. Si les enfans entendoient raison, ils n'auroient pas besoin d'être élevés ; mais en leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à se payer de mots, à contrôler tout

e qu'on leur dit, à ſe croire auſſi ſa-
ges que leurs Maîtres, à devenir diſ-
puteurs & mutins; & tout ce qu'on
penſe obtenir d'eux par des motifs
raiſonnables, on ne l'obtient jamais
que par ceux de convoitiſe, ou de
crainte, ou de vanité, qu'on eſt tou-
jours forcé d'y joindre.

Voici la formule à laquelle peuvent
ſe réduire, à-peu-près, toutes les leçons
de morale qu'on fait & qu'on peut
faire aux enfans.

Le Maître.

Il ne faut pas faire cela.

L'enfant.

Et pourquoi ne faut-il pas faire cela?

Le Maître.

Parce que c'eſt mal fait.

L'enfant.

Mal fait! Qu'eſt-ce qui eſt mal fait?

Le Maître.

Ce qu'on vous défend.

L'enfant.

Quel mal y a-t-il à faire ce qu'on me
défend?

Le Maître.

On vous punit pour avoir désobéi.

L'enfant.

Je ferai en sorte qu'on n'en sache rien.

Le Maître.

On vous épiera.

L'enfant.

Je me cacherai.

Le Maître.

On vous questionnera.

L'enfant.

Je mentirai.

Le Maître.

Il ne faut pas mentir.

L'enfant.

Pourquoi ne faut-il pas mentir ?

Le Maître.

Parce que c'est mal fait, &c.

Voilà le cercle inévitable. Sortez-en ; l'enfant ne vous entend plus. Ne sont-ce pas là des instructions fort utiles ? Je serois bien curieux de savoir ce qu'on pourroit mettre à la place de

:e dialogue ? Locke lui-même y eût, . coup sûr, été fort embarrassé. Con- noître le bien & le mal, sentir la rai- ỏn des devoirs de l'homme, n'est pas 'affaire d'un enfant.

La Nature veut que les enfans soient nfans, avant que d'être hommes. Si ious voulons pervertir cet ordre, .ous produirons des fruits précoces ui n'auront ni maturité ni saveur, & e tarderont pas à se corrompre : nous urons de jeunes docteurs & de vieux nfans. L'enfance a des manieres de oir, de penser, de sentir, qui lui sont ropres ; rien n'est moins sensé que 'y vouloir substituer les nôtres ; & aimerois autant exiger qu'un enfant ût cinq pieds de haut, que du juge- nent à dix ans. En effet, à quoi lui ervirioit la raison à cet âge ? Elle est le rein de la force, & l'enfant n'a pas esoin de ce frein.

En essayant de persuader à vos Éle- es le devoir de l'obéissance, vous joi-

gnez à cette prétendue persuasion la force & les menaces, ou, qui pis est, la flatterie & les promesses. Ainsi donc, amorcés par l'intérêt, ou contraints par la force, ils font semblant d'être convaincus par la raison. Ils voient très-bien que l'obéissance leur est avantageuse & la rèbellion nuisible, aussitôt que vous vous appercevez de l'une ou de l'autre. Mais comme vous n'exigez rien d'eux qui ne leur soit désagréable, & qu'il est toujours pénible de faire les volontés d'autrui, ils se cachent pour faire les leurs, persuadés qu'ils font bien, si l'on ignore leur désobéissance, mais prêts à convenir qu'ils font mal, s'ils sont découverts, de crainte d'un plus grand mal. La raison du devoir n'étant pas de leur âge, il n'y a homme au monde qui vînt à bout de la leur rendre vraiment sensible : mais la crainte du châtiment, l'espoir du pardon, l'importunité, l'embarras de répondre, leur arrachent tout

tous les aveux qu'on exige, & l'on croit les avoir convaincus, quand on ne les a qu'ennuyés ou intimidés.

Qu'arrive-t-il de-là ? Premierement, qu'en leur imposant un devoir qu'ils ne sentent pas, vous les indisposez contre votre tyrannie, & les détournez de vous aimer ; que vous leur apprenez à devenir dissimulés, faux, menteurs, pour extorquer des récompenses ou se dérober aux châtimens ; qu'enfin, les accoutumant à couvrir toujours d'un motif apparent un motif secret, vous leur donnez vous-même le moyen de vous abuser sans cesse, de vous ôter la connoissance de leur vrai caractere, & de payer vous & les autres de vaines paroles, dans l'occasion. Les loix, direz-vous, quoiqu'obligatoires pour la conscience, usent de même de contrainte avec les hommes faits. J'en conviens : mais que sont ces hommes, sinon des enfans gâtés par l'éducation ? Voilà pré-

cisément ce qu'il faut prévenir. Employez la force avec les enfans, & la raison avec les hommes : tel est l'ordre naturel : le sage n'a pas besoin de loix.

Traitez votre Éleve selon son âge. Mettez-le d'abord à sa place, & tenez-l'y si bien, qu'il ne tente plus d'en sortir. Alors, avant de savoir ce que c'est que sagesse, il en pratiquera la plus importante leçon. Ne lui commandez jamais rien, quoi que ce soit au monde, absolument rien. Ne lui laissez pas même imaginer que vous prétendiez avoir aucune autorité sur lui. Qu'il sache seulement qu'il est foible & que vous êtes fort, que par son état & le vôtre il est nécessairement à votre merci; qu'il le sache, qu'il l'apprenne, qu'il le sente : qu'il sente de bonne heure sur sa tête altiere le dur joug que la Nature impose à l'homme, le pesant joug de la nécessité, sous lequel il faut que tout être fini ploye : qu'il voye cette nécessité dans les choses,

jamais dans le caprice (6) des hommes ; que le frein qui le retient soit la force, & non l'autorité. Ce dont il doit s'abstenir, ne le lui défendez pas, empêchez-le de le faire, sans explications, sans raisonnemens : ce que vous lui accordez, accordez-le à son premier mot, sans sollicitations, sans prieres, sur-tout sans condition. Accordez avec plaisir, ne refusez qu'avec répugnance ; mais que tous vos refus soient irrévocables, qu'aucune importunité ne vous ébranle, que le *non* prononcé soit un mur d'airain, contre lequel l'enfant n'aura pas épuisé cinq ou six fois ses forces, qu'il ne tentera plus de le renverser.

C'est ainsi que vous le rendez patient, égal, résigné, paisible, même quand il n'aura pas ce qu'il a voulu ;

(6) On doit être sûr que l'enfant traitera de caprice toute volonté contraire à la sienne, & dont il ne sentira pas la raison. Or, un enfant ne sent la raison de rien, dans tout ce qui choque ses fantaisies.

car il eſt dans la nature de l'homme d'endurer patiemment la néceſſité des choſes, mais non la mauvaiſe volonté d'autrui. Ce mot, *il n'y en a plus*, eſt une réponſe contre laquelle jamais enfant ne s'eſt mutiné, à moins qu'il ne crût que c'étoit un menſonge. Au reſte, il n'y a point ici de milieu; il faut n'en rien exiger du tout, ou le plier d'abord à la plus parfaite obéiſſance. La pire éducation eſt de le laiſſer flottant entre ſes volontés & les vôtres, & de diſputer ſans ceſſe entre vous & lui, à qui des deux ſera le maître; j'aimerois cent fois mieux qu'il le fût toujours.

Il eſt bien étrange que, depuis qu'on ſe mêle d'élever des enfans, on n'ait imaginé d'autre inſtrument pour les conduire, que l'émulation, la jalouſie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les paſſions les plus dangereuſes, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre

l'ame, même avant que le corps soit formé. A chaque instruction précoce, qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur; d'insensés instituteurs pensent faire des merveilles, en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'est que bonté; & puis ils nous disent gravement : tel est l'homme. Oui, tel est l'homme que vous avez fait.

On a essayé tous les instrumens, hors un : le seul précisément qui peut réussir; la liberté bien réglée. Il ne faut point se mêler d'élever un enfant, quand on ne sait pas le conduire où l'on veut, par les seules loix du possible & de l'impossible. La sphere de l'un & de l'autre lui étant également inconnue, on l'étend, on la resserre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pousse, on le retient avec le seul lien de la nécessité, sans qu'il en murmure : on le rend souple & docile par la seule force des choses, sans qu'aucun vice ait l'occa-

ſion de germer en lui : car jamais les paſſions ne s'animent, tant qu'elles ſont de nul effet.

Ne donnez à votre Éleve aucune eſpece de leçon verbale, il n'en doit recevoir que de l'expérience; ne lui infligez aucune eſpece de châtiment, car il ne ſait ce que c'eſt qu'être en faute; ne lui faites jamais demander pardon, car il ne ſauroit vous offenſer. Dépourvu de toute moralité dans ſes actions, il ne peut rien faire qui ſoit moralement mal, & qui mérite ni châtiment ni réprimande.

Je vois déja le Lecteur effrayé juger de cet enfant par les nôtres : il ſe trompe. La gêne perpétuelle où vous tenez vos Éleves irrite leur vivacité; plus ils ſont contraints ſous vos yeux, plus ils ſont turbulens au moment qu'ils s'échappent; il faut bien qu'ils ſe dédommagent, quand ils peuvent, de la dure contrainte où vous les tenez. Deux écoliers de la ville feront plus

de dégât dans un pays que la Jeunesse de tout un village. Enfermez un petit Monsieur & un petit paysan dans une chambre, le premier aura tout renversé, tout brisé, avant que le second soit sorti de sa place. Pourquoi cela? si ce n'est que l'un se hâte d'abuser d'un moment de licence, tandis que l'autre, toujours sûr de sa liberté, ne se presse jamais d'en user. Et cependant les enfans des villageois, souvent flattés ou contrariés, sont encore bien loin de l'état où je veux qu'on les tienne.

Posons pour maxime incontestable que les premiers mouvemens de la Nature sont toujours droits; il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain. Il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment & par où il y est entré. La seule passion naturelle à l'homme, est l'amour de soi-même, ou l'amour-propre pris dans un sens étendu. Cet amour-pro-

pre, en ſoi ou relativement à nous, eſt bon & utile, & comme il n'a point de rapport néceſſaire à autrui, il eſt, à cet égard, naturellement indifférent; il ne devient bon ou mauvais que par l'application qu'on en fait & les relations qu'on lui donne. Juſqu'à ce que le guide de l'amour-propre, qui eſt la raiſon, puiſſe naître, il importe donc qu'un enfant ne faſſe rien, parce qu'il eſt vu ou entendu, rien en un mot par rapport aux autres, mais ſeulement ce que la Nature lui demande; & alors il ne fera rien que de bien.

Je n'entends pas qu'il ne fera jamais de dégât, qu'il ne ſe bleſſera point, qu'il ne briſera pas peut-être un meuble de prix, s'il le trouve à ſa portée. Il pourroit faire beaucoup de mal ſans mal faire, parce que la mauvaiſe action dépend de l'intention de nuire, & qu'il n'aura jamais cette intention. S'il l'avoit une ſeule fois, tout

feroit déja perdu ; il feroit méchant presque fans ressource.

Telle chose est mal aux yeux de l'avarice, qui ne l'est pas aux yeux de la raison. En laissant les enfans en pleine liberté d'exercer leur étourderie, il convient d'écarter d'eux tout ce qui pourroit la rendre coûteuse, & de ne laisser à leur portée rien de fragile & de précieux. Que leur appartement soit garni de meubles grossiers & solides : point de miroirs, point de porcelaines, point d'objets de luxe. Quant à mon Émile, que j'éleve à la campagne, sa chambre n'aura rien qui la distingue de celle d'un Paysan. A quoi bon la parer avec tant de soin, puisqu'il y doit rester si peu ? Mais je me trompe ; il la parera lui-même, & nous verrons bientôt de quoi.

Que, si malgré vos précautions, l'enfant vient à faire quelque désordre, à casser quelque piece utile, ne le punissez point de votre négligence, ne

le grondez point; qu'il n'entende pas un ſeul mot de reproche; ne lui laiſſez pas même entrevoir qu'il vous ait donné du chagrin, agiſſez exactement comme ſi le meuble ſe fût caſſé de lui-même; enfin croyez avoir beaucoup fait, ſi vous pouvez ne rien dire.

Oſerai-je expoſer ici la plus grande, la plus importante, la plus utile regle de toute l'éducation! ce n'eſt pas de gagner du tems, c'eſt d'en perdre. Lecteurs vulgaires, pardonnez-moi mes paradoxes: il en faut faire, quand on réfléchit; &, quoi que vous puiſſiez dire, j'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés. Le plus dangereux intervalle de la vie humaine, eſt celui de la naiſſance à l'âge de douze ans. C'eſt le tems où germent les erreurs & les vices, ſans qu'on ait encore aucun inſtrument pour les détruire; & quand l'inſtrument vient, les racines ſont ſi profondes, qu'il n'eſt plus tems de les arracher. Si

les enfans ſautoient tout d'un coup de la mammelle à l'âge de raiſon, l'éducation qu'on leur donne pourroit leur convenir ; mais, ſelon le progrès naturel, il leur en faut une toute contraire. Il faudroit qu'ils ne fiſſent rien de leur ame juſqu'à ce qu'elle eût toutes ſes facultés ; car il eſt impoſſible qu'elle apperçoive le flambeau que vous lui préſentez, tandis qu'elle eſt aveugle, & qu'elle ſuive, dans l'immenſe plaine des idées, une route que la raiſon trace encore ſi légerement pour les meilleurs yeux.

La premiere éducation doit donc être purement négative. Elle conſiſte, non point à enſeigner la vertu ni la vérité ; mais à garantir le cœur du vice & l'eſprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire & ne rien laiſſer faire, ſi vous pouviez amener votre Éleve ſain & robuſte à l'âge de douze ans, ſans qu'il ſût diſtinguer ſa main droite de ſa main gauche, dès vos premieres

leçons, les yeux de ſon entendement s'ouvriroient à la raiſon; ſans préjugé, ſans habitude, il n'auroit rien en lui qui pût contrarier l'effet de vos ſoins. Bientôt il deviendroit entre vos mains le plus ſage des hommes, & en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation.

Prenez le contre-pied de l'uſage, & vous ferez preſque toujours bien. Comme on ne veut pas faire d'un enfant un enfant, mais un Docteur, les Peres & les Maîtres n'ont jamais aſſez tôt tancé, corrigé, réprimandé, flatté, menacé, promis, inſtruit, parlé raiſon. Faites mieux, ſoyez raiſonnable, & ne raiſonnez point avec votre Éleve, ſur-tout pour lui faire approuver ce qui lui déplaît; car amener ainſi toujours la raiſon dans les choſes déſagréables, ce n'eſt que la lui rendre ennuyeuſe, & la décréditer de bonne heure dans un eſprit qui n'eſt pas encore en état de l'entendre. Exercez ſon

corps, ses organes, ses sens, ses forces; mais tenez son ame oisive aussi long-tems qu'il se pourra. Redoutez tous les sentimens antérieurs au jugement qui les apprécie. Retenez, arrêtez les impressions étrangeres: &, pour empêcher le mal de naître, ne vous pressez point de faire le bien; car il n'est jamais tel, que quand la raison l'éclaire. Regardez tous les délais comme des avantages; c'est gagner beaucoup que d'avancer vers le terme sans rien perdre; laissez mûrir l'enfance dans les enfans. Enfin quelque leçon leur devient-elle nécessaire: gardez-vous de la donner aujourd'hui, si vous pouvez différer jusqu'à demain sans danger.

Une autre considération qui confirme l'utilité de cette méthode, est celle du génie particulier de l'enfant, qu'il faut bien connoître pour savoir quel régime moral lui convient. Chaque esprit a sa forme propre, selon laquelle

il a beſoin d'être gouverné ; & il importe au ſuccès des ſoins qu'on prend, qu'il ſoit gouverné par cette forme & non par une autre. Homme prudent, épiez long-tems la Nature, obſervez bien votre Éleve, avant de lui dire le premier mot ; laiſſez d'abord le germe de ſon caractere en pleine liberté de ſe montrer, ne le contraignez en quoi que ce puiſſe être, afin de le mieux voir tout entier. Penſez-vous que ce tems de liberté ſoit perdu pour lui ? Tout au contraire, il ſera le mieux employé ; car c'eſt ainſi que vous apprendrez à ne pas perdre un ſeul moment dans un tems plus précieux : au-lieu que, ſi vous commencez d'agir avant de ſavoir ce qu'il faut faire, vous agirez au haſard ; ſujet à vous tromper, il faudra revenir ſur vos pas ; vous ſerez plus éloigné du but que ſi vous euſſiez été moins preſſé de l'atteindre. Ne faites donc pas comme l'avare, qui perd beaucoup pour ne vouloir rien perdre. Sa-

crifiez dans le premier âge un tems que vous regagnerez avec ufure dans un âge plus avancé. Le fage Médecin ne donne pas étourdîment des ordonnances à la premiere vue ; mais il étudie premierement le tempérament du malade avant de lui rien prefcrire : il commence tard à le traiter, mais il le guérit ; tandis que le Médecin trop preffé le tue.

Mais où placerons-nous cet enfant pour l'élever comme un être infenfible, comme un automate? Le tiendrons-nous dans le globe de la Lune, dans une ifle déferte ? L'écarterons-nous de tous les humains ? N'aura-t-il pas continuellement, dans le monde, le fpectacle & l'exemple des paffions d'autrui ? Ne verra-t-il jamais d'autres enfans de fon âge ? Ne verra-t-il pas fes parens, fes voifins, fa Nourrice, fa Gouvernante, fon Laquais, fon Gouverneur même, qui, après tout, ne fera pas un Ange ?

Cette objection est forte & solide. Mais vous ai-je dit que ce fût une entreprise aisée qu'une éducation naturelle ? O hommes ! est-ce ma faute si vous avez rendu difficile tout ce qui est bien ? Je sens ces difficultés, j'en conviens : peut-être sont-elles insurmontables. Mais toujours est-il sûr qu'en s'appliquant à les prévenir, on les prévient jusqu'à certain point. Je montre le but qu'il faut qu'on se propose : je ne dis pas qu'on y puisse arriver; mais je dis que celui qui en approchera davantage, aura le mieux réussi.

Souvenez vous qu'avant d'ôser entreprendre de former un homme, il faut s'être fait homme soi même ; il faut trouver en soi l'exemple qu'il se doit proposer. Tandis que l'enfant est encore sans connoissance, on a le tems de préparer tout ce qui l'approche à ne frapper ses premiers regards que des objets qu'il lui convient de voir. Rendez-vous respectable à tout le

monde ; commencez par vous faire aimer, afin que chacun cherche à vous complaire. Vous ne ſerez point maître de l'enfant, ſi vous ne l'êtes de tout ce qui l'entoure, & cette autorité ne ſera jamais ſuffiſante, ſi elle n'eſt fondée ſur l'eſtime de la vertu. Il ne s'agit point d'épuiſer ſa bourſe & de verſer l'argent à pleines mains ; je n'ai jamais vu que l'argent fît aimer perſonne. Il ne faut point être avare & dur, ni plaindre la miſere qu'on peut ſoulager ; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres : ſi vous n'ouvrez auſſi votre cœur, celui des autres vous reſtera toujours fermé. C'eſt votre tems, ce ſont vos ſoins, vos affections, c'eſt vous-même qu'il faut donner ; car, quoi que vous puiſſiez faire, on ſent toujours que votre argent n'eſt point vous. Il y a des témoignages d'intérêt & de bienveuillance qui font plus d'effet, & ſont réellement plus utiles que tous les dons : combien de mal-

heureux, de malades ont plus besoin de consolation que d'aumône! combien d'opprimés à qui la protection sert plus que l'argent! Raccommodez les gens qui se brouillent, prévenez les procès, portez les enfans au devoir, les peres à l'indulgence, favorisez d'heureux mariages, empêchez les vexations, employez, prodiguez le crédit des parens de votre Éleve en faveur du foible à qui on refuse justice, & que le puissant accable. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juste, humain, bienfaisant. Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité; les œuvres de miséricorde soulagent plus de maux que l'argent : aimez les autres, & ils vous aimeront : servez-les, & ils vous serviront; soyez leur frere, & ils seront vos enfans.

C'est encore ici une des raisons pourquoi je veux élever Émile à la campagne, loin de la canaille, des valets,

les derniers des hommes après leurs maîtres; loin des noires mœurs des villes que le vernis dont on les couvre rend féduifantes & contagieufes pour les enfans : au-lieu que les vices des payfans, fans apprêt & dans toute leur groffiereté, font plus propres à rebuter qu'à féduire, quand on n'a nul intérêt à les imiter.

Au village, un Gouverneur fera beaucoup plus maître des objets qu'il voudra préfenter à l'enfant; fa réputation, fes difcours, fon exemple, auront une autorité qu'ils ne fauroient avoir à la ville : étant utile à tout le monde, chacun s'empreffera de l'obliger, d'être eftimé de lui, de fe montrer au difciple tel que le Maître voudroit qu'on fût en effet; & fi l'on ne fe corrige pas du vice, on s'abftiendra du fcandale; c'eft tout ce dont nous avons befoin pour notre objet.

Ceffez de vous en prendre aux autres de vos propres fautes : le mal que

les enfans voient les corrompt moins que celui que vous leur apprenez. Toujours ſermoneurs, toujours moraliſtes, toujours pédans, pour une idée que vous leur donnez la croyant bonne, vous leur en donnez à la fois vingt autres qui ne valent rien; pleins de ce qui ſe paſſe dans votre tête, vous ne voyez pas l'effet que vous produiſez dans la leur. Parmi ce long flux de paroles dont vous les excédez inceſſamment, penſez-vous qu'il n'y en ait pas une qu'ils ſaiſiſſent à faux? Penſez-vous qu'ils ne commentent pas à leur maniere vos explications diffuſes, & qu'ils n'y trouvent pas de quoi ſe faire un ſyſtême à leur portée qu'ils ſauront vous oppoſer dans l'occaſion?

Écoutez un petit bon-homme qu'on vient d'endoctriner; laiſſez-le jaſer, queſtionner, extravaguer à ſon aiſe, & vous allez être ſurpris du tour étrange qu'ont pris vos raiſonnemens dans ſon eſprit: il confond tout: il renverſe

tout, il vous impatiente, il vous désole quelquefois par des objections imprévues. Il vous réduit à vous taire, ou à le faire taire : & que peut-il penser de ce silence, de la part d'un homme qui aime tant à parler ? Si jamais il remporte cet avantage, & qu'il s'en apperçoive, adieu l'éducation ; tout est fini dès ce moment : il ne cherche plus à s'instruire, il cherche à vous réfuter.

Maîtres zélés, soyez simples, discrets, retenus ; ne vous hâtez jamais d'agir, que pour empêcher d'agir les autres ; je le répéterai sans cesse, renvoyez, s'il se peut, une bonne instruction, de peur d'en donner une mauvaise. Sur cette terre, dont la Nature eût fait le premier paradis de l'homme, craignez d'exercer l'emploi du tentateur, en voulant donner à l'innocence la connoissance du bien & du mal : ne pouvant empêcher que l'enfant ne s'instruise au-dehors par des exemples,

bornez toute votre vigilance à imprimer ces exemples dans son esprit, sous l'image qui lui convient.

Les passions impétueuses produisent un grand effet sur l'enfant qui en est témoin, parce qu'elles ont des signes très-sensibles, qui le frappent & le forcent d'y faire attention. La colere sur-tout est si bruyante dans ses emportemens, qu'il est impossible de ne pas s'en appercevoir, étant à portée. Il ne faut pas demander si c'est-là pour un Pédagogue l'occasion d'entamer un beau discours. Eh ! point de beaux discours : rien du tout, pas un seul mot. Laissez venir l'enfant : étonné du spectacle, il ne manquera pas de vous questionner. La réponse est simple ; elle se tire des objets mêmes qui frappent ses sens. Il voit un visage enflammé, des yeux étincelans, un geste menaçant, il entend des cris ; tous signes que le corps n'est pas dans son assiette. Dites-lui posément, sans af-

fectation, sans mystere : ce pauvre homme est malade, il est dans un accès de fièvre. Vous pouvez de-là tirer occasion de lui donner, mais en peu de mots, une idée des maladies, & de leurs effets : car cela aussi est de la Nature, & c'est un des liens de la nécessité auxquels il se doit sentir assujetti.

Se peut-il que, sur cette idée, qui n'est pas fausse, il ne contracte pas de bonne heure une certaine répugnance à se livrer aux excès des passions, qu'il regardera comme des maladies ; & croyez-vous qu'une pareille notion, donnée à propos, ne produira pas un effet aussi salutaire, que le plus ennuyeux sermon de morale ? Mais voyez dans l'avenir les conséquences de cette notion ! vous voilà autorisé, si jamais vous y êtes contraint, à traiter un enfant mutin, comme un enfant malade ; à l'enfermer dans sa chambre, dans son lit, s'il le faut ; à

le tenir au régime ; à l'effrayer lui-même de ſes vices naiſſans ; à les lui rendre odieux & redoutables , ſans que jamais il puiſſe regarder comme un châtiment la ſévérité dont vous ſerez peut-être forcé d'uſer pour l'en guérir. Que s'il vous arrive à vous-même, dans quelque moment de vivacité, de ſortir du ſang-froid & de la modération dont vous devez faire votre étude, ne cherchez point à lui déguiſer votre faute : mais dites-lui franchement avec un tendre reproche : mon ami, vous m'avez fait mal.

Au reſte, il importe que toutes les naïvetés que peut produire dans un enfant la ſimplicité des idées dont il eſt nourri, ne ſoient jamais relevées en ſa préſence, ni citées de maniere qu'il puiſſe l'apprendre. Un éclat de rire indiſcret peut gâter le travail de ſix mois, & faire un tort irréparable pour toute la vie. Je ne puis aſſez redire que, pour être le maître de l'enfant

ſant, il faut être ſon propre maître. Je me repréſente mon petit Émile, au fort d'une rixe entre deux voiſines, s'avançant vers la plus furieuſe, & lui diſant d'un ton de commiſération : *Ma Bonne, vous êtes malade ; j'en ſuis bien fâché.* A coup sûr, cette ſaillie ne reſtera pas ſans effet ſur les Spectateurs, ni peut-être ſur les Actrices. Sans rire, ſans le gronder, ſans le louer, je l'emmene de gré ou de force, avant qu'il puiſſe appercevoir cet effet, ou du moins avant qu'il y penſe, & je me hâte de le diſtraire ſur d'autres objets qui le lui faſſent bien vîte oublier.

Mon deſſein n'eſt point d'entrer dans tous leurs détails ; mais ſeulement d'expoſer les maximes générales, & de donner des exemples dans les occaſions difficiles. Je tiens pour impoſſible qu'au ſein de la ſociété, l'on puiſſe amener un enfant à l'âge de douze ans, ſans lui donner quelque idée des rapports d'homme à homme, & de la mo-

ralité des actions humaines. Il suffit qu'on s'applique à lui rendre ces notions néceſſaires le plus tard qu'il ſe pourra, & que, quand elles deviendront inévitables, on les borne à l'utilité préſente, ſeulement pour qu'il ne ſe croye pas le maître de tout, & qu'il ne faſſe pas du mal à autrui ſans ſcrupule & ſans le ſavoir. Il y a des caracteres doux & tranquilles qu'on peut mener loin ſans danger dans leur premiere innocence; mais il y a auſſi des naturels violens, dont la férocité ſe développe de bonne heure, & qu'il faut ſe hâter de faire hommes pour n'être pas obligé de les enchaîner.

Nos premiers devoirs ſont envers nous; nos ſentimens primitifs ſe concentrent en nous-mêmes, tous nos mouvemens naturels ſe rapportent d'abord à notre conſervation & à notre bien-être. Ainſi, le premier ſentiment de la juſtice ne nous vient pas de celle que nous devons, mais de celle qui

nous eſt dûe; & c'eſt encore un des contre-ſens des éducations communes, que, parlant d'abord aux enfans de leurs devoirs, jamais de leurs droits, on commence par leur dire le contraire de ce qu'il faut; ce qu'ils ne ſauroient entendre, & ce qui ne peut les intéreſſer.

Si j'avois donc à conduire un de ceux que je viens de ſuppoſer, je me dirois : un enfant ne s'attaque pas aux perſonnes (7), mais aux choſes; & bientôt il apprend, par l'expérience, à reſpecter quiconque le paſſe en âge & en force : mais les choſes ne ſe défen-

(7) On ne doit jamais ſouffrir qu'un enfant ſe joue aux grandes perſonnes comme avec ſes inférieurs, ni même comme avec ſes égaux. S'il ôſoit frapper sérieuſement quelqu'un, fût-ce ſon Laquais, fût-ce le Bourreau, faites qu'on lui rende toujours ſes coups avec uſure, & de maniere à lui ôter l'envie d'y revenir. J'ai vu d'imprudentes Gouvernantes animer la mutinerie d'un enfant, l'exciter à battre, s'en laiſſer battre elles mêmes, & rire de ſes foibles coups, ſans ſonger qu'ils étoient autant de meurtres dans l'intention du petit furieux, & que celui qui veut battre étant jeune, voudra tuer étant grand.

dent pas elles-mêmes. La premiere idée qu'il faut lui donner est donc moins celle de la liberté, que de la propriété; & pour qu'il puisse avoir cette idée, il faut qu'il ait quelque chose en propre. Lui citer ses hardes, ses meubles, ses jouets, c'est ne lui rien dire; puisque, bien qu'il dispose de ces choses, il ne sait ni pourquoi, ni comment il les a. Lui dire qu'il les a, parce qu'on les lui a données, c'est ne faire gueres mieux; car pour donner, il faut avoir: voilà donc une propriété antérieure à la sienne, & c'est le principe de la propriété qu'on lui veut expliquer; sans compter que le don est une convention, & que l'enfant ne peut savoir encore ce que c'est que convention (8). Lecteurs, remarquez, je

(8) Voilà pourquoi la plupart des enfans veulent ravoir ce qu'ils ont donné, & pleurent quand on ne le leur veut pas rendre. Cela ne leur arrive plus, quand ils ont bien conçu ce que c'est que don; seulement ils sont alors plus circonspects à donner.

vous prie, dans cet exemple & dans cent-mille autres, comment, fourrant dans la tête des enfans des mots qui n'ont aucun ſens à leur portée, on croit pourtant les avoir fort bien inſtruits.

Il s'agit donc de remonter à l'origine de la propriété; car c'eſt de-là que la premiere idée en doit naître. L'enfant, vivant à la campagne, aura pris quelque notion des travaux champêtres; il ne faut pour cela que des yeux, du loiſir; il aura l'un & l'autre. Il eſt de tout âge, ſur tout du ſien, de vouloir créer, imiter, produire, donner des ſignes de puiſſance & d'activité. Il n'aura pas vu deux fois labourer un jardin, ſemer, lever, croître des légumes, qu'il voudra jardiner à ſon tour.

Par les principes ci-devant établis, je ne m'oppoſe point à ſon envie; au contraire je la favoriſe, je partage ſon goût, je travaille avec lui, non pour ſon plai-

ſir, mais pour le mien ; du moins il le croit ainſi : je deviens ſon garçon jardinier; en attendant qu'il ait des bras, je laboure pour lui la terre; il en prend poſſeſſion en y plantant une féve, & ſûrement cette poſſeſſion eſt plus ſacrée & plus reſpectable que celle que prenoit Nugnès Balboa de l'Amérique méridionale au nom du Roi d'Eſpagne, en plantant ſon étendard ſur les Côtes de la mer du Sud.

On vient tous les jours arroſer les féves, on les voit lever dans des tranſports de joie. J'augmente cette joie en lui diſant : cela vous appartient ; & lui expliquant alors ce terme d'appartenir, je lui fais ſentir qu'il a mis là ſon tems, ſon travail, ſa peine, ſa perſonne enfin; qu'il y a dans cette terre quelque choſe de lui-même qu'il peut réclamer contre qui que ce ſoit, comme il pourroit retirer ſon bras de la main d'un autre homme qui voudroit le retenir malgré lui.

Un beau jour il arrive empressé & l'arrosoir à la main. O spectacle ! ô douleur ! toutes les féves sont arrachées, tout le terrein est bouleversé, la place même ne se reconnoît plus. Ah ! qu'est devenu mon travail, mon ouvrage, le doux fruit de mes soins & de mes sueurs ? Qui m'a ravi mon bien ? qui m'a pris mes féves ? Ce jeune cœur se souleve ; le premier sentiment de l'injustice y vient verser sa triste amertume. Les larmes coulent en ruisseaux ; l'enfant désolé remplit l'air de gémissemens & de cris. On prend part à sa peine, à son indignation ; on cherche, on s'informe, on fait des perquisitions : enfin, l'on découvre que le Jardinier a fait le coup : on le fait venir.

Mais nous voici bien loin de compte. Le Jardinier, apprenant de quoi l'on se plaint, commence à se plaindre plus haut que nous. Quoi ! Messieurs, c'est vous qui m'avez ainsi gâté mon ouvrage ? J'avois semé là des melons

de Malte, dont la graine m'avoit été donnée comme un trésor, & desquels j'espérois vous régaler, quand ils seroient murs : mais voilà que, pour y planter vos misérables féves, vous m'avez détruit mes melons déja tout levés, & que je ne remplacerai jamais. Vous m'avez fait un tort irréparable, & vous vous êtes privés vous-mêmes du plaisir de manger des melons exquis.

Jean Jacques.

« Excusez-nous, mon pauvre Ro-
» bert. Vous aviez mis là votre tra-
» vail, votre peine. Je vois bien que
» nous avons eu tort de gâter votre
» ouvrage; mais nous vous ferons ve-
» nir d'autre graine de Malte, & nous
» ne travaillerons plus la terre, avant
» de savoir si quelqu'un n'y a point mis
» la main avant nous.

Robert.

» Oh! bien, Messieurs, vous pouvez
» donc vous reposer; car il n'y a plus

» gueres de terre en friche. Moi, je » travaille celle que mon pere a bonifiée; chacun en fait autant de son » côté, & toutes les terres que vous » voyez sont occupées depuis long- » tems.

Émile.

» Monsieur Robert, il y a donc » souvent de la graine de melon per- » due?

Robert.

» Pardonnez-moi, mon jeune ca- » det; car il ne nous vient pas souvent » de petits Messieurs aussi étourdis » que vous. Personne ne touche au » jardin de son voisin; chacun respec- » te le travail des autres, afin que le » sien soit en sûreté.

Émile.

» Mais moi, je n'ai point de jar- » din.

Robert.

» Que m'importe? si vous gâtez le » mien, je ne vous y laisserai plus pro-

» mener ; car, voyez-vous ! je ne veux
» pas perdre ma peine.

Jean Jacques.

» Ne pourroit-on pas propoſer un
» arrangement au bon Robert ? qu'il
» nous accorde, à mon petit ami & à
» moi, un coin de ſon jardin pour le
» cultiver, à condition qu'il aura la
» moitié du produit.

Robert.

» Je vous l'accorde ſans condition.
» Mais ſouvenez-vous que j'irai la-
» bourer vos féves, ſi vous touchez à
» mes melons.

Dans cet eſſai de la maniere d'in-culquer aux enfans les notions primi-tives, on voit comment l'idée de l[a] propriété remonte naturellement a[u] droit de premier occupant par le tra-vail. Cela eſt clair, net, ſimple, [&] toujours à la portée de l'enfant. De là juſqu'au droit de propriété & au[x] échanges il n'y a plus qu'un pas, aprè[s]

lequel il faut s'arrêter tout court.

On voit encore qu'une explication, que je renferme ici dans deux pages d'écriture, sera peut-être l'affaire d'un an pour la pratique : car dans la carriere des idées morales, on ne peut avancer trop lentement, ni trop bien s'affermir à chaque pas. Jeunes Maîtres, pensez, je vous prie, à cet exemple, & souvenez-vous qu'en toute chose vos leçons doivent être plus en actions qu'en discours ; car les enfans oublient aisément ce qu'ils ont dit & ce qu'on leur a dit, mais non pas ce qu'ils ont fait & ce qu'on leur a fait.

De pareilles instructions se doivent donner, comme je l'ai dit, plutôt ou plus tard, selon que le naturel paisible, ou turbulent de l'Éleve en accélere ou retarde le besoin ; leur usage est d'une évidence qui saute aux yeux : mais pour ne rien omettre d'important dans les choses difficiles, donnons encore un exemple.

Votre enfant diſcole gâte tout ce qu'il touche, ne vous fâchez point; mettez hors de ſa portée ce qu'il peut gâter. Il briſe les meubles dont il ſe ſert : ne vous hâtez point de lui en donner d'autres; laiſſez lui ſentir le préjudice de la privation. Il caſſe les fenêtres de ſa chambre : laiſſez le vent ſouffler ſur lui nuit & jour ſans vous ſoucier des rhumes; car il vaut mieux qu'il ſoit enrhumé que fou. Ne vous plaignez jamais des incommodités qu'il vous cauſe, mais faites qu'il les ſente le premier. A la fin vous faites raccommoder les vîtres, toujours ſans rien dire : il les caſſe encore; changez alors de méthode : dites-lui ſéchement, mais ſans colere : les fenêtres ſont à moi, elles ont été miſes là par mes ſoins, je veux les garantir; puis vous l'enfermerez à l'obſcurité dans un lieu ſans fenêtre. A ce procédé ſi nouveau, il commence par crier, tempêter; perſonne ne l'écoute. Bientôt

il ſe laſſe & change de ton. Il ſe plaint, il gémit : un domeſtique ſe préſente ; le mutin le prie de le délivrer. Sans chercher de prétextes pour n'en rien faire, le domeſtique répond : *j'ai auſſi des vîtres à conſerver*, & s'en va. Enfin après que l'enfant aura demeuré là pluſieurs heures, aſſez long-tems pour s'y ennuyer & s'en ſouvenir, quelqu'un lui ſuggérera de vous propoſer un accord au moyen duquel vous lui rendriez la liberté, & il ne caſſeroit plus de vîtres : il ne demandera pas mieux. Il vous fera prier de le venir voir, vous viendrez ; il vous fera ſa propoſition, & vous l'accepterez à l'inſtant, en lui diſant : c'eſt très-bien penſé, nous y gagnerons tous deux ; que n'avez-vous eu plutôt cette bonne idée ? Et puis, ſans lui demander ni proteſtation, ni confirmation de ſa promeſſe, vous l'embraſſerez avec joie & l'emmenerez ſur le champ dans ſa chambre, regardant cet accord comme ſa-

cré & inviolable autant que si le serment y avoit passé. Quelle idée pensez-vous qu'il prendra, sur ce procédé, de la foi des engagemens & de leur utilité? Je suis trompé s'il y a sur la terre un seul enfant, non déja gâté, à l'épreuve de cette conduite, & qui s'avise, après cela, de casser une fenêtre à dessein (9). Suivez la chaîne de tout cela. Le petit méchant ne songeoit guère, en faisant un trou pour planter

---

(9) Au reste, quand ce devoir de tenir ses engagemens ne seroit pas affermi dans l'esprit de l'enfant par le poids de son utilité, bientôt le sentiment intérieur, commençant à poindre, le lui imposeroit comme une loi de la conscience, comme un principe inné qui n'attend, pour se développer, que les connoissances auxquelles il s'applique. Ce premier trait n'est point marqué par la main des hommes, mais gravé dans nos cœurs par l'Auteur de toute justice. Otez la loi primitive des conventions & l'obligation qu'elle impose, tout est illusoire, & vain dans la société humaine. Qui ne tient que par son profit à sa promesse, n'est guères plus lié que s'il n'eût rien promis ; ou tout au plus il en sera du pouvoir de la violer comme de la bisque des Joueurs, qui ne tardent à s'en prévaloir, que pour attendre le moment de s'en prévaloir avec plus d'avantage. Ce principe est de la derniere importance, & mérite d'être approfondi; car c'est ici que l'homme commence à se mettre en contradiction avec lui-même.

ſa féve, qu'il ſe creuſoit un cachot où ſa ſcience ne tarderoit pas à le faire enfermer.

Nous voilà dans le monde moral; voilà la porte ouverte au vice. Avec les conventions & les devoirs, naiſſent la tromperie & le menſonge. Dès qu'on peut faire ce qu'on ne doit pas, on veut cacher ce qu'on n'a pas dû faire. Dès qu'un intérêt fait promettre, un intérêt plus grand peut faire violer la promeſſe; il ne s'agit plus que de la violer impunément. La reſſource eſt naturelle; on ſe cache & l'on ment. N'ayant pu prévenir le vice, nous voici déja dans le cas de le punir : voilà les miſeres de la vie humaine, qui commencent avec ſes erreurs.

J'en ai dit aſſez pour faire entendre qu'il ne faut jamais infliger aux enfans le châtiment comme châtiment, mais qu'il doit toujours leur arriver

comme une ſuite naturelle de leur mauvaiſe action. Ainſi, vous ne déclamerez point contre le menſonge, vous ne les punirez point préciſément pour avoir menti; mais vous ferez que tous les mauvais effets du menſonge, comme de n'être point cru quand on dit la vérité, d'être accuſé du mal qu'on n'a point fait, quoiqu'on s'en défende, ſe raſſemblent ſur leur tête, quand ils on menti. Mais expliquons ce que c'eſt que mentir pour les enfans.

Il y a deux ſortes de menſonges; celui de fait qui regarde le paſſé, celui de droit qui regarde l'avenir. Le premier a lieu, quand on nie d'avoir fait ce qu'on a fait, ou quand on affirme avoir fait ce qu'on n'a pas fait, & en général quand on parle ſciemment contre la vérité des choſes. L'autre a lieu, quand on promet ce qu'on n'a pas deſſein de tenir, & en général quand on montre une intention

contraire à celle qu'on a. Ces deux mensonges peuvent quelquefois se rassembler dans le même (10) ; mais je les considere ici par ce qu'ils ont de différent.

Celui qui sent le besoin qu'il a du secours des autres, & qui ne cesse d'éprouver leur bienveuillance, n'a nul intérêt de les tromper ; au contraire, il a un intérêt sensible qu'ils voyent les choses comme elles sont, de peur qu'ils ne se trompent à son préjudice. Il est donc clair que le mensonge de fait n'est pas naturel aux enfans ; mais c'est la loi de l'obéissance qui produit la nécessité de mentir, parce que, l'obéissance étant pénible, on s'en dispense en secret le plus qu'on peut, & que l'intérêt présent d'éviter le châtiment ou le reproche, l'emporte sur l'intérêt éloigné d'exposer la

---

(10) Comme lorsqu'accusé d'une mauvaise action, le coupable s'en défend en se disant honnête-homme ; il ment alors dans le fait & dans le droit.

vérité. Dans l'éducation naturelle &
libre, pourquoi donc votre enfan
vous mentiroit-il? qu'a-t-il à vou
cacher? Vous ne le reprenez point
vous ne le punissez de rien, vou
n'exigez rien de lui. Pourquoi ne vou
diroit-il pas tout ce qu'il a fait, aussi
naïvement qu'à son petit camarade
Il ne peut voir à cet aveu plus de dan
ger d'un côté que de l'autre.

Le mensonge de droit est moin
naturel encore, puisque les promess
de faire ou de s'abstenir sont des ac
tes conventionnels, qui sortent d
l'état de nature & dérogent à la l
berté. Il y a plus; tous les engage
mens des enfans sont nuls par eux
mêmes, attendu que leur vue borne
ne pouvant s'étendre au-delà du pré
sent, en s'engageant, ils ne savent c
qu'ils font. A peine l'enfant peut-
mentir, quand il s'engage; car ne son
geant qu'à se tirer d'affaire dans l
moment présent, tout moyen qui n'

as un effet préſent lui devient égal : n promettant pour un tems futur, il e promet rien, & ſon imagination ncore endormie ne ſait point étendre on être ſur deux tems différens. S'il ouvoit éviter le fouet, ou obtenir n cornet de dragées en promettant e ſe jeter demain par la fenêtre, il e promettroit à l'inſtant. Voilà pour-uoi les loix n'ont aucun égard aux ngagemens des enfans ; & quand les eres & les Maîtres plus ſéveres exi-ent qu'ils les rempliſſent, c'eſt ſeu-ement dans ce que l'enfant devroit aire, quand même il ne l'auroit pas romis.

L'enfant ne ſachant ce qu'il fait uand il s'engage, ne peut donc men-ir en s'engageant. Il n'en eſt pas de nême quand il manque à ſa promeſſe, e qui eſt encore une eſpece de men-onge rétroactif ; car il ſe ſouvient rès-bien d'avoir fait cette promeſſe ; nais ce qu'il ne voit pas, c'eſt l'im-

portance de la tenir. Hors d'état d
lire dans l'avenir, il ne peut pré
voir les conséquences des choses, &
quand il viole ses engagemens, i
ne fait rien contre la raison de so
âge.

Il suit de-là que les mensonges de
enfans sont tous l'ouvrage des Maî
tres, & que vouloir leur apprendr
à dire la vérité, n'est autre chose qu
leur apprendre à mentir. Dans l'em
pressement qu'on a de les regler, d
les gouverner, de les instruire, o
ne se trouve jamais assez d'instrumen
pour en venir à bout. On veut se don
ner de nouvelles prises dans leur es
prit par des maximes sans fondement
par des préceptes sans raison, & l'o
aime mieux qu'ils sachent leurs le
çons & qu'ils mentent, que s'ils de
meuroient ignorans & vrais.

Pour nous, qui ne donnons à no
Éleves que des leçons de pratique
& qui aimons mieux qu'ils soient bon

ue savans, nous n'exigeons point 'eux la vérité, de peur qu'ils ne la éguisent, & nous ne leur faisons en promettre qu'ils soient tentés de : pas tenir. S'il s'est fait en mon ısence quelque mal, dont j'ignore .uteur, je me garderai d'accuser nile, & de lui dire : *est-ce vous* (11)? ar en cela que ferois je autre chose ıon lui apprendre à le nier? Que si n naturel difficile me force à faire ec lui quelque convention, je prenai si bien mes mesures que la proısition en vienne toujours de lui, nais de moi; que, quand il s'est engé, il ait toujours un intérêt présent sensible à remplir son engagement;

11) Rien n'est plus indiscret qu'une pareille quesn, sur-tout quand l'enfant est coupable : alors, s'il it que vous savez ce qu'il a fait, il verra que vous tendez un piége, & cette opinion ne peut manquer l'indisposer contre vous. S'il ne le croit pas, il se a : pourquoi découvrirois-je ma faute? & voilà la miere tentation du mensonge devenue l'effet de re imprudente question.

& que, si jamais il y manque, ce men
songe attire sur lui des maux qu'
voye sortir de l'ordre même des cho
ses, & non pas de la vengeance d
son Gouverneur. Mais, loin d'avo
besoin de recourir à de si cruels ex
pédiens, je suis presque sûr qu'Émi
apprendra fort tard ce que c'est qu
mentir, & qu'en l'apprenant il se
fort étonné, ne pouvant concevoir
quoi peut être bon le mensonge. Il e
très-clair que plus je rends son bien
être indépendant, soit des volonté
soit des jugemens des autres, plus
coupe en lui tout intérêt de mentir.

Quand on n'est point pressé d'ins
truire, on n'est point pressé d'exiger
& l'on prend son tems pour ne rie
exiger qu'à propos. Alors l'enfant
forme, en ce qu'il ne se gâte poin
Mais quand un étourdi de Précepteu
ne sachant comment s'y prendre, l
fait à chaque instant promettre ce
ou cela, sans distinction, sans choix

ns mesure, l'enfant ennuyé, surhargé de toutes ces promesses, les église, les oublie, les dédaigne en1; & les regardant comme autant : vaines formules, se fait un jeu de s faire & de les violer. Voulez-vous nc qu'il soit fidele à tenir sa parole? yez discret à l'exiger.

Le détail dans lequel je viens d'en:r sur le mensonge, peut, à bien des ards, s'appliquer à tous les autres voirs, qu'on ne prescrit aux enfans i'en les leur rendant non-seulement .issables, mais impraticables. Pour roître leur prêcher la vertu, on leur it aimer tous les vices : on les leur nne, en leur défendant de les avoir. eut-on les rendre pieux : on les me: s'ennuyer à l'Eglise; en leur faint incessamment marmoter des pries, on les force d'aspirer au bonheur : ne plus prier Dieu. Pour leur insrer la charité, on leur fait donner iumône, comme si l'on dédaignoit

de la donner ſoi-même. Eh ! ce n'eſ pas l'enfant qui doit donner, c'eſt l Maître : quelque attachement qu'il ai pour ſon Éleve, il doit lui diſpute cet honneur, il doit lui faire juge qu'à ſon âge on n'en eſt point encor digne. L'aumône eſt une action d'hom me qui connoît la valeur de ce qu'i donne, & le beſoin que ſon sembla ble en a. L'enfant qui ne connoît rie de cela, ne peut avoir aucun mérit à donner ; il donne ſans charité, ſar bienfaiſance ; il eſt preſque honteux d donner, quand, fondé ſur ſon exempl & le vôtre, il croit qu'il n'y a qu les enfans qui donnent, & qu'on n fait plus l'aumône étant grand.

Remarquez qu'on ne fait jama donner par l'enfant que des choſ dont il ignore la valeur ; des piec de métal qu'il a dans ſa poche, qui ne lui ſervent qu'à cela. Un enfar donneroit plutôt cent louis qu'un gâ teau. Mais engagez ce prodigue diſtri buteı

uteur à donner les choſes qui lui ſont
heres, des jouets, des bonbons, ſon
oûter; & nous ſaurons bientôt ſi vous
avez rendu vraiment libéral.

On trouve encore un expédient à
ela; c'eſt de rendre bien vîte à l'en-
nt ce qu'il a donné, de ſorte qu'il
accoutume à donner tout ce qu'il ſait
en qui lui va revenir. Je n'ai guè-
s vu dans les enfans que ces deux
peces de généroſité; donner ce qui
leur eſt bon à rien, ou donner ce
i'ils ſont ſûrs qu'on va leur rendre.
ites en ſorte, dit Locke, qu'ils
ient convaincus par expérience que
plus libéral eſt toujours le mieux
rtagé. C'eſt-là rendre un enfant li-
ral en apparence, & avare en effet.
ajoûte que les enfans contracteront
nſi l'habitude de la libéralité; oui,
une libéralité uſuriere, qui donne un
uf pour avoir un bœuf. Mais quand
s'agira de donner tout de bon, adieu
abitude; lorſqu'on ceſſera de leur

rendre, ils cesseront bientôt de donner. Il faut regarder à l'habitude de l'ame plutôt qu'à celle des mains. Toutes les autres vertus qu'on apprend aux enfans ressemblent à celle-là, & c'est à leur prêcher ces solides vertus, qu'on use leurs jeunes ans dans la tristesse. Ne voilà-t-il pas une savante éducation ?

Maîtres, laissez les simagrées, soyez vertueux & bons; que vos exemples se gravent dans la mémoire de vos Éleves, en attendant qu'ils puissent entrer dans leurs cœurs. Au-lieu de me hâter d'exiger du mien des actes de charité, j'aime mieux les faire en sa présence, & lui ôter même le moyen de m'imiter en cela, comme un honneur qui n'est pas de son âge; car il importe qu'il ne s'accoutume pas à regarder les devoirs des hommes seulement comme des devoirs d'enfans. Que si, me voyant assister les pauvres, il me questionne là-dessus, & qu'il so

ɜms de lui répondre (12), je lui diɩi: « mon ami, c'eſt que, quand les pauvres ont bien voulu qu'il y eût des riches, les riches ont promis de nourrir tous ceux qui n'auroient de quoi vivre ni par leur bien, ni par leur travail. Vous avez donc auſſi promis cela, reprendra-t-il? Sans doute. Je ne ſuis maître du bien qui paſſe par mes mains qu'avec la condition qui eſt attachée à ſa propriété.

Après avoir entendu ce diſcours, & l'on a vu comment on peut mettre n enfant en état de l'entendre) un ıtre qu'Émile ſeroit tenté de m'imiɜr & de ſe conduire en homme riɦe; en pareil cas, j'empêcherois au ıoins que ce ne fût avec oſtentation;

(12) On doit concevoir que je ne réſous pas ſes queſons quand il lui plaît, mais quand il me plaît; auement ce ſeroit m'aſſervir à ſes volontés, & me ettre dans la plus dangereuſe dépendance où un ouverneur puiſſe être de ſon Eleve.

j'aimerois mieux qu'il me dérobât mon droit & se cachât pour donner. C'est une fraude de son âge, & la seule que je lui pardonnerois.

Je sais que toutes ces vertus par imitation sont des vertus de singe, & que nulle bonne action n'est moralement bonne que quand on la fait comme telle, & non parce que d'autres la font. Mais dans un âge où le cœur ne sent rien encore, il faut bien faire imiter aux enfans les actes dont on veut leur donner l'habitude, en attendant qu'ils les puissent faire par discernement & par amour du bien. L'homme est imitateur, l'animal même l'est; le goût de l'imitation est de la Nature bien ordonnée; mais il dégénere en vice dans la société. Le singe imite l'homme qu'il craint, & n'imite pas les animaux qu'il méprise; il juge bon ce que fait un être meilleur que lui. Parmi nous, au contraire, nos Arlequins de toute espec

mitent le beau pour le dégrader, pour
e rendre ridicule ; ils cherchent dans
e ſentiment de leur baſſeſſe à s'égaler
e qui vaut mieux qu'eux, ou s'ils
efforcent d'imiter ce qu'ils admirent,
n voit dans le choix des objets le faux
oût des imitateurs ; ils veulent bien
lus en impoſer aux autres, ou faire
pplaudir leur talent, que ſe rendre
eilleurs ou plus ſages. Le fondement
e l'imitation parmi nous, vient du
eſir de ſe tranſporter toujours hors
e ſoi. Si je réuſſis dans mon entre-
riſe, Émile n'aura ſûrement pas ce
eſir. Il faut donc nous paſſer du bien
pparent qu'il peut produire.

Approfondiſſez toutes les regles de
otre éducation, vous les trouverez
inſi toutes à contre-ſens, ſur-tout en
e qui concerne les vertus & les mœurs.
a ſeule leçon de morale qui convien-
e à l'enfance, & la plus importante à
out âge, eſt de ne jamais faire de mal
perſonne. Le précepte même de faire

du bien, s'il n'est subordonné à celui-là est dangereux, faux, contradictoire Qui est-ce qui ne fait pas du bien ? tou le monde en fait, le méchant comm les autres; il fait un heureux aux dé pens de cent misérables, & de-là vien nent toutes nos calamités. Les plus su blimes vertus sont négatives : elle sont aussi les plus difficiles, parc qu'elles sont sans ostentation, & au dessus même de ce plaisir si doux a cœur de l'homme, d'en renvoyer un au tre content de nous. O quel bien fa nécessairement à ses semblables cel d'entr'eux, s'il en est un, qui ne le fait jamais de mal! De quelle intr pidité d'ame, de quelle vigueur de c ractere il a besoin pour cela! Ce n'est p en raisonnant sur cette maxime, c'e en tâchant de la pratiquer, qu'on se combien il est grand & pénible d réussir (13).

(13) Le précepte de ne jamais nuire à autrui empo

Voilà quelques foibles idées des récautions avec lesquelles je voudrois u'on donnât aux enfans les instructions qu'on ne peut quelquefois leur efuser sans les exposer à nuire à eux-mêmes & aux autres, sur-tout à contracter de mauvaises habitudes dont n auroit peine ensuite à les corriger : iais soyons sûrs que cette nécessité se résentera rarement pour les enfans levés comme ils doivent l'être ; parce u'il est impossible qu'ils deviennent idociles, méchans, menteurs, avie, quand on n'aura pas semé dans

---

:lui de tenir à la société humaine le moins qu'il est ossible; car, dans l'état social, le bien de l'un fait né-essairement le mal de l'autre. Ce rapport est dans l'es-ence de la chose, & rien ne sauroit le changer ; qu'on ierche, sur ce principe, lequel est le meilleur de l'homie social, ou du solitaire. Un Auteur illustre dit qu'il 'y a que le méchant qui soit seul ; moi je dis qu'il n'y que le bon qui soit seul : si cette proposition est moins :ntentieuse, elle est plus vraie & mieux raisonnée que i précédente. Si le méchant étoit seul, quel mal fe-oit-il ? c'est dans la société qu'il dresse ses machines our nuire aux autres. Si l'on veut rétorquer cet argu-ient pour l'homme de bien, je réponds par l'article uquel appartient cette note.

leurs cœurs les vices qui les rendent tels. Ainſi, ce que j'ai dit ſur ce point ſert plus aux exceptions qu'aux regles; mais ces exceptions ſont plus fréquentes à meſure que les enfans ont plus d'occaſions de ſortir de leur état & de contracter les vices des hommes. Il faut néceſſairement à ceux qu'on éleve au milieu du monde des inſtructions plus précoces qu'à ceux qu'on éleve dans la retraite. Cette éducation ſolitaire ſeroit donc préférable, quand elle ne feroit que donner à l'enfance le tems de mûrir.

Il eſt un autre genre d'exceptions contraires pour ceux qu'un heureux naturel éleve au-deſſus de leur âge. Comme il y a des hommes qui ne ſortent jamais de l'enfance, il y en d'autres qui, pour ainſi dire, n'y paſſent point, & ſont hommes preſque en naiſſant. Le mal eſt que cette derniere exception eſt très-rare, très-difficile à con-

noître, & que chaque mere, imaginant qu'un enfant peut être un prodige, ne doute point que le ſien n'en ſoit un. Elles font plus, elles prennent pour des indices extraordinaires, ceux même qui marquent l'ordre accoutumé : la vivacité, les ſaillies, l'étourderie, la piquante naïveté; tous ſignes caractériſtiques de l'âge, & qui montrent le mieux qu'un enfant n'eſt qu'un enfant. Eſt-il étonnant que celui qu'on fait beaucoup parler & à qui l'on permet de tout dire, qui n'eſt gêné par aucun égard, par aucune bienſéance, faſſe par hazard quelque heureuſe rencontre ? Il le feroit bien plus qu'il n'en fît jamais; comme il le feroit qu'avec mille menſonges un Aſtrologue ne prédît jamais aucune vérité. Ils mentiront tant, diſoit Henri IV, qu'à la fin ils diront vrai. Quiconque veut trouver quelques bons mots, n'a qu'à dire beaucoup de ſottiſes. Dieu garde de mal les gens à la

mode qui n'ont pas d'autre mérite pour être fêtés.

Les pensées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfans, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamans du plus grand prix sous leurs mains, sans que pour cela ni les pensées, ni les diamans leur appartiennent; il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les choses que dit un enfant ne sont pas pour lui ce qu'elles sont pour nous; il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, si tant est qu'il en ait, n'ont dans sa tête ni suite ni liaison; rien de fixe, rien d'assuré dans tout ce qu'il pense. Examinez votre prétendu prodige. En de certains momens vous lui trouverez un ressort d'une extrême activité, une clarté d'esprit à percer les nues. Le plus souvent ce même esprit vous paroît lâche, moîte, & comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il

vous devance, & tantôt il reste immobile. Un instant vous diriez : c'est un génie ; & l'instant d'après : c'est un sot : vous vous tromperiez toujours ; c'est un enfant. C'est un aiglon qui fend l'air un instant, & retombe l'instant d'après dans son aire.

Traitez-le donc selon son âge malgré les apparences, & craignez d'épuiser ses forces pour les avoir voulu trop exercer. Si ce jeune cerveau s'échauffe, si vous voyez qu'il commence à bouillonner, laissez-le d'abord fermenter en liberté ; mais ne l'excitez jamais, de peur que tout ne s'exhale ; & quand les premiers esprits se seront évaporés, retenez, comprimez les autres, jusqu'à ce qu'avec les années tout se tourne en chaleur & en véritable force. Autrement vous perdrez votre tems & vos soins ; vous détruirez votre propre ouvrage, & après vous être indiscrettement enivrés de toutes ces vapeurs inflammables,

il ne vous reſtera qu'un marc ſans vigueur.

Des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires; je ne ſache point d'obſervation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'eſt plus difficile que de diſtinguer dans l'enfance la ſtupidité réelle, de cette apparente & trompeuſe ſtupidité qui eſt l'annonce des ames fortes. Il paroît d'abord étrange que les deux extrêmes aient des ſignes ſi ſemblables, & cela doit pourtant être; car dans un âge où l'homme n'a encore nulles véritables idées, toute la différence qui ſe trouve entre celui qui a du génie, & celui qui n'en a pas, eſt que le dernier n'admet que de fauſſes idées, & que le premier, n'en trouvant que de telles, n'en admet aucune; il reſſemble donc au ſtupide en ce que l'un n'eſt capable de rien, & que rien ne convient à l'autre. Le ſeul ſigne qui peut les diſtinguer dépend du hazard qui peut

offrir au dernier quelque idée à sa portée, au-lieu que le premier est toujours le même par-tout. Le jeune Caton, durant son enfance, sembloit un imbécille dans la maison. Il étoit taciturne & opiniâtre : voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'anti-chambre de Sylla que son oncle apprit à le connoître. S'il ne fût point entré dans cette anti-chambre, peut-être eût-il passé pour une brute jusqu'à l'âge de raison : si César n'eût point vécu, peut-être eût-on toujours traité de visionnaire ce même Caton, qui pénétra son funeste génie & prévit tous ses projets de si loin. O que ceux qui jugent si précipitamment les enfans sont sujets à se tromper ! Ils sont souvent plus enfans qu'eux. J'ai vu dans un âge assez avancé un homme qui m'honoroit de son amitié, passer dans sa famille & chez ses amis, pour un esprit borné ; cette excellente tête se mûrissoit en silence.

Tout-à-coup il s'eſt montré Philoſophe, & je ne doute pas que la poſtérité ne lui marque une place honorable & diſtinguée parmi les meilleurs raiſonneurs & les plus profonds métaphyſiciens de ſon ſiecle.

Reſpectez l'enfance, & ne vous preſſez point de la juger, ſoit en bien, ſoit en mal. Laiſſez les exceptions s'indiquer, ſe prouver, ſe confirmer long-tems avant d'adopter pour elles des méthodes particulieres. Laiſſez long tems agir la Nature avant de vous mêler d'agir à ſa place, de peur de contrarier ſes opérations. Vous connoiſſez, dites-vous, le prix du tems, & n'en voulez point perdre. Vous ne voyez pas que c'eſt bien plus le perdre d'en mal uſer, que de n'en rien faire; & qu'un enfant mal inſtruit, eſt plus loin de la ſageſſe, que celui qu'on n'a point inſtruit du tout. Vous êtes allarmé de le voir conſumer ſes premieres années à ne rien faire. Comment!

n'eſt-ce rien que d'être heureux ? N'eſt-ce rien que de ſauter, jouer, courir toute la journée ? De ſa vie il ne ſera ſi occupé. Platon, dans ſa République, qu'on croit ſi auſtere, n'éleve les enfans qu'en fêtes, jeux, chanſons, paſſe-tems ; on diroit qu'il a tout fait, quand il leur a bien appris à ſe réjouir ; & Sénèque, parlant de l'ancienne Jeuneſſe Romaine : elle étoit, dit-il, toujours debout, on ne lui enſeignoit rien qu'elle dût apprendre aſſiſe. En valoit-elle moins, parvenue à l'âge viril ? Effrayez-vous donc peu de cette oiſiveté prétendue. Que diriez-vous d'un homme qui, pour mettre toute la vie à profit, ne voudroit jamais dormir ? Vous diriez : cet homme eſt inſenſé ; il ne jouit pas du tems, il ſe l'ôte : pour fuir le ſommeil, il court à la mort. Songez donc que c'eſt ici la même choſe, & que l'enfance eſt le ſommeil de la raiſon.

L'apparente facilité d'apprendre eſt

cause de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même est la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau, lisse & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui présente; mais rien ne reste, rien ne pénetre. L'enfant retient les mots, les idées se réfléchissent; ceux qui l'écoutent les entendent, lui seul ne les entend point.

Quoique la mémoire & le raisonnement soient deux facultés essentiellement différentes; cependant l'une ne se développe véritablement qu'avec l'autre. Avant l'âge de raison, l'enfant ne reçoit pas des idées, mais des images; & il y a cette différence entre les unes & les autres, que les images ne sont que des peintures absolues des objets sensibles, & que les idées sont des notions des objets, déterminées par des rapports. Une image peut être seule dans l'esprit qui se la représente; mais toute idée en suppose d'autres. Quand on imagine, on ne fait

que voir ; quand on conçoit, on compare. Nos ſenſations ſont purement paſſives, au-lieu que toutes nos perceptions ou idées naiſſent d'un principe actif qui juge. Cela ſera démontré ci-après.

Je dis donc que les enfans, n'étant pas capables de jugement, n'ont point de véritable mémoire. Ils retiennent des ſons, des figures, des ſenſations, rarement des idées, plus rarement leurs liaiſons. En m'objectant qu'ils apprennent quelques élémens de Géométrie, on croit bien prouver contre moi ; & tout au contraire, c'eſt pour moi qu'on prouve : on montre que, loin de ſavoir raiſonner d'eux-mêmes, ils ne ſavent pas même retenir les raiſonnemens d'autrui ; car ſuivez ces petits Géometres dans leur méthode, vous voyez auſſi-tôt qu'ils n'ont retenu que l'exacte impreſſion de la figure & les termes de la démonſtration. A la moindre objection nou-

velle, ils n'y ſont plus; renverſez la figure, ils n'y ſont plus. Tout leur ſavoir eſt dans la ſenſation, rien n'a paſſé juſqu'à l'entendement. Leur mémoire elle-même n'eſt guères plus parfaite que leurs autres facultés; puiſqu'il faut preſque toujours qu'ils rapprennent, étant grands, les choſes dont ils ont appris les mots dans l'enfance.

Je ſuis cependant bien éloigné de penſer que les enfans n'aient aucune eſpece de raiſonnement (14). Au con-

---

(14) J'ai fait cent fois réflexion, en écrivant, qu'il eſt impoſſible, dans un long ouvrage, de donner toujours les mêmes ſens aux mêmes mots. Il n'y a point de langue aſſez riche pour fournir autant de termes, de tours & de phraſes, que nos idées peuvent avoir de modifications. La méthode de définir tous les termes, & de ſubſtituer ſans ceſſe la définition à la place du défini eſt belle, mais impratiquable; car comment éviter le cercle? les définitions pourroient être bonnes, ſi l'on n'employoit pas des mots pour les faire Malgré cela, je ſuis perſuadé qu'on peut être clair, même dans la pauvreté de notre Langue; non pas en donnant toujours les mêmes acceptions aux mêmes mots: mais en faiſant en ſorte, autant de fois qu'on emploie chaque mot, que l'acception qu'on lui donne ſoit ſuffiſamment déterminée par les idées qui s'y rapportent, & que chaque période où ce mot ſe trouve, lui ſerve,

traire, je vois qu'ils raiſonnent très-bien dans tout ce qu'ils connoiſſent, & qui ſe rapporte à leur intérêt préſent & ſenſible. Mais c'eſt ſur leurs connoiſſances que l'on ſe trompe, en leur prêtant celles qu'ils n'ont pas, & les faiſant raiſonner ſur ce qu'ils ne ſauroient comprendre. On ſe trompe encore, en voulant les rendre attentifs à des conſidérations qui ne les touchent en aucune maniere, comme celle de leur intérêt à venir, de leur bonheur étant hommes, de l'eſtime qu'on aura pour eux quand ils ſeront grands; diſcours qui, tenus à des êtres dépourvus de toute prévoyance, ne ſignifient abſolument rien pour eux. Or, toutes les études forcées de ces pau-

---

pour ainſi dire, de définition. Tantôt je dis que les enfans ſont incapables de raiſonnement, & tantôt je les fais raiſonner avec aſſez de fineſſe : je ne crois pas, en cela, me contredire dans mes idées; mais je ne puis diſconvenir que je ne me contrediſe ſouvent dans mes expreſſions.

vres infortunés tendent à ces objets entierement étrangers à leurs esprits. Qu'on juge de l'attention qu'ils y peuvent donner.

Les Pédagogues, qui nous étalent en grand appareil les instructions qu'ils donnent à leurs disciples, sont payés pour tenir un autre langage : cependant on voit, par leur propre conduite, qu'ils pensent exactement comme moi ; car que leur apprennent-ils enfin ? Des mots, encore des mots, & toujours des mots. Parmi les diverses sciences qu'ils se vantent de leur enseigner, ils se gardent bien de choisir celles qui leur seroient véritablement utiles, parce que ce seroient des sciences de choses, & qu'ils n'y réussiroient pas ; mais celles qu'on paroît savoir, quand on en sait les termes ; le Blason, la Géographie, la Chronologie, les Langues, &c. Toutes études si loin de l'homme, & sur-

tout de l'enfant, que c'eſt une merveille, ſi rien de tout cela lui peut être utile une ſeule fois en ſa vie.

On ſera ſurpris que je compte l'étude des Langues au nombre des inutilités de l'éducation; mais on ſe ſouviendra que je ne parle ici que des études du premier âge; &, quoi qu'on puiſſe dire, je ne crois pas que juſqu'à l'âge de douze ou quinze ans, nul enfant, les prodiges à part, ait jamais vraiment appris deux Langues.

Je conviens que, ſi l'étude des Langues n'étoit que celle des mots, c'eſt-à-dire, des figures ou des ſons qui les expriment, cette étude pourroit convenir aux enfans; mais les Langues, en changeant les ſignes, modifient auſſi les idées qu'ils repréſentent. Les têtes ſe forment ſur les langages, les penſées prennent la teinte des idiômes. La raiſon ſeule eſt commune; l'eſprit en chaque Langue a ſa forme particuliere; différence qui pourroit bien être

en partie la cause ou l'effet des caracteres nationaux; & ce qui paroît confirmer cette conjecture, est que chez toutes les Nations du Monde la Langue suit les vicissitudes des mœurs, & se conserve ou s'altere comme elles.

De ces formes diverses, l'usage en donne une à l'enfant, & c'est la seule qu'il garde jusqu'à l'âge de raison. Pour en avoir deux, il faudroit qu'il sût comparer des idées; & comment les compareroit-il, quand il est à peine en état de les concevoir? Chaque chose peut avoir pour lui mille signes différens; mais chaque idée ne peut avoir qu'une forme, il ne peut donc apprendre à parler qu'une Langue. Il en apprend cependant plusieurs, me dit-on: je le nie. J'ai vu de ces petits prodiges qui croyoient parler cinq ou six Langues. Je les ai entendu successivement parler Allemand, en termes Latins, en termes François, en termes Italiens; ils se servoient, à la vérité, de

cinq ou ſix Dictionnaires; mais ils ne parloient toujours qu'Allemand. En un mot, donnez aux enfans tant de ſynonymes qu'il vous plaira, vous changerez les mots, non la langue; ils n'en ſauront jamais qu'une.

C'eſt pour cacher en ceci leur inaptitude, qu'on les exerce par préférence ſur les Langues mortes, dont il n'y a plus de juges qu'on ne puiſſe recuſer. L'uſage familier de ces Langues étant perdu depuis long-tems, on ſe contente d'imiter ce qu'on en trouve écrit dans les livres, & l'on appelle cela les parler. Si tel eſt le Grec & le Latin des Maîtres, qu'on juge de celui des enfans! A peine ont-ils appris par cœur le Rudiment, auquel ils n'entendent abſolument rien, qu'on leur apprend d'abord à rendre un diſcours François en mots Latins; puis, quand ils ſont plus avancés, à coudre en proſe des phraſes de Ciceron, & en vers des centons de Virgile. Alors ils

croient parler Latin : qui eſt-ce qui viendra les contredire ?

En quelqu'étude que ce puiſſe être, ſans l'idée des choſes repréſentées, les ſignes repréſentans ne ſont rien. On borne pourtant toujours l'enfant à ces ſignes, ſans jamais pouvoir lui faire comprendre aucune des choſes qu'ils repréſentent. En penſant lui apprendre la deſcription de la terre, on ne lui apprend qu'à connoître des cartes : on lui apprend des noms de Villes, de Pays, de Rivieres, qu'il ne conçoit pas exiſter ailleurs que ſur le papier où l'on les lui montre. Je me ſouviens d'avoir vu quelque part une Géographie qui commençoit ainſi : *Qu'eſt-ce que le Monde ? C'eſt un globe de carton.* Telle eſt préciſément la Géographie des enfans. Je poſe en fait qu'après deux ans de ſphère & de Coſmographie, il n'y a pas un ſeul enfant de dix ans, qui, ſur les regles qu'on lui a données, ſût ſe conduire de

de Paris à Saint-Denys : Je poſe en fait qu'il n'y en a pas un, qui, ſur un plan du jardin de ſon pere, fût en état d'en ſuivre les détours ſans s'égarer. Voilà ces Docteurs qui ſavent à point nommé où ſont Pekin, Iſpahan, le Méxique, & tous les pays de la terre.

J'entends dire qu'il convient d'occuper les enfans à des études où il ne faille que des yeux ; cela pourroit être, s'il y avoit quelque étude où il ne fallût que des yeux ; mais je n'en connois point de telle.

Par une erreur encore plus ridicule, on leur fait étudier l'Hiſtoire : on s'imagine que l'Hiſtoire eſt à leur portée, parce qu'elle n'eſt qu'un recueil de faits ; mais qu'entend-on par ce mot de *faits ?* Croit-on que les rapports qui déterminent les faits hiſtoriques, ſoient ſi faciles à ſaiſir, que les idées s'en forment ſans peine dans l'eſprit des enfans ? croit-on que la véritable

connoiſſance des évènemens ſoit ſéparable de celle de leurs cauſes, de celle de leurs effets, & que l'hiſtorique tienne ſi peu au moral, qu'on puiſſe connoître l'un ſans l'autre? Si vous ne voyez dans les actions des hommes que les mouvemens extérieurs & purement phyſiques, qu'apprenez-vous dans l'Hiſtoire? abſolument rien; & cette étude, dénuée de tout intérêt, ne vous donne pas plus de plaiſir que d'inſtruction. Si vous voulez apprécier ces actions par leurs rapports moraux, eſſayez de faire entendre ces rapports à vos Éleves, & vous verrez alors ſi l'Hiſtoire eſt de leur âge.

Lecteur, ſouvenez-vous toujours que celui qui vous parle, n'eſt ni un Savant ni un Philoſophe, mais un homme ſimple, ami de la vérité, ſans parti, ſans ſyſtême; un ſolitaire, qui, vivant peu avec les hommes, a moins d'occaſions de s'imboire de leurs pré-

jugés, & plus de tems pour réfléchir ſur ce qui le frappe, quand il commerce avec eux. Mes raiſonnemens ſont moins fondés ſur des principes que ſur des faits ; & je crois ne pouvoir mieux vous mettre à portée d'en juger, que de vous rapporter ſouvent quelque exemple des obſervations qui me les ſuggerent.

J'étois allé paſſer quelques jours à la campagne chez une bonne mere de famille qui prenoit grand ſoin de ſes enfans & de leur éducation. Un matin que j'étois préſent aux leçons de l'aîné, ſon Gouverneur, qui l'avoit très-bien inſtruit de l'Hiſtoire ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba ſur le trait connu du Médecin Philippe qu'on a mis en tableau, & qui ſûrement en valoit bien la peine. Le Gouverneur, homme de mérite, fit ſur l'intrépidité d'Alexandre pluſieurs réflexions qui ne me plûrent point, mais que j'évitai de combattre, pour

ne pas le décréditer dans l'esprit de son Éleve. A table, on ne manqua pas, selon la méthode françoise, de faire beaucoup babiller le petit bonhomme. La vivacité naturelle à son âge, & l'attente d'un applaudissement sûr, lui firent débiter mille sottises, tout à travers lesquelles partoient de tems en tems quelques mots heureux qui faisoient oublier le reste. Enfin vint l'histoire du médecin Philippe : il la raconta fort nettement & avec beaucoup de grace. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la mere & qu'attendoit le fils, on raisonna sur ce qu'il avoit dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre; quelques-uns, à l'exemple du Gouverneur, admiroient sa fermeté, son courage : ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étoient présens ne voyoit en quoi consistoit la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis-je, il me paroît que, s'il y a le

moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'eſt qu'une extravagance. Alors tout le monde ſe réunit, & convint que c'étoit une extravagance. J'allois répondre & m'échauffer, quand une femme qui étoit à côté de moi, & qui n'avoit pas ouvert la bouche, ſe pencha vers mon oreille, & me dit tout bas : tais-toi, Jean-Jacques; ils ne t'entendront pas. Je la regardai, je fus frappé, & je me tus.

Après le dîner, ſoupçonnant ſur pluſieurs indices que mon jeune Docteur n'avoit rien compris du tout à l'hiſtoire qu'il avoit ſi bien racontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour de parc, & l'ayant queſtionné tout à mon aiſe, je trouvai qu'il admiroit plus que perſonne le courage ſi vanté d'Alexandre : mais ſavez-vous où il voyoit ce courage? uniquement dans celui d'avaler d'un ſeul trait un breuvage de mauvais goût, ſans héſi-

ter, ſans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avoit fait prendre médecine il n'y avoit pas quinze jours, & qui ne l'avoit priſe qu'avec une peine infinie, en avoit encore le déboire à la bouche. La mort, l'empoiſonnement ne paſſoient dans ſon eſprit que pour des ſenſations déſagréables, & il ne concevoit pas, pour lui, d'autre poiſon que du ſéné. Cependant il faut avouer que la fermeté du Héros avoit fait une grande impreſſion ſur ſon jeune cœur, & qu'à la premiere médecine qu'il faudroit avaler, il avoit bien réſolu d'être un Alexandre. Sans entrer dans des éclairciſſemens qui paſſoient évidemment ſa portée, je le confirmai dans ces diſpoſitions louables, & je m'en retournai riant en moi-même de la haute ſageſſe des Peres & des Maîtres qui penſent apprendre l'Hiſtoire aux enfans.

Il eſt aiſé de mettre dans leurs bou-

ches les mots de *Rois*, d'*Empires*, de *Guerres*, de *Conquêtes*, de *Révolutions*, de *Loix*; mais quand il ſera queſtion d'attacher à ces mots des idées nettes, il y aura loin de l'entretien du Jardinier Robert à toutes ces explications.

Quelques Lecteurs, mécontens du *tais toi, Jean-Jacques*, demanderont, je le prévois, ce que je trouve enfin de ſi beau dans l'action d'Alexandre? Infortunés! s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous? c'eſt qu'Alexandre croyoit à la vertu; c'eſt qu'il y croyoit ſur ſa tête, ſur ſa propre vie; c'eſt que ſa grande ame étoit faite pour y croire. O que cette médecine avalée étoit une belle profeſſion de foi! Non, jamais mortel n'en fit une ſi ſublime: s'il eſt quelque moderne Alexandre, qu'on me le montre à de pareils traits.

S'il n'y a point de ſcience de mots, il n'y a point d'étude propre aux enfans. S'ils n'ont pas de vraies idées,

ils n'ont point de véritable mémoire; car je n'appelle pas ainſi celle qui ne retient que des ſenſations. Que ſert d'inſcrire dans leur tête un catalogue de ſignes qui ne repréſentent rien pour eux? En apprenant les choſes, n'apprendront-ils pas les ſignes? Pourquoi leur donner la peine inutile de les apprendre deux fois? & cependant quels dangereux préjugés ne commence-t-on pas à leur inſpirer, en leur faiſant prendre pour de la ſcience, des mots qui n'ont aucun ſens pour eux! C'eſt du premier mot dont l'enfant ſe paye, c'eſt de la premiere choſe qu'il apprend ſur la parole d'autrui, ſans en voir l'utilité lui-même, que ſon jugement eſt perdu : il aura long-tems à briller aux yeux des ſots, avant qu'il répare une telle perte (15).

---

(15) La plupart des Savans le ſont à la maniere des enfans. La vaſte érudition réſulte moins d'une multitude d'idées que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets iſolés ou

Non ; si la Nature donne au cerveau d'un enfant cette souplesse qui le rend propre à recevoir toutes sortes d'impressions, ce n'est pas pour qu'on y grave des noms de Rois, des dates, des termes de blason, de sphère, de géographie, & tous ces mots sans aucun sens pour son âge, & sans aucune utilité pour quelque âge que ce soit, dont on accable sa triste & stérile enfance ; mais c'est pour que toutes les idées qu'il peut concevoir & qui lui sont utiles, toutes celles qui se rapportent à son bonheur, & doi-

---

dénués d'idées se retiennent uniquement par la mémoire des signes, & rarement se rappelle-t-on quelqu'une de ces choses sans voir en même tems, le *recto* ou le *verso* de la page où on l'a lue, ou la figure sous laquelle on la vit la premiere fois. Telle étoit, à-peu-près, la science à la mode les siecles derniers ; celle de notre siecle est autre chose. On n'étudie plus, on n'observe plus ; on rêve, & l'on nous donne gravement pour de la Philosophie les rêves de quelques mauvaises nuits. On me dira que je rêve aussi, j'en conviens ; mais (ce que les autres n'ont garde de faire) je donne mes rêves pour des rêves, laissant chercher au Lecteur s'ils ont quelque chose d'utile aux gens éveillés.

vent l'éclairer un jour ſur ſes devoirs, s'y tracent de bonne heure en caracteres ineffaçables, & lui ſervent à ſe conduire pendant ſa vie d'une maniere convenable à ſon être & à ſes facultés.

Sans étudier dans les livres, l'eſpece de mémoire que peut avoir un enfant ne reſte pas pour cela oiſive; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend le frappe, & il s'en ſouvient; il tient regiſtre en lui-même des actions, des diſcours des hommes, & tout ce qui l'environne eſt le livre dans lequel, ſans y ſonger, il enrichit continuellement ſa mémoire, en attendant que ſon jugement puiſſe en profiter. C'eſt dans le choix de ces objets, c'eſt dans le ſoin de lui préſenter ſans ceſſe ceux qu'il peut connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer, que conſiſte le véritable art de cultiver en lui cette premiere faculté; & c'eſt par-là qu'il faut tâcher de lui former un magaſin

de connoiſſances qui ſerve à ſon éducation durant ſa jeuneſſe, & à ſa conduite dans tous les tems. Cette méthode, il eſt vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les Gouvernantes & les Précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux, robuſtes, ſains de corps & d'entendement, qui, ſans s'être fait admirer étant jeunes, ſe font honorer étant grands.

Émile n'apprendra jamais rien par cœur, pas même des fables, pas même celles de Lafontaine, toutes naïves, toutes charmantes qu'elles ſont; car les mots des fables ne ſont pas plus les fables, que les mots de l'Hiſtoire ne ſont l'Hiſtoire. Comment peut-on s'aveugler aſſez pour appeller les fables la morale des enfans; ſans ſonger que l'apologue, en les amuſant, les abuſe; que, ſéduits par le menſonge, ils laiſſent échapper la vérité, & que ce qu'on fait pour leur rendre

l'inſtruction agréable les empêche d'en profiter ? Les fables peuvent inſtruire les hommes, mais il faut dire la vérité nue aux enfans ; ſi-tôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne ſe donnent plus la peine de le lever.

On fait apprendre les fables de La-fontaine à tous les enfans, & il n'y en a pas un ſeul qui les entende. Quand ils les entendroient, ce ſeroit encore pis ; car la morale en eſt tellement mêlée & ſi diſproportionnée à leur âge, qu'elle les porteroit plus au vice qu'à la vertu. Ce ſont encore là, direz-vous, des paradoxes ; ſoit : mais voyons ſi ce ſont des vérités.

Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre ; parce que, quelque effort qu'on faſſe pour les rendre ſimples, l'inſtruction qu'on en veut tirer force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut ſaiſir, & que le tour même de la poéſie, en les lui rendant plus faciles à retenir, les

lui rend plus difficiles à concevoir; en ſorte qu'on achette l'agrément aux dépens de la clarté. Sans citer cette multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible ni d'utile pour les enfans; & qu'on leur fait indiſcrettement apprendre avec les autres, parce qu'elles s'y trouvent mêlées, bornons-nous à celles que l'Auteur ſemble avoir faites ſpécialement pour eux.

Je ne connois dans tout le Recueil de Lafontaine, que cinq ou ſix fables où brille éminemment la naïveté puérile: de ces cinq ou ſix, je prends pour exemple la premiere de toutes, parce que c'eſt celle dont la morale eſt le plus de tout âge, celle que les enfans ſaiſiſſent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaiſir, enfin celle que pour cela même l'Auteur a miſe par préférence à la tête de ſon livre. En lui ſuppoſant réellement l'objet d'être entendu des enfans, de leur plaire & de les inſtruire,

cette fable eſt aſſurément ſon chef-d'œuvre : qu'on me permette donc de la ſuivre & de l'examiner en peu de mots.

LE CORBEAU ET LE RENARD,

FABLE.

Maître Corbeau, ſur un arbre perché,

Maître. Que ſignifie ce mot en lui-même? Que ſignifie-t-il au-devant d'un nom propre? Quel ſens a-t-il dans cette occaſion?

Qu'eſt-ce qu'un Corbeau?

Qu'eſt-ce qu'*un arbre perché?* l'on ne dit pas, *ſur un arbre perché* : l'on dit, *perché ſur un arbre.* Par conſéquent il faut parler des inverſions de la Poéſie; il faut dire ce que c'eſt que Proſe & que Vers.

Tenoit dans ſon bec un fromage.

Quel fromage? Étoit-ce un fromage de Suiſſe, de Brie, ou de Hollande? Si l'enfant n'a point vu de

Corbeaux, que gagnez-vous à lui en parler? S'il en a vu, comment concevra-t-il qu'ils tiennent un fromage à leur bec! Faiſons toujours des images d'après nature.

Maître Renard, par l'odeur alléché,

Encore un maître! mais pour celui-ci, c'eſt à bon titre : il eſt maître paſſé dans les tours de ſon métier. Il faut dire ce que c'eſt qu'un Renard, & diſtinguer ſon vrai naturel, du caractere de convention qu'il a dans les fables.

Alléché. Ce mot n'eſt pas uſité. Il le faut expliquer : il faut dire qu'on ne s'en ſert plus qu'en Vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en Vers qu'en Proſe. Que lui répondrez-vous?

Alléché par l'odeur d'un fromage. Ce fromage tenu par un Corbeau perché ſur un arbre, devoit avoir beaucoup d'odeur pour être ſenti par le Renard dans un taillis ou dans ſon terrier!

Eſt-ce ainſi que vous exercez votre Éleve à cet eſprit de critique judicieuſe, qui ne s'en laiſſe impoſer qu'à bonnes enſeignes, & ſait diſcerner la vérité, du menſonge, dans les narrations d'autrui.

Lui tint à-peu-près ce langage :

Ce langage. Les Renards parlent donc ? Ils parlent donc la même langue que les Corbeaux ? Sage précepteur, prends garde à toi : pèſe bien ta réponſe, avant de la faire. Elle importe plus que tu n'as penſé.

Eh ! bon jour, Monſieur le Corbeau !

Monſieur. Titre que l'enfant voit tourner en dériſion, même avant qu'il ſache que c'eſt un titre d'honneur. Ceux qui diſent *Monſieur du Corbeau* auront bien d'autres affaires avant que d'avoir expliqué ce *du.*

Que vous êtes charmant ! que vous me
ſemblez beau !

Cheville, redondance inutile. L'en-

fant, voyant répéter la même chose en d'autres termes, apprend à parler lâchement. Si vous dites que cette redondance est un art de l'Auteur, & entre dans le dessein du Renard, qui veut paroître multiplier les éloges avec les paroles; cette excuse sera bonne pour moi, mais non pas pour mon Éleve.

Sans mentir, si votre ramage,

Sans mentir. On ment donc quelquefois? Où en sera l'enfant, si vous lui apprenez que le Renard ne dit, *sans mentir*, que parce qu'il ment?

Répondoit à votre plumage.

Répondoit. Que signifie ce mot? Apprenez à l'enfant à comparer des qualités aussi différentes que la voix & le plumage; vous verrez comme il vous entendra!

Vous seriez le Phénix des hôtes de ces bois.

Le Phénix. Qu'est-ce qu'un Phénix? Nous voici tout-à-coup jetés dans

la menteuſe Antiquité ; preſque dans la mythologie.

Les hôtes de ces bois. Quel diſcours figuré ! Le flatteur ennoblit ſon langage, & lui donne plus de dignité pour le rendre plus ſéduiſant. Un enfant entendra-t-il cette fineſſe ? ſait-il ſeulement, peut-il ſavoir, ce que c'eſt qu'un ſtyle noble & un ſtyle bas ?

A ces mots, le Corbeau ne ſe ſent pas de joie ;

Il faut avoir éprouvé déja des paſſions bien vives pour ſentir cette expreſſion proverbiale.

Et, pour montrer ſa belle voix,

N'oubliez pas que, pour entendre ce vers & toute la fable, l'enfant doit ſavoir ce que c'eſt que la belle voix du Corbeau.

Il ouvre un large bec, laiſſe tomber ſa proie.

Ce vers eſt admirable ; l'harmonie ſeule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert ; j'entends tomber le fromage à travers les branches : mais

ces ſortes de beautés ſont perdues pour les enfans.

Le Renard s'en ſaiſit ; & dit : mon bon Monſieur,

Voilà donc déja la bonté transformée en bétiſe ! Aſſurément on ne perd pas de tems pour inſtruire les enfans.

Apprenez que tout flatteur

Maxime générale ; nous n'y ſommes plus.

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Jamais enfant de dix ans n'entendit ce vers-là.

Cette leçon vaut bien un fromage , ſans doute.

Ceci s'entend , & la penſée eſt très-bonne. Cependant il y aura encore bien peu d'enfans qui ſachent comparer une leçon à un fromage, & qui ne préféraſſent le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'eſt qu'une raillerie. Que de fineſſe pour des enfans !

Le Corbeau , honteux & confus ,

Autre pléonaſme ; mais celui-ci eſt inexcuſable.

Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

Jura. Quel eſt le ſot de Maître qui oſe expliquer à l'enfant ce que c'eſt qu'un ſerment?

Voilà bien des détails; bien moins cependant qu'il n'en faudroit pour analyſer toutes les idées de cette fable, & les réduire aux idées ſimples & élémentaires dont chacune d'elles eſt compoſée. Mais qui eſt-ce qui croit avoir beſoin de cette analyſe pour ſe faire entendre à la Jeuneſſe? Nul de nous n'eſt aſſez philoſophe pour ſavoir ſe mettre à la place d'un enfant. Paſſons maintenant à la morale.

Je demande ſi c'eſt à des enfans de ſix ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent & mentent pour leur profit? On pourroit tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui perſifflent les petits garçons, & ſe moquent en ſecret de leur ſotte vanité: mais le fromage gâte tout;

on leur apprend moins à ne pas le laisser tomber de leur bec, qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'est ici mon second paradoxe, & ce n'est pas le moins important.

Suivez les enfans apprenant leurs fables, & vous verrez que, quand ils sont en état d'en faire l'application, ils en font presque toujours une contraire à l'intention de l'Auteur, & qu'au-lieu de s'observer sur le défaut dont on les veut guérir ou préserver, ils penchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. Dans la fable précédente, les enfans se moquent du corbeau; mais ils s'affectionnent tous au renard. Dans la fable qui suit, vous croyez leur donner la cigale pour exemple; & point du tout, c'est la fourmi qu'ils choisiront. On n'aime point à s'humilier; ils prendront toujours le beau rôle; c'est le choix de l'amour-propre, c'est un choix très-naturel. Or,

quelle horrible leçon pour l'enfance! Le plus odieux de tous les monſtres ſeroit un enfant avare & dur, qui ſauroit ce qu'on lui demande & ce qu'il refuſe. La fourmi fait plus encore, elle lui apprend à railler dans ſes refus.

Dans toutes les fables où le lion eſt un des perſonnages, comme c'eſt d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point de ſe faire lion; & quand il préſide à quelque partage, bien inſtruit par ſon modele, il a grand ſoin de s'emparer de tout. Mais quand le moucheron terraſſe le lion, c'eſt une autre affaire; alors l'enfant n'eſt plus lion, il eſt moucheron. Il apprend à tuer un jour à coups d'aiguillon ceux qu'il n'ôſeroit attaquer de pied ferme.

Dans la fable du loup maigre & du chien gras, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je

n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avoit déſolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à ſavoir la cauſe de ſes pleurs; on la ſut enfin. La pauvre enfant s'ennuyoit d'être à la chaîne : elle ſe ſentoit le cou pelé; elle pleuroit de n'être pas loup.

Ainſi donc la morale de la premiere fable citée eſt pour l'enfant une leçon de la plus baſſe flatterie; celle de la ſeconde, une leçon d'inhumanité; celle de la troiſieme, une leçon d'injuſtice; celle de la quatrieme, une leçon de ſatyre; celle de la cinquieme, une leçon d'indépendance. Cette derniere leçon, pour être ſuperflue à mon Éleve, n'en eſt pas plus convenable aux vôtres. Quand vous leur donnez des préceptes qui ſe contrediſent, quel fruit eſpérez vous de vos ſoins? Mais peut-être, à cela près, toute cette morale qui me ſert d'objection contre les fables,

fournit-elle autant de raiſons de les conſerver. Il faut une morale en paroles & une en actions dans la ſociété, & ces deux morales ne ſe reſſemblent point. La premiere eſt dans le Catéchiſme, où on la laiſſe ; l'autre eſt dans les Fables de Lafontaine pour les enfans, & dans ſes Contes pour les meres. Le même Auteur ſuffit à tout.

Compoſons, Monſieur de Lafontaine. Je promets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'inſtruire dans vos Fables; car j'eſpere ne pas me tromper ſur leur objet. Mais pour mon Éleve, permettez que je ne lui en laiſſe pas étudier une ſeule, juſqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'il eſt bon pour lui d'apprendre des choſes dont il ne comprendra pas le quart; que dans celles qu'il pourra comprendre, il ne prendra jamais le change; & qu'au-lieu de ſe corriger ſur la dupe, il ne ſe formera pas ſur le frippon.

En ôtant ainsi tous les devoirs des ıfans, j'ôte les instrumens de leur lus grande misere, savoir les livres. a lecture est le fléau de l'enfance, presque la seule occupation qu'on i sait donner. A peine à douze ans mile saura-t-il ce que c'est qu'un li-e. Mais il faut bien, au moins, ra-t-on, qu'il sache lire. J'en con-ens : il faut qu'il sache lire, quand lecture lui est utile; jusqu'alors elle est bonne qu'à l'ennuyer.

Si l'on ne doit rien exiger des en-ns par obéissance, il s'ensuit qu'ils : peuvent rien apprendre dont ils : sentent l'avantage actuel & pré-nt, soit d'agrément, soit d'utilité; ıtrement, quel motif les porteroit à ıpprendre? L'art de parler aux absens de les entendre, l'art de leur com-uniquer au loin, sans médiateur, nos ntimens, nos volontés, nos desirs, t un art dont l'utilité peut être ren-ıe sensible à tous les âges. Par quel

prodige cet art si utile & si agréable est-il devenu un tourment pour l'enfance? Parce qu'on la contraint de s'y appliquer malgré elle, & qu'on le met à des usages auxquels elle ne comprend rien. Un enfant n'est pas fort curieux de perfectionner l'instrument avec lequel on le tourmente; mais faites que cet instrument serve à ses plaisirs, & bientôt il s'y appliquera malgré vous.

On se fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre à lire; on invente des bureaux, des cartes: on fait de la chambre d'un enfant un attelier d'Imprimerie: Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dez. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée? Quelle pitié! Un moyen plus sûr que tous ceux-là, & celui qu'on oublie toujours, est le desir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce desir, puis laissez-là vos bureaux & vos dez; toute méthode lui sera bonne.

L'intérêt présent; voilà le grand
ıobile, le seul qui mene sûrement
· loin. Émile reçoit quelquefois de
n pere, de sa mere, de ses parens,
: ses amis, des billets d'invitation
ɔur un dîner, pour une promenade,
ıur une partie sur l'eau, pour voir
ıelque fête publique. Ces billets
nt courts, clairs, nets, bien écrits.
faut trouver quelqu'un qui les lui
'e; ce quelqu'un, ou ne se trouve pas
ujours à point nommé, ou rend à
nfant le peu de complaisance que
nfant eut pour lui la veille. Ainsi
ccasion, le moment se passe. On lui
enfin le billet, mais il n'est plus
ns. Ah! si l'on eût su lire soi-même!
n en reçoit d'autres; ils sont si courts!
sujet en est si intéressant! on vou-
ɔit essayer de les déchiffrer, on
ɔuve tantôt de l'aide & tantôt des
'us. On s'évertue; on déchiffre en-
la moitié d'un billet; il s'agit

N 2

d'aller demain manger de la crême... on ne ſait où ni avec qui... combie on fait d'efforts pour lire le reſte! j ne crois pas qu'Émile ait beſoin d bureau. Parlerai-je à préſent de l'é criture? Non; j'ai honte de m'amuſe à ces niaiſeries dans un traité de l'édu cation.

J'ajouterai ce ſeul mot qui fait un importante maxime; c'eſt que, d'or dinaire, on obtient très-sûrement très-vîte ce qu'on n'eſt point preſſ d'obtenir. Je ſuis preſque sûr qu'Émil ſaura parfaitement lire & écrire avan l'âge de dix ans, préciſément parc qu'il m'importe fort peu qu'il le ſach avant quinze; mais j'aimerois mieu qu'il ne ſût jamais lire que d'achete cette ſcience au prix de tout ce qu peut la rendre utile: de quoi lui ſer vira la lecture, quand on l'en aura re buté pour jamais? *Id imprimis caver oportebit, ne ſtudia qui amare non*

*ùm poterit, oderit, & amaritudinem
ṡmel perceptam etiàm ultra rudes annos
ṙformidet* (*).

Plus j'insiste sur ma méthode inac-
ve, plus je sens les objections se
ṙnforcer. Si votre Éleve n'apprend
en de vous, il apprendra des autres.
i vous ne prévenez l'erreur par la
érité, il apprendra des mensonges;
ṡs préjugés que vous craignez de lui
onner, il les recevra de tout ce qui
environne; ils entreront par tous ses
ṡns; ou ils corrompront sa raison,
ıême avant qu'elle soit formée, ou
ɔn esprit engourdi par une longue
ıaction s'absorbera dans la matiere.
.'inhabitude de penser dans l'enfance
n ôte la faculté durant le reste de la
ie.

Il me semble que je pourrois aisé-
ıent répondre à cela; mais pourquoi
ɔujours des réponses? Si ma méthode

(*) Quintil. l. 1. c. 1.

répond d'elle-même aux objections ; elle est bonne ; si elle n'y répond pas elle ne vaut rien : je poursuis.

Si, sur le plan que j'ai commencé d tracer, vous suivez les regles directe ment contraires à celles qui sont éta blies, si, au-lieu de porter au loin l'es prit de votre Éleve ; si, au-lieu de l'é garer sans cesse en d'autres lieux, en d'autres climats, en d'autres siecles aux extrémités de la terre & jusque dans les cieux, vous vous applique: à le tenir toujours en lui-même & at tentif à ce qui le touche immédiate ment ; alors vous le trouverez capa ble de perception, de mémoire, & même de raisonnement : c'est l'ordr de la Nature. A mesure que l'être sen sitif devient actif, il acquiert un dis cernement proportionnel à ses forces & ce n'est qu'avec la force surabon dante à celle dont il a besoin pour se conserver, que se développe en lui la faculté spéculative propre à employe

:t excès de force à d'autres uſages. 'oulez-vous donc cultiver l'intelli- :nce de votre Éleve, cultivez les rces qu'elle doit gouverner. Exercez ›ntinuellement ſon corps, rendez-le buſte & ſain pour le rendre ſage & iſonnable; qu'il travaille, qu'il agiſſe, ı'il coure, qu'il crie, qu'il ſoit tou- urs en mouvement, qu'il ſoit hom- e par la vigueur, & bientôt il le ſera ır la raiſon.

Vous l'abrutiriez, il eſt vrai, par :tte méthode, ſi vous alliez toujours dirigeant, toujours lui diſant : va, ens, reſte, fais ceci, ne fais pas cela. votre tête conduit toujours ſes bras, ſienne lui devient inutile. Mais uvenez-vous de nos conventions; ſi ›us n'êtes qu'un pédant, ce n'eſt pas peine de me lire.

C'eſt une erreur bien pitoyable d'i- aginer que l'exercice du corps nuiſe ıx opérations de l'eſprit; comme ſi :s deux actions ne devoient pas mar-

cher de concert, & que l'une ne dû pas toujours diriger l'autre.

Il y a deux sortes d'hommes don les corps sont dans un exercice conti nuel, & qui sûrement songent aussi peu les uns que les autres à cultive leur ame, savoir, les Paysans & le Sauvages. Les premiers sont rustres grossiers, mal-adroits; les autres connus par leur grand sens, le son encore par la subtilité de leur es prit: généralement il n'y a rien d plus lourd qu'un Paysan, rien de plu fin qu'un Sauvage. D'où vient cett différence? c'est que le premier, fai sant toujours ce qu'on lui commande ou ce qu'il a vu faire à son pere, o ce qu'il a fait lui-même dès sa jeu nesse, ne va jamais que par routine &, dans sa vie presque automate, oc cupé sans cesse des mêmes travaux l'habitude & l'obéissance lui tiennen lieu de raison.

Pour le Sauvage, c'est autre chose;

n'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche prescrite, n'obéissant à personne; sans autre loi que sa volonté, il est forcé de raisonner à chaque action de sa vie; il ne fait pas un mouvement, pas un pas, sans en avoir d'avance envisagé les suites. Ainsi, plus son corps s'exerce, plus son esprit s'éclaire; sa force & sa raison croissent à la fois, & s'étendent l'une par l'autre.

Savant Précepteur, voyons lequel de nos deux Éleves ressemble au Sauvage, & lequel ressemble au Paysan. Soumis en tout à une autorité toujours enseignante, le vôtre ne fait rien que sur parole; il n'ôse manger quand il a faim, ni rire quand il est gai, ni pleurer quand il est triste, ni présenter une main pour l'autre, ni remuer le pied que comme on le lui prescrit; bientôt il n'ôsera respirer que sur vos regles. A quoi voulez-vous qu'il pense, quand vous pensez à tout pour lui?

Aſſuré de votre prévoyance, qu'a-t-il beſoin d'en avoir? Voyant que vous vous chargez de ſa conſervation, de ſon bien-être, il ſe ſent délivré de ce ſoin; ſon jugement ſe repoſe ſur le vôtre; tout ce que vous ne lui défendez pas, il le fait ſans réflexion, ſachant bien qu'il le fait ſans riſque. Qu'a-t-il beſoin d'apprendre à prévoir la pluie? Il ſait que vous regardez au ciel pour lui. Qu'a-t-il beſoin de regler ſa promenade? Il ne craint pas que vous lui laiſſiez paſſer l'heure du dîner. Tant que vous ne lui défendez pas de manger, il mange; quand vous le lui défendez, il ne mange plus; il n'écoute plus les avis de ſon eſtomach, mais les vôtres. Vous avez beau ramollir ſon corps dans l'inaction, vous n'en rendez pas ſon entendement plus flexible. Tout au contraire, vous achevez de décréditer la raiſon dans ſon eſprit, en lui faiſant uſer le peu qu'il en a ſur les choſes qui lui

paroissent le plus inutiles. Ne voyant jamais à quoi elle est bonne, il juge enfin qu'elle n'est bonne à rien. Le pis qui pourra lui arriver de mal raisonner, sera d'être repris, & il l'est si souvent qu'il n'y songe gueres ; un danger si commun ne l'effraye plus.

Vous lui trouvez pourtant de l'esprit, & il en a pour babiller avec les femmes, sur le ton dont j'ai déja parlé ; mais qu'il soit dans le cas d'avoir à payer de sa personne, à prendre un parti dans quelque occasion difficile, vous le verrez cent fois plus stupide & plus bête que le fils du plus gros manant.

Pour mon Éleve, ou plutôt celui de la Nature, exercé de bonne heure à se suffire à lui-même, autant qu'il est possible, il ne s'accoutume point à recourir sans cesse aux autres, encore moins à leur étaler son grand savoir. En revanche il juge, il prévoit, il raisonne en tout ce qui se rapporte

immédiatement à lui. Il ne jaſe pas, il agit ; il ne ſait pas un mot de ce qui ſe fait dans le Monde, mais il ſait fort bien faire ce qui lui convient. Comme il eſt ſans ceſſe en mouvement, il eſt forcé d'obſerver beaucoup de choſes, de connoître beaucoup d'effets ; il acquiert de bonne heure une grande expérience, il prend ſes leçons de la Nature & non pas des hommes ; il s'inſtruit d'autant mieux qu'il ne voit nulle part l'intention de l'inſtruire. Ainſi ſon corps & ſon eſprit s'exercent à la fois. Agiſſant toujours d'après ſa penſée, & non d'après celle d'un autre, il unit continuellement deux opérations ; plus il ſe rend fort & robuſte, plus il devient ſenſé & judicieux. C'eſt le moyen d'avoir un jour ce qu'on croit incompatible, & ce que preſque tous les grands-hommes ont réuni : la force du corps & celle de l'ame ; la raiſon d'un ſage & la vigueur d'un athlete.

Jeune Instituteur, je vous prêche un art difficile ; c'est de gouverner sans préceptes, & de tout faire en ne faisant rien. Cet art, j'en conviens, n'est pas de votre âge ; il n'est pas propre à faire briller d'abord vos talens, ni à vous faire valoir auprès des pères ; mais c'est le seul propre à réussir. Vous ne parviendrez jamais à faire des sages, si vous ne faites d'abord des polissons : c'étoit l'éducation des Spartiates ; au-lieu de les coller sur des livres, on commençoit par leur apprendre à voler leur dîner. Les Spartiates étoient-ils pour cela grossiers étant grands ? Qui ne connoît la force & le sel de leurs réparties ? Toujours faits pour vaincre, ils écrasoient leurs ennemis en toute espece de guerre, & les babillards Athéniens craignoient autant leurs mots que leurs coups.

Dans les éducations les plus soignées, le Maître commande & croit gouverner ; c'est en effet l'enfant qui

gouverne. Il se sert de ce que vous exigez de lui pour obtenir de vous ce qui lui plaît, & il sait toujours vous faire payer une heure d'assiduité par huit jours de complaisance. A chaque instant il faut pactiser avec lui. Ces traités, que vous proposez à votre mode, & qu'il exécute à la sienne, tournent toujours au profit de ses fantaisies; sur-tout quand on a la maladresse de mettre en condition pour son profit ce qu'il est bien sûr d'obtenir, soit qu'il remplisse ou non la condition qu'on lui impose en échange. L'enfant, pour l'ordinaire, lit beaucoup mieux dans l'esprit du Maître, que le Maître dans le cœur de l'enfant, & cela doit être; car toute la sagacité qu'eût employé l'enfant livré à lui-même à pourvoir à la conservation de sa personne, il l'emploie à sauver sa liberté naturelle des chaînes de son tyran : au-lieu que celui-ci, n'ayant nul intérêt si pressant à péné-

rer l'autre, trouve quelquefois mieux
son compte à lui laiſſer ſa pareſſe ou
ſa vanité.

Prenez une route oppoſée avec votre Éleve; qu'il croye toujours être le Maître, & que ce ſoit toujours vous qui le ſoyez. Il n'y a point d'aſſujetiſſement ſi parfait que celui qui garde l'apparence de la liberté; on captive ainſi la volonté même. Le pauvre enfant qui ne ſait rien, qui ne peut rien, qui ne connoît rien, n'eſt-il pas à votre merci? Ne diſpoſez-vous pas, par rapport à lui, de tout ce qui l'environne? N'êtes-vous pas le maître de l'affecter comme il vous plaît? Ses travaux, ſes jeux, ſes plaiſirs, ſes peines, tout n'eſt-il pas dans vos mains ſans qu'il le ſache? Sans doute, il ne doit faire que ce qu'il veut; mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il faſſe; il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayez prévu, il ne doit

pas ouvrir la bouche que vous ne sachiez ce qu'il va dire.

C'est alors qu'il pourra se livrer aux exercices du corps, que lui demande son âge, sans abrurir son esprit; c'est alors qu'au-lieu d'aiguiser sa ruse à éluder un incommode empire, vous le verrez s'occuper uniquement à tirer de tout ce qui l'environne le parti le plus avantageux pour son bien-être actuel; c'est alors que vous serez étonné de la subtilité de ses inventions, pour s'approprier tous les objets auxquels il peut atteindre, & pour jouir vraiment des choses, sans le secours de l'opinion.

En le laissant ainsi maître de ses volontés, vous ne fomenterez point ses caprices. En ne faisant jamais que ce qui lui convient, il ne fera bientôt que ce qu'il doit faire; & bien que son corps soit dans un mouvement continuel, tant qu'il s'agira de

ſon intérêt préſent & ſenſible, vous verrez toute la raiſon dont il eſt capable ſe développer beaucoup mieux, & d'une maniere beaucoup plus appropriée à lui, que dans des études de pure ſpéculation.

Ainſi, ne vous voyant point attentif à le contrarier, ne ſe défiant point de vous, n'ayant rien à vous cacher, il ne vous trompera point, il ne vous mentira point, il ſe montrera tel qu'il eſt ſans crainte; vous pourrez l'étudier tout à votre aiſe, & diſpoſer tout autour de lui les leçons que vous voulez lui donner, ſans qu'il penſe jamais en recevoir aucune.

Il n'épiera point, non plus, vos mœurs avec une curieuſe jalouſie, & ne ſe fera point un plaiſir ſecret de vous prendre en faute. Cet inconvénient, que nous prévenons, eſt très-grand. Un des premiers ſoins des enfans eſt, comme je l'ai dit, de découvrir le foible de ceux qui les gou-

vernent. Ce penchant porte à la méchanceté, mais il n'en vient pas : il vient du besoin d'éluder une autorité qui les importune. Surchargés du joug qu'on leur impose, ils cherchent à le secouer, & les défauts qu'ils trouvent dans les Maîtres, leur fournissent de bons moyens pour cela. Cependant l'habitude se prend d'observer les gens par leurs défauts, & de se plaire à leur en trouver. Il est clair que voilà encore une source de vices bouchée dans le cœur d'Émile ; n'ayant nul intérêt à me trouver des défauts, il ne m'en cherchera pas, & sera peu tenté d'en chercher à d'autres.

Toutes ces pratiques semblent difficiles parce qu'on ne s'en avise pas, mais dans le fond elles ne doivent point l'être. On est en droit de vous supposer les lumieres nécessaires pour exercer le métier que vous avez choisi ; on doit présumer que vous connoissez la marche naturelle du cœur

humain, que vous ſavez étudier l'homme & l'individu, que vous ſavez d'avance à quoi ſe pliera la volonté de votre Éleve, à l'occaſion de tous les objets intéreſſans pour ſon âge que vous ferez paſſer ſous ſes yeux. Or, avoir les inſtrumens & bien ſavoir leur uſage, n'eſt-ce pas être maître de l'opération ?

Vous objectez les caprices de l'enfant : & vous avez tort. Le caprice des enfans n'eſt jamais l'ouvrage de la Nature, mais d'une mauvaiſe diſcipline : c'eſt qu'ils ont obéi ou commandé ; & j'ai dit cent fois qu'il ne falloit ni l'un ni l'autre. Votre Éleve n'aura donc de caprices que ceux que vous lui aurez donnés ; il eſt juſte que vous portiez la peine de vos fautes. Mais, direz-vous, comment y remédier ? Cela ſe peut encore, avec une meilleure conduite & beaucoup de patience.

Je m'étois chargé, durant quelques

ſemaines, d'un enfant accoutumé, non-ſeulement à faire ſes volontés, mais encore à les faire faire à tout le monde ; par conſéquent plein de fantaiſies. Dès le premier jour, pour mettre à l'eſſai ma complaiſance, il voulut ſe lever à minuit. Au plus fort de mon ſommeil, il ſaute à bas de ſon lit, prend ſa robe-de-chambre, & m'appelle. Je me leve, j'allume la chandelle; il n'en vouloit pas davantage; au bout d'un quart-d'heure le ſommeil le gagne, & il ſe recouche content de ſon épreuve. Deux jours après, il la réitere avec le même ſuccès, & de ma part ſans le moindre ſigne d'impatience. Comme il m'embraſſoit en ſe recouchant, je lui dis très-poſément : mon petit ami, cela va fort bien; mais n'y revenez plus. Ce mot excita ſa curioſité, & dès le lendemain, voulant voir un peu comment j'ôſerois lui déſobéir, il ne manqua pas de ſe relever à la même heure, & de

m'appeler. Je lui demandai ce qu'il vouloit.. Il me dit qu'il ne pouvoit dormir. *Tant-pis*, repris-je, & je me tins coi. Il me pria d'allumer la chandelle: *pour quoi faire?* & je me tins coi. Ce ton laconique commençoit à l'embarraſſer. Il s'en fut à tâtons chercher le fuſil, qu'il fit ſemblant de battre, & je ne pouvois m'empêcher de rire en l'entendant ſe donner des coups ſur les doigts. Enfin, bien convaincu qu'il n'en viendroit pas à bout, il m'apporta le briquet à mon lit : je lui dis que je n'en avois que faire, & me tournai de l'autre côté. Alors il ſe mit à courir étourdiment par la chambre, criant, chantant, faiſant beaucoup de bruit, ſe donnant à la table & aux chaiſes des coups, qu'il avoit grand ſoin de modérer, & dont il ne laiſſoit pas de crier bien fort, eſpérant me cauſer de l'inquiétude. Tout cela ne prenoit point, & je vis que, comptant ſur de belles exhortations ou ſur de

la colere, il ne s'étoit nullement arrangé pour ce sang-froid.

Cependant, résolu de vaincre ma patience à force d'opiniâtreté, il continua son tintamarre avec un tel succès, qu'à la fin je m'échauffai, & pres sentant que j'allois tout gâter par un emportement hors de propos, je pri mon parti d'une autre maniere. Je me levai sans rien dire, j'allai au fusi que je ne trouvai point; je le lui demande; il me le donne, pétillant de joie d'avoir enfin triomphé de moi. Je bats le fusil, j'allume la chandelle, je prends par la main mon petit bon-homme, je le mene tranquillement dan un cabinet voisin, dont les volet étoient bien fermés, & où il n'y avoi rien à casser; je l'y laisse sans lumiere, puis fermant sur lui la porte à la clef, je retourne me coucher sans lu avoir dit un seul mot. Il ne faut pas demander si d'abord il y eut du vacarme; je m'y étois attendu, je ne

m'en émus point. Enfin le bruit s'appaiſe : j'écoute, je l'entends s'arranger, ie me tranquilliſe. Le lendemain j'en:re au jour dans le cabinet, je trouve non petit mutin couché ſur un lit de 'epos, & dormant d'un profond ſommeil, dont, après tant de fatigue, il levoit avoir grand beſoin.

L'affaire ne finit pas là. La mere pprit que l'enfant avoit paſſé les deux iers de la nuit hors de ſon lit. Auſſiôt tout fut perdu ; c'étoit un enfant utant que mort. Voyant l'occaſion onne pour ſe venger, il fit le malae, ſans prévoir qu'il n'y gagneroit en. Le Médecin fut appelé. Maleureuſement pour la mere, ce Médein étoit un plaiſant, qui, pour s'aiuſer de ſes frayeurs, s'appliquoit à s augmenter. Cependant il me dit à oreille : laiſſez-moi faire ; je vous romets que l'enfant ſera guéri pour ıelque tems de la fantaiſie d'être ma.de : en effet, la diète & la chambre

furent prefcrites, & il fut recomman-dé à l'Apothicaire. Je foupirois de voir cette pauvre mere ainfi la dupe de tout ce qui l'environnoit, excepté moi feul, qu'elle prit en haîne, précifément parce que je ne la trompois pas.

Après des reproches affez durs, elle me dit que fon fils étoit délicat, qu'il étoit l'unique héritier de fa famille, qu'il falloit le conferver à quelque prix que ce fût, & qu'elle ne vouloit pas qu'il fût contrarié. En cela j'étois bien d'accord avec elle; mais elle enten-doit par le contrarier, ne lui pas obéir en tout. Je vis qu'il falloit prendre avec la mere le même ton qu'avec l'en-fant. Madame, lui dis-je affez froide-ment, je ne fais point comment on éleve un héritier, &, qui plus eft, je ne veux pas l'apprendre; vous pouvez vous arranger là-deffus. On avoit be-foin de moi pour quelque tems enco-re: le pere appaifa tout, la mere écri-vit au Précepteur de hâter fon retour

&

k l'enfant, voyant qu'il ne gagnoit ien à troubler mon ſommeil ni à être nalade, prit enfin le parti de dormir ui-même & de ſe bien porter.

On ne ſauroit imaginer à combien e pareils caprices le petit tyran avoit ſſervi ſon malheureux Gouverneur; ır l'éducation ſe faiſoit ſous les yeux e la mere, qui ne ſouffroit pas que héritier fût déſobéi en rien. A quelue heure qu'il voulût ſortir, il falloit :re prêt pour le mener, ou plutôt pour : ſuivre, & il avoit toujours grand ɔin de choiſir le moment où il voyoit ɔn Gouverneur le plus occupé. Il vouıt uſer ſur moi du même empire, & : venger, le jour, du repos qu'il étoit ɔrcé de me laiſſer la nuit. Je me prêi de bon cœur à tout, & je comıençai par bien conſtater à ſes pro:es yeux le plaiſir que j'avois à lui ɔmplaire. Après cela, quand il fut ueſtion de le guérir de ſa fantaiſie, je ı'y pris autrement.

Il fallut d'abord le mettre dans so
tort, & cela ne fut pas difficile. Sa
chant que les enfans ne songent jama
qu'au présent, je pris sur lui le faci
avantage de la prévoyance : j'eus soi
de lui procurer au logis un amuseme
que je savois être extrêmement de sc
goût ; & dans le moment où je l'en v
le plus engoué, j'allai lui proposer u
tour de promenade ; il me renvoya bie
loin : j'insistai, il ne m'écouta point ;
fallut me rendre, & il nota précie
sement en lui-même ce signe d'assuje
tissement.

Le lendemain, ce fut mon tour.
s'ennuya, j'y avois pourvu : moi, a
contraire, je paroissois profondéme
occupé. Il n'en falloit pas tant pour
déterminer. Il ne manqua pas de ve
nir m'arracher à mon travail pour
mener promener au plus vîte. Je re
fusai, il s'obstina. Non, lui dis-je : e
faisant votre volonté, vous m'avez ap
pris à faire la mienne ; je ne veux pa

ortir. Hé! bien, reprit-il vivement, e sortirai tout seul. Comme vous vou-rez, & je reprends mon travail.

Il s'habille, un peu inquiet de voir ue je le laissois faire, & que je ne imitois pas. Prêt à sortir, il vient me luer, je le salue : il tâche de m'al-rmer par le récit des courses qu'il va ire; à l'entendre, on eût cru qu'il loit au bout du monde. Sans m'émou-oir, je lui souhaite un bon voyage. on embarras redouble. Cependant il it bonne contenance, & prêt à sor-r, il dit à son laquais de le suivre. e laquais, déja prévenu, répond u'il n'a pas le tems, & qu'occupé par es ordres, il doit m'obéir plutôt qu'à i. Pour le coup, l'enfant n'y est plus. omment concevoir qu'on le laisse rtir seul, lui qui se croit l'être im-ortant à tous les autres, & pense que ciel & la terre sont intéressés à sa onservation? Cependant il commen- à sentir sa foiblesse; il comprend

qu'il va ſe trouver ſeul au milieu d
gens qui ne le connoiſſent pas; il voi
d'avance les riſques qu'il va courir
l'obſtination ſeule le ſoutient encore
il deſcend l'eſcalier lentement & foi
interdit. Il entre enfin dans la rue, ſ
conſolant un peu du mal qui lui pet
arriver, par l'eſpoir qu'on m'en ren
dra reſponſable.

C'étoit là que je l'attendois. Tou
étoit préparé d'avance; & comme il s'a
giſſoit d'une eſpece de ſcène publique
je m'étois muni du conſentement d
pere. A peine avoit-il fait quelques pa
qu'il entend à droite & à gauche di
férens propos ſur ſon compte. Voiſin
le joli Monſieur! où va-t-il ainſi tou
ſeul? Il va ſe perdre: je veux le prie
d'entrer chez nous.... Voiſine, garde
vous en bien. Ne voyez-vous pas qu
c'eſt un petit libertin qu'on a chaſſé de l
maiſon de ſon pere, parce qu'il ne vou
loit rien valoir? Il ne faut pas retire
les libertins; laiſſez-le aller où il vou

lra.... Hé bien donc! que Dieu le conluife; je ferois fâchée qu'il lui arri'ât malheur. Un peu plus loin il renontre des poliſſons à-peu-près de fon ge, qui l'agacent & fe moquent de ui. Plus il avance, plus il trouve 'embarras. Seul & fans protection, l fe voit le jouet de tout le monde, z il éprouve, avec beaucoup de furrife, que fon nœud d'épaule & fon arement d'or ne le font pas plus refecter.

Cependant un de mes Amis qu'il e connoiſſoit point, & que j'avois hargé de veiller fur lui, le fuivoit as à pas fans qu'il y prît garde, & 'accofta, quand il en fut tems. Ce rêe, qui reſſembloit à celui de Sbrigani lans Pourceaugnac, demandoit un omme d'efprit, & fut parfaitement empli. Sans rendre l'enfant timide & raintif en le frappant d'un trop grand ffroi, il lui fit fi bien fentir l'imprulence de fon équipée, qu'au bout d'une

demi-heure il me le ramena souple confus, & n'ôsant lever les yeux.

Pour achever le désastre de son ex pédition, précisément au moment qu'i rentroit, son pere descendoit pour soi tir & le rencontra sur l'escalier. Il fal lut dire d'où il venoit, & pourquoi j n'étois pas avec lui (16). Le pauvr enfant eût voulu être cent pieds sou terre. Sans s'amuser à lui faire un longue réprimande, le pere lui di plus sèchement que je ne m'y seroi attendu : quand vous voudrez sorti seul, vous en êtes le maître; mais com me je ne veux point d'un bandit dan ma maison, quand cela vous arrivera ayez soin de n'y plus rentrer.

Pour moi, je le reçus sans reproche & sans raillerie, mais avec un peu de gravité; &, de peur qu'il ne soupçon-

(16) En cas pareil, on peut sans risque exiger d'un enfant la vérité; car il sait bien alors qu'il ne sauroit la déguiser, & que, s'il ôsoit dire un mensonge, il en seroit à l'instant convaincu.

nât que tout ce qui s'étoit passé n'étoit qu'un jeu, je ne voulus point le mener promener le même jour. Le lendemain je vis, avec grand plaisir, qu'il passoit avec moi d'un air de triomphe devant les mêmes gens qui s'étoient moqués de lui la veille pour l'avoir rencontré tout seul. On conçoit bien qu'il ne me menaça plus de sortir sans moi.

C'est par ces moyens & d'autres semblables, que, durant le peu de tems que je fus avec lui, je vins à bout de lui faire faire tout ce que je voulois sans lui rien prescrire, sans lui rien défendre, sans sermons, sans exhortations, sans l'ennuyer de leçons inutiles. Aussi tant que je parlois, il étoit content: mais mon silence le tenoit en crainte; il comprenoit que quelque chose n'alloit pas bien, & toujours la leçon lui venoit de la chose même; mais revenons.

Non-seulement ces exercices continuels ainsi laissés à la seule direction

de la Nature en fortifiant le corps n'abrutiffent point l'efprit; mais au contraire ils forment en nous la feule efpece de raifon dont le premier âge foit fufceptible, & la plus néceffaire à quelque âge que ce foit. Ils nous apprennent à bien connoître l'ufage de nos forces, les rapports de nos corps aux corps environnans, l'ufage des inftrumens naturels qui font à notre portée, & qui conviennent à nos organes. Y a-t-il quelque ftupidité pareille à celle d'un enfant élevé toujours dans la chambre & fous les yeux de fa mere, lequel, ignorant ce que c'eft que poids & que réfiftance, veut arracher un grand arbre, ou foulever un rocher? La premiere fois que je fortis de Genève, je voulois fuivre un cheval au galop, je jetois des pierres contre la montagne de Saleve, qui étoit à deux lieues de moi; jouet de tous les enfans du village, j'étois un véritable idiot pour eux. A dix-huit ans, on

apprend en Philoſophie ce que c'eſt qu'un levier : il n'y a point de petit Payſan, à douze, qui ne ſache ſe ſervir d'un levier mieux que le premier Méchanicien de l'Académie. Les leçons que les Écoliers prennent entr'eux dans la cour du Collége leur ſont cent fois plus utiles que tout ce qu'on leur dira jamais dans la Claſſe.

Voyez un chat entrer pour la premiere fois dans une chambre ; il viſite, il regarde, il flaire, il ne reſte pas un moment en repos, il ne ſe fie à rien qu'après avoir tout examiné, tout connu. Ainſi fait un enfant commençant à marcher, & entrant, pour ainſi dire, dans l'eſpace du Monde. Toute la différence eſt, qu'à la vue, commune à l'enfant & au chat, le premier joint, pour obſerver, les mains que lui donna la Nature, & l'autre l'odorat ſubtil dont elle l'a doué. Cette diſpoſition bien ou mal cultivée eſt ce qui rend les enfans adroits ou lourds,

pesans ou dispos, étourdis ou prudens.

Les premiers mouvemens naturels de l'homme étant donc de se mesurer avec tout ce qui l'environne, & d'éprouver dans chaque objet qu'il apperçoit toutes les qualités sensibles qui peuvent se rapporter à lui, sa premiere étude est une sorte de Physique expérimentale relative à sa propre conservation, & dont on le détourne par des études spéculatives, avant qu'il ait reconnu sa place ici-bas. Tandis que ses organes délicats & flexibles peuvent s'ajuster aux corps sur lesquels ils doivent agir, tandis que ses sens, encore purs, sont exempts d'illusions, c'est le tems d'exercer les uns & les autres aux fonctions qui leur sont propres; c'est le tems d'apprendre à connoître les rapports sensibles que les choses ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les sens, la premiere raison de l'homme est une raison

ſenſitive; c'eſt elle qui ſert de baſe à la raiſon intellectuelle : nos premiers Maîtres de Philoſophie ſont nos pieds, nos mains, nos yeux. Subſtituer des livres à tout cela, ce n'eſt pas nous apprendre à raiſonner, c'eſt nous apprendre à nous ſervir de la raiſon d'autrui; c'eſt nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien ſavoir.

Pour exercer un art, il faut commencer par s'en procurer les inſtrumens; & pour pouvoir employer utilement ces inſtrumens, il faut les faire aſſez ſolides pour réſiſter à leur uſage. Pour apprendre à penſer, il faut donc exercer nos membres, nos ſens, nos organes, qui ſont les inſtrumens de notre intelligence; &, pour tirer tout le parti poſſible de ces inſtrumens, il faut que le corps, qui les fournit, ſoit robuſte & ſain. Ainſi, loin que la véritable raiſon de l'homme ſe forme indépendamment du corps, c'eſt la bonne conſtitution du corps qui rend les

opérations de l'esprit faciles & sûres.

En montrant à quoi l'on doit employer la longue oisiveté de l'enfance, j'entre dans un détail qui paroîtra ridicule. Plaisantes leçons, me dira-t-on, qui, retombant sous votre critique, se bornent à enseigner ce que nul n'a besoin d'apprendre? Pourquoi consumer le tems à des instructions qui viennent toujours d'elles-mêmes, & ne coûtent ni peines ni soins. Quel enfant de douze ans ne sait pas tout ce que vous voulez apprendre au vôtre, & de plus ce que ses Maîtres lui ont appris?

Messieurs, vous vous trompez; j'enseigne à mon Éleve un art très-long, très-pénible, & que n'ont assurément pas les vôtres; c'est celui d'être ignorant; car la science de quiconque ne croit savoir que ce qu'il sait, se réduit à bien peu de chose. Vous donnez la science, à la bonne heure; moi je m'occupe de l'instrument propre à l'acquérir. On dit qu'un

jour les Vénitiens montrant en grande pompe leur trésor de Saint Marc à un Ambaſſadeur d'Eſpagne, celui-ci, pour tout compliment, ayant regardé ſous les tables, leur dit : *Qui non c'è la radice.* Je ne vois jamais un Précepteur étaler le ſavoir de ſon diſciple, ſans être tenté de lui en dire autant.

Tous ceux qui ont réfléchi ſur la maniere de vivre des Anciens, attribuent aux exercices de la gymnaſtique cette vigeur de corps & d'ame qui les diſtingue le plus ſenſiblement des Modernes. La maniere dont Montagne appuie ce ſentiment, montre qu'il en étoit fortement pénétré ; il y revient ſans ceſſe & de mille façons. En parlant de l'éducation d'un enfant : pour lui roidir l'ame, il faut, dit-il, lui durcir les muſcles ; en l'accoutumant au travail, on l'accoutume à la douleur ; il le faut rompre à l'âpreté des exercices, pour le dreſſer à l'âpreté de la diſlocation, de la colique & de

tous les maux. Le ſage Locke, le bon Rollin, le ſavant Fleuri, le pédant de Crouzas, ſi différens entr'eux dans tout le reſte, s'accordent tous en ce ſeul point d'exercer beaucoup les corps des enfans. C'eſt le plus judicieux de leurs préceptes ; c'eſt celui qui eſt & ſera toujours le plus négligé. J'ai déja ſuffiſamment parlé de ſon importance ; & comme on ne peut là-deſſus donner de meilleures raiſons, ni des regles plus ſenſées que celles qu'on trouve dans le livre de Locke, je me contenterai d'y renvoyer, après avoir pris la liberté d'ajouter quelques obſervations aux ſiennes.

Les membres d'un corps qui croît doivent être tous au large dans leur vêtement ; rien ne doit gêner leur mouvement, ni leur accroiſſement ; rien de trop juſte, rien qui colle au corps, point de ligature. L'habillement françois, gênant & mal-ſain pour les hommes, eſt pernicieux ſur-tout

aux enfans. Les humeurs, ſtagnantes, arrêtées dans leur circulation, croupiſſent dans un repos qu'augmente la vie inactive & ſédentaire, ſe corrompent & cauſent le ſcorbut, maladie tous les jours plus commune parmi nous, & preſque ignorée des Anciens, que leur maniere de ſe vêtir & de vivre en préſervoit. L'habillement de Houſard, loin de remédier à cet inconvénient, l'augmente, &, pour ſauver aux enfans quelques ligatures, les preſſe par tout le corps. Ce qu'il y a de mieux à faire, eſt de les laiſſer en jaquette auſſi long tems qu'il eſt poſſible, puis de leur donner un vêtement fort large, & de ne ſe point piquer de marquer leur taille ; ce qui ne ſert qu'à la déformer. Leurs défauts du corps & de l'eſprit viennent preſque tous de la même cauſe ; on les veut faire hommes avant le tems.

Il y a des couleurs gaies & des couleurs triſtes ; les premieres ſont plus

du goût des enfans; elles leur siéent mieux aussi, & je ne vois pas pourquoi l'on ne consulteroit pas en ceci des convenances si naturelles; mais du moment qu'ils préferent une étoffe parce qu'elle est riche, leurs cœurs sont déja livrés au luxe, à toutes les fantaisies de l'opinion; & ce goût ne leur est sûrement pas venu d'eux-mêmes. On ne sauroit dire combien le choix des vêtemens & les motifs de ce choix influent sur l'éducation. Non-seulement d'aveugles meres promettent à leurs enfans des parures pour récompense; on voit même d'insensés Gouverneurs menacer leurs Éleves d'un habit plus grossier & plus simple, comme d'un châtiment. Si vous n'étudiez mieux, si vous ne conservez mieux vos hardes, on vous habillera comme ce petit Paysan. C'est comme s'ils leur disoient: Sachez que l'homme n'est rien que par ses habits, que votre prix est tout dans les vôtres.

Faut-il s'étonner que de ſi ſages leçons profitent à la Jeuneſſe, qu'elle n'eſtime que la parure, & qu'elle ne juge du mérite que ſur le ſeul extérieur?

Si j'avois à remettre la tête d'un enfant ainſi gâté, j'aurois ſoin que ſes habits les plus riches fuſſent les plus incommodes; qu'il y fût toujours gêné, toujours contraint, toujours aſſujetti à mille manieres: je ferois fuir la liberté, la gaieté devant ſa magnificence: s'il vouloit ſe mêler aux jeux d'autres enfans plus ſimplement mis, tout ceſſeroit, tout diſparoîtroit à l'inſtant. Enfin, je l'ennuierois, je le raſſaſierois tellement de ſon faſte, je le rendrois tellement l'eſclave de ſon habit doré, que j'en ferois le fléau de ſa vie, & qu'il verroit avec moins d'effroi le plus noir cachot que les apprêts de ſa parure. Tant qu'on n'a pas aſſervi l'enfant à nos préjugés, être à ſon aiſe & libre eſt toujours ſon premier deſir: le vêtement le plus ſim-

ple, le plus commode, celui qui l'aſſujettit le moins, eſt toujours le plus précieux pour lui.

Il y a une habitude du corps convenable aux exercices, & une autre plus convenable à l'inaction. Celle-ci, laiſſant aux humeurs un cours égal & uniforme, doit garantir le corps des altérations de l'air; l'autre, le faiſant paſſer ſans ceſſe de l'agitation au repos, & de la chaleur au froid, doit l'accoutumer aux mêmes altérations. Il ſuit de-là que les gens caſaniers & ſédentaires doivent s'habiller chaudement en tout tems, afin de ſe conſerver le corps dans une température uniforme, la même, à-peu-près, dans toutes les ſaiſons & à toutes les heures du jours. Ceux, au contraire, qui vont & viennent, au vent, au ſoleil, à la pluie, qui agiſſent beaucoup, & paſſent la plupart de leur tems *ſub dio*, doivent être toujours vétus légerement, afin de s'habituer à toutes les viciſſitudes de

l'air, & à tous les dégrés de température, ſans en être incommodés. Je conſeillerois aux uns & aux autres de ne point changer d'habits ſelon les ſaiſons, & ce ſera la pratique conſtante de mon Émile : en quoi je n'entends pas qu'il porte l'été ſes habits d'hiver, comme les gens ſédentaires ; mais qu'il porte l'hiver ſes habits d'été, comme les gens laborieux. Ce dernier uſage a été celui du Chevalier Newton pendant toute ſa vie, & il a vécu quatre-vingts ans.

Peu ou point de coëffure en toute ſaiſon. Les anciens Egyptiens avoient toujours la tête nue ; les Perſes la couvroient de groſſes tiares, & la couvrent encore de gros turbans, dont, ſelon Chardin, l'air du pays leur rend l'uſage néceſſaire. J'ai remarqué dans un autre endroit (17) la diſtinction que fit Hérodote ſur un champ de ba-

(17) Lettre à M. d'Alembert ſur les Spectacles, page 109, premiere édition.

taille entre les crânes des Perses & ceux des Égyptiens. Comme donc il importe que les os de la tête deviennent plus durs, plus compactes, moins fragiles & moins poreux pour mieux armer le cerveau, non-seulement contre les blessures, mais contre les rhumes, les fluxions, & toutes les impressions de l'air, accoutumez vos enfans à demeurer été & hiver, jour & nuit, toujours tête nue. Que si, pour la propreté & pour tenir leurs cheveux en ordre, vous leur voulez donner une coëffure durant la nuit, que ce soit un bonnet mince, à claire voie, & semblable au rezeau dans lequel les Basques enveloppent leurs cheveux. Je sais bien que la plupart des meres, plus frappées de l'observation de Chardin que de mes raisons, croiront trouver par-tout l'air de Perse; mais moi je n'ai pas choisi mon Éleve Européen pour en faire un Asiatique.

En général, on habille trop les en-

fans, & fur-tout durant le premier âge. Il faudroit plutôt endurcir au froid qu'au chaud ; le grand froid ne les incommode jamais, quand on les y laiſſe expoſés de bonne heure : mais le tiſſu de leur peau, trop tendre & trop lâche encore, laiſſant un trop libre paſſage à la tranſpiration, les livre par l'extrême chaleur à un épuiſement inévitable. Auſſi remarque-t-on qu'il en meurt plus dans le mois d'Août que dans aucun autre mois. D'ailleurs, il paroît conſtant, par la comparaiſon des Peuples du Nord & de ceux du Midi, qu'on ſe rend plus robuſte en ſupportant l'excès du froid que l'excès de la chaleur ; mais à meſure que l'enfant grandit, & que ſes fibres ſe fortifient, accoutumez-le peu-à-peu à braver les rayons du ſoleil ; en allant par dégrés, vous l'endurciriez ſans danger aux ardeurs de la Zone torride.

Locke, au milieu des préceptes mâles & ſenſés qu'il nous donne, retom-

be dans des contradictions qu'on n'attendroit pas d'un raisonneur aussi exact. Ce même homme qui veut que les enfans se baignent l'été dans l'eau glacée, ne veut pas, quand ils sont échauffés, qu'ils boivent frais, ni qu'ils se couchent par terre dans des endroits humides (18). Mais puisqu'il veut que les souliers des enfans prennent l'eau dans tous les tems, la prendront-ils moins quand l'enfant aura chaud, & ne peut-on pas lui faire, du corps par rapport aux pieds, les mêmes inductions qu'il fait des pieds par rapport aux mains, & du corps par rapport au visage? Si vous voulez, lui dirois-je, que l'homme soit tout visage, pourquoi me blâmez-vous de vouloir qu'il soit tout pieds?

---

(18) Comme si les petits Paysans choisissoient la terre bien sèche pour s'y asseoir ou pour s'y coucher, & qu'on eût jamais ouï dire que l'humidité de la terre eût fait du mal à pas un d'eux. A écouter là-dessus les Médecins, on croiroit les Sauvages tout perclus de rhumatismes.

Pour empêcher les enfans de boire quand ils ont chaud, il prefcrit de les accoutumer à manger préalablement un morceau de pain avant que de boire. Cela eft bien étrange, que, quand l'enfant a foif, il faille lui donner à manger; j'aimerois mieux, quand il a faim, lui donner à boire. Jamais on ne me perfuadera que nos premiers appétits foient fi déreglés, qu'on ne puiffe les fatisfaire fans nous expofer à périr. Si cela étoit, le genre-humain fe fût cent fois détruit, avant qu'on eût appris ce qu'il faut faire pour le conferver.

Toutes les fois qu'Émile aura foif, je veux qu'on lui donne à boire. Je veux qu'on lui donne de l'eau pure & fans aucune préparation, pas même de la faire dégourdir, fût-il tout en nage, & fût-on dans le cœur de l'hiver. Le feul foin que je recommande, eft de diftinguer la qualité des eaux. Si c'eft de l'eau de riviere, donnez-la lui fur

le champ telle qu'elle ſort de la riviere. Si c'eſt de l'eau de ſource, il la faut laiſſer quelque tems à l'air, avant qu'il la boive. Dans les ſaiſons chaudes, les rivieres ſont chaudes; il n'en eſt pas de même des ſources, qui n'ont pas reçu le contact de l'air. Il faut attendre qu'elles ſoient à la température de l'atmoſphère. L'hiver, au contraire, l'eau de ſource eſt, à cet égard, moins dangereuſe que l'eau de riviere. Mais il n'eſt ni naturel ni fréquent qu'on ſe mette l'hiver en ſueur, ſur-tout en plein air. Car l'air froid, frappant inceſſamment ſur la peau, répercute en-dedans la ſueur, & empêche les pores de s'ouvrir aſſez pour lui donner un paſſage libre. Or, je ne prétends pas qu'Émile s'exerce l'hiver au coin d'un bon feu, mais dehors en pleine campagne au milieu des glaces. Tant qu'il ne s'échauffera qu'à faire & lancer des balles de neige, laiſſons-le boire quand il aura ſoif, qu'il

qu'il continue de s'exercer après avoir bu, & n'en craignons aucun accident. Que si par quelqu'autre exercice il se met en sueur, & qu'il ait soif, qu'il boive froid, même en ce tems-là. Faites seulement en sorte de le mener au loin & à petits pas chercher son eau. Par le froid qu'on suppose, il sera suffisamment rafraîchi en arrivant, pour la boire sans aucun danger. Sur-tout, prenez ces précautions, sans qu'il s'en apperçoive. J'aimerois mieux qu'il fût quelquefois malade, que sans cesse attentif à sa santé.

Il faut un long sommeil aux enfans, parce qu'ils font un extrême exercice. L'un sert de correctif à l'autre; aussi voit-on qu'ils ont besoin de tous deux. Le tems du repos est celui de la nuit, il est marqué par la Nature. C'est une observation constante que le sommeil est plus tranquille & plus doux tandis que le soleil est sous l'horison; & que l'air échauffé de ses rayons ne

maintient pas nos ſens dans un ſi grand calme. Ainſi l'habitude la plus ſalutaire eſt certainement de ſe lever & de ſe coucher avec le ſoleil. D'où il ſuit que, dans nos climats, l'homme & tous les animaux ont en général beſoin de dormir plus long-tems l'hiver que l'été. Mais la vie civile n'eſt pas aſſez ſimple, aſſez naturelle, aſſez exempte de révolutions, d'accidens, pour qu'on doive accoutumer l'homme à une uniformité, au point de la lui rendre néceſſaire. Sans doute il faut s'aſſujettir aux regles; mais la premiere eſt de pouvoir les enfreindre ſans riſque, quand la néceſſité le veut. N'allez donc pas amollir indiſcrettement votre Éleve dans la continuité d'un paiſible ſommeil, qui ne ſoit jamais interrompu. Livrez-le d'abord ſans gêne à la loi de la Nature, mais n'oubliez pas que parmi nous il doit être au-deſſus de cette loi; qu'il doit pouvoir ſe coucher tard, ſe lever matin,

être éveillé brusquement, passer les nuits debout, sans en être incommodé. En s'y prenant assez-tôt, en allant toujours doucement & par dégrés, on forme le tempérament aux mêmes choses qui le détruisent, quand on l'y soumet déja tout formé.

Il importe de s'accoutumer d'abord à être mal couché; c'est le moyen de ne plus trouver de mauvais lit. En général, la vie dure, une fois tournée en habitude, multiplie les sensations agréables: la vie molle en prépare une infinité de déplaisantes. Les gens élevés trop délicatement ne trouvent plus le sommeil que sur le duvet; les gens accoutumés à dormir sur des planches le trouvent par-tout: il n'y a point de lit dur pour qui s'endort en se couchant.

Un lit mollet, où l'on s'ensevelit dans la plume ou dans l'édredon, fond & dissout le corps, pour ainsi dire. Les reins enveloppés trop chaudement s'échauffent. De-là résultent souvent la

pierre ou d'autres incommodités, & infailliblement une complexion délicate qui les nourrit toutes.

Le meilleur lit eſt celui qui procure un meilleur ſommeil. Voilà celui que nous nous préparons Émile & moi pendant la journée. Nous n'avons pas beſoin qu'on nous amene des eſclaves de Perſe pour faire nos lits; en labourant la terre, nous remuons nos matelas.

Je ſais par expérience que, quand un enfant eſt en ſanté, l'on eſt maître de le faire dormir & veiller preſqu'à volonté. Quand l'enfant eſt couché, & que de ſon babil il ennuie ſa Bonne, elle lui dit, *dormez*; c'eſt comme ſi elle lui diſoit, *portez-vous bien*, quand il eſt malade. Le vrai moyen de le faire dormir eſt de l'ennuyer lui-même. Parlez tant, qu'il ſoit forcé de ſe taire, & bien-tôt il dormira : les ſermons ſont toujours bons à quelque choſe; autant vaut le prêcher que le

bercer : mais ſi vous employez le ſoir ce narcotique, gardez-vous de l'employer le jour.

J'éveillerai quelquefois Émile, moins de peur qu'il ne prenne l'habitude de dormir trop long-tems, que pour l'accoutumer à tout, même à être éveillé, même à être éveillé bruſquement. Au ſurplus j'aurois bien peu de talent pour mon emploi, ſi je ne ſavois pas le forcer à s'éveiller de lui-même, & à ſe lever, pour ainſi dire, à ma volonté, ſans que je lui diſe un ſeul mot.

S'il ne dort pas aſſez, je lui laiſſe entrevoir pour le lendemain une matinée ennuyeuſe, & lui-même regardera comme autant de gagné tout ce qu'il pourra laiſſer au ſommeil : s'il dort trop, je lui montre à ſon réveil un amuſement de ſon goût. Veux-je qu'il s'éveille à point nommé, je lui dis : demain à ſix heures on part pour la pêche, on ſe va promener à tel endroit, voulez-vous en être ? il con-

ſent, il me prie de l'éveiller ; je promets, ou je ne promets point, ſelon le beſoin : s'il s'éveille trop tard, il me trouve parti. Il y aura du malheur, ſi bien-tôt il n'apprend à s'éveiller de lui-même.

Au reſte, s'il arrivoit, ce qui eſt rare, que quelqu'enfant indolent eût du penchant à croupir dans la pareſſe, il ne faut point le livrer à ce penchant, dans lequel il s'engourdiroit tout-à-fait, mais lui adminiſtrer quelque ſtimulant qui l'éveille. On conçoit bien qu'il n'eſt pas queſtion de le faire agir par force, mais de l'émouvoir par quelque appétit qui l'y porte, & cet appétit, pris avec choix dans l'ordre de la Nature, nous mene à la fois à deux fins.

Je n'imagine rien dont, avec un peu d'adreſſe, on ne pût inſpirer le goût, même la fureur aux enfans, ſans vanité, ſans émulation, ſans jalouſie. Leur vivacité, leur eſprit imitateur

ſuffiſent ; ſur-tout leur gaieté naturelle, inſtrument dont la priſe eſt ſûre, & dont jamais précepteur ne ſut s'aviſer. Dans tous les jeux où ils ſont bien perſuadés que ce n'eſt que jeu, ils ſouffrent ſans ſe plaindre, & même en riant, ce qu'ils ne ſouffriroient jamais autrement, ſans verſer des torrens de larmes. Les longs jeûnes, les coups, la brûlure, les fatigues de toute eſpece ſont les amuſemens des jeunes ſauvages ; preuve que la douleur même a ſon aſſaiſonnement, qui peut en ôter l'amertume ; mais il n'appartient pas à tous les maîtres de ſavoir apprêter ce ragoût, ni peut-être à tous les diſciples de le ſavourer ſans grimace. Me voilà de nouveau, ſi je n'y prends garde, égaré dans les exceptions.

Ce qui n'en ſouffre point eſt cependant l'aſſujettiſſement de l'homme à la douleur, aux maux de ſon eſ-

pece, aux accidens, aux périls de la vie, enfin à la mort; plus on le familiarisera avec toutes ces idées, plus on le guérira de l'importune sensibilité qui ajoûte au mal l'impatience de l'endurer; plus on l'apprivoisera avec les souffrances qui peuvent l'atteindre; plus on leur ôtera, comme eût dit Montagne, la pointure de l'étrangeté, & plus aussi l'on rendra son ame invulnérable & dure; son corps sera la cuirasse qui rebouchera tous les traits dont il pourroit être atteint au vif. Les approches mêmes de la mort n'étant point la mort, à peine la sentira-t-il comme telle; il ne mourra pas, pour ainsi dire : il sera vivant ou mort, rien de plus. C'est de lui que le même Montagne eût pu dire, comme il a dit d'un Roi de Maroc, que nul homme n'a vécu si avant dans la mort. La constance & la fermeté sont, ainsi que les autres vertus, des

apprentiſſages de l'enfance : mais ce n'eſt pas en apprenant leurs noms aux enfans qu'on les leur enſeigne ; c'eſt en les leur faiſant goûter, ſans qu'ils ſachent ce que c'eſt.

Mais à propos de mourir, comment nous conduirons-nous avec notre Éleve, relativement au danger de la petite vérole ? La lui ferons-nous inoculer en bas âge, ou ſi nous attendrons qu'il la prenne naturellement ? Le premier parti, plus conforme à notre pratique, garantit du péril l'âge où la vie eſt la plus précieuſe, au riſque de celui où elle l'eſt le moins ; ſi toutefois on peut donner le nom de riſque à l'inoculation bien adminiſtrée.

Mais le ſecond eſt plus dans nos principes généraux, de laiſſer faire en tout la Nature, dans les ſoins qu'elle aime à prendre ſeule, & qu'elle abandonne auſſi-tôt que l'homme veut s'en mêler. L'homme de la Nature eſt tou-

jours préparé : laiſſons-le inoculer par le maître ; il choiſira mieux le moment que nous.

N'allez pas de-là conclurre que je blâme l'inoculation : car le raiſonnement ſur lequel j'en exempte mon Éleve iroit très-mal aux vôtres. Votre éducation les prépare à ne point échapper à la petite vérole au moment qu'ils en ſeront attaqués : ſi vous la laiſſez venir au haſard, il eſt probable qu'ils en périront. Je vois que dans les différens pays on réſiſte d'autant plus à l'inoculation qu'elle y devient plus néceſſaire, & la raiſon de cela ſe ſent aiſément. A peine auſſi daignerai-je traiter cette queſtion pour mon Émile. Il ſera inoculé, ou il ne le ſera pas, ſelon le tems, les lieux, les circonſtances : cela eſt preſque indifférent pour lui. Si on lui donne la petite vérole, on aura l'avantage de prévoir & connoître ſon mal d'avance ; c'eſt quelque choſe :

mais s'il la prend naturellement, nous l'aurons préſervé du Médecin ; c'eſt encore plus.

Une éducation excluſive, qui tend ſeulement à diſtinguer du peuple ceux qui l'ont reçue, préfere toujours les inſtructions les plus coûteuſes aux plus communes, & par cela même aux plus utiles. Ainſi les jeunes gens élevés avec ſoin, apprennent tous à monter à cheval, parce qu'il en coûte beaucoup pour cela ; mais preſqu'aucun d'eux n'apprend à nager, parce qu'il n'en coûte rien, & qu'un Artiſan peut ſavoir nager auſſi-bien que qui que ce ſoit. Cependant, ſans avoir fait ſon académie, un voyageur monte à cheval, s'y tient & s'en ſert aſſez pour le beſoin ; mais dans l'eau, ſi l'on ne nage, on ſe noye, & l'on ne nage point ſans l'avoir appris. Enfin, l'on n'eſt pas obligé de monter à cheval ſous peine de la vie, au-lieu que nul n'eſt ſûr d'éviter un danger auquel on eſt ſi ſouvent expo-

fé. Émile fera dans l'eau comme fur la terre; que ne peut-il vivre dans tous les élémens? Si l'on pouvoit apprendre à vôler dans les airs, j'en ferois un aigle; j'en ferois une falamandre, fi l'on pouvoit s'endurcir au feu.

On craint qu'un enfant ne fe noye en apprenant à nager; qu'il fe noye en apprenant, ou pour n'avoir pas appris, ce fera toujours votre faute. C'eft la feule vanité qui nous rend téméraires; on ne l'eft point, quand on n'eft vu de perfonne: Émile ne le feroit pas, quand il feroit vu de tout l'Univers. Comme l'exercice ne dépend pas du rifque, dans un canal du parc de fon pere il apprendroit à traverfer l'Hellefpont; mais il faut s'apprivoifer au rifque même, pour apprendre à ne s'en pas troubler; c'eft une partie effentielle de l'apprentiffage dont je parlois tout-à-l'heure. Au refte, attentif à mefurer le danger à fes forces, & de le partager toujours avec lui, je n'aurai guères

d'imprudence à craindre, quand je réglerai le ſoin de ſa conſervation ſur celui que je dois à la mienne.

Un enfant eſt moins grand qu'un homme; il n'a ni ſa force ni ſa raiſon; mais il voit & entend auſſi bien que lui, ou à très-peu-près; il a le goût auſſi ſenſible, quoiqu'il l'ait moins délicat, & diſtingue auſſi-bien les odeurs, quoiqu'il n'y mette pas la même ſenſualité. Les premieres facultés qui ſe forment & ſe perfectionnent en nous ſont les ſens. Ce ſont donc les premieres qu'il faudroit cultiver; ce ſont les ſeules qu'on oublie, ou celles qu'on néglige le plus.

Exercer les ſens n'eſt pas ſeulement en faire uſage, c'eſt apprendre à bien juger par eux, c'eſt apprendre, pour ainſi dire, à ſentir; car nous ne ſavons ni toucher, ni voir, ni entendre que comme nous avons appris.

Il y a un exercice purement naturel & méchanique, qui ſert à rendre le

corps robuſte, ſans donner aucune priſe au jugement : nager, courir, ſauter, fouetter un ſabot, lancer des pierres ; tout cela eſt fort bien : mais n'avons-nous que des bras & des jambes? N'avons-nous pas auſſi des yeux, des oreilles, & ces organes ſont-ils ſuperflus à l'uſage des premiers? N'exercez donc pas ſeulement les forces, exercez tous les ſens qui les dirigent, tirez de chacun d'eux tout le parti poſſible, puis vérifiez l'impreſſion de l'un par l'autre. Meſurez, comptez, peſez, comparez. N'employez la force qu'après avoir eſtimé la réſiſtance : faites toujours en ſorte que l'eſtimation de l'effet précede l'uſage des moyens. Intéreſſez l'enfant à ne jamais faire d'efforts inſuffiſans ou ſuperflus. Si vous l'accoutumez à prévoir ainſi l'effet de tous ſes mouvemens, & à redreſſer ſes erreurs par l'expérience, n'eſt-il pas clair que plus il agira, plus il deviendra judicieux?

S'agit-il d'ébranler une maſſe? s'il prend un lévier trop long, il dépenſera trop de mouvement; s'il le prend trop court, il n'aura pas aſſez de force: l'expérience lui peut apprendre à choiſir préciſément le bâton qu'il lui faut. Cette ſageſſe n'eſt donc pas au deſſus de ſon âge. S'agit-il de porter un fardeau? s'il veut le prendre auſſi peſant qu'il peut le porter, & n'en point eſſayer qu'il ne ſoulève, ne ſera-t-il pas forcé d'en eſtimer le poids à la vue? Sait-il comparer des maſſes de même matiere & de différentes groſſeurs? qu'il choiſiſſe entre des maſſes de même groſſeur & de différentes matieres; il faudra bien qu'il s'applique à comparer leurs poids ſpécifiques. J'ai vu un jeune homme, très-bien élevé, qui ne voulut croire qu'après l'épreuve, qu'un ſeau plein de gros coupeaux de bois de chêne fût moins peſant que le même ſeau rempli d'eau.

Nous ne ſommes pas également maî-

tres de l'usage de tous nos sens. Il y en a un, savoir le toucher, dont l'action n'est jamais suspendue durant la veille; il a été répandu sur la surface entiere de notre corps, comme une garde continuelle, pour nous avertir de tout ce qui peut l'offenser. C'est aussi celui dont, bon gré, malgré, nous acquérons le plutôt l'expérience par cet exercice continuel, & auquel par conséquent nous avons moins besoin de donner une culture particuliere. Cependant nous observons que les aveugles ont le tact plus sûr & plus fin que nous; parce que, n'étant pas guidés par la vue, ils sont forcés d'apprendre à tirer uniquement du premier sens les jugemens que nous fournit l'autre. Pourquoi donc ne nous exerce-t-on pas à marcher comme eux dans l'obscurité, à connoître les corps que nous pouvons atteindre, à juger des objets qui nous environnent, à faire, en un mot, de nuit & sans lumiere, tout ce qu'ils

ſont de jour & ſans yeux? Tant que le ſoleil luit, nous avons ſur eux l'avantage; dans les ténebres ils ſont nos guides à leur tour. Nous ſommes aveugles la moitié de la vie; avec la différence que les vrais aveugles ſavent toujours ſe conduire, & que nous n'ôſons faire un pas au cœur de la nuit. On a de la lumiere, me dira-t-on. Eh! quoi, toujours des machines! Qui vous répond qu'elles vous ſuivront par-tout au beſoin? Pour moi, j'aime mieux qu'Émile ait des yeux au bout de ſes doigts, que dans la boutique d'un Chandelier.

Êtes-vous enfermé dans un édifice au milieu de la nuit? frappez des mains; vous appercevrez au réſonnement du lieu, ſi l'eſpace eſt grand ou petit, ſi vous êtes au milieu ou dans un coin. A demi-pied d'un mur, l'air moins ambiant & plus réfléchi vous porte une autre ſenſation au viſage. Reſtez en place, & tournez-vous ſuc-

ceſſivement de tous les côtés; s'il y a une porte ouverte, un léger courant d'air vous l'indiquera. Êtes-vous dans un bateau, vous connoîtrez, à la maniere dont l'air vous frappera le viſage, non-ſeulement en quel ſens vous allez, mais ſi le fil de la riviere vous entraîne lentement ou vîte. Ces obſervations & mille autres ſemblables, ne peuvent bien ſe faire que de nuit; quelque attention que nous voulions leur donner en plein jour, nous ſerons aidés ou diſtraits par la vue, elles nous échapperont. Cependant il n'y a encore ici ni mains, ni bâton: que de connoiſſances oculaires on peut acquérir par le toucher, même ſans rien toucher du tout!

Beaucoup de jeux de nuit. Cet avis eſt plus important qu'il ne ſemble. La nuit effraie naturellement les hommes, & quelquefois les animaux (19).

(19) Cet effroi devient très-manifeſte dans les grandes éclipſes de ſoleil.

La raiſon, les connoiſſances, l'eſprit, le courage délivrent peu de gens de ce tribut. J'ai vu des raiſonneurs, des eſprits-forts, des Philoſophes, des Militaires intrépides en plein jour, trembler la nuit, comme des femmes, au bruit d'une feuille d'arbre. On attribue cet effroi aux contes des nourrices : on ſe trompe ; il y a une cauſe naturelle. Quelle eſt cette cauſe ? La même qui rend les ſourds défians & le peuple ſuperſtitieux ; l'ignorance des choſes qui nous environnent & de ce qui ſe paſſe autour de nous (20). Accoutumé d'appercevoir de loin les objets, & de prévoir leurs

---

(20) En voici encore une autre cauſe bien expliquée par un Philoſophe dont je cite ſouvent le Livre, & dont les grandes vues m'inſtruiſent encore plus ſouvent.

« Lorſque par des circonſtances particulières nous » ne pouvons avoir une idée de la diſtance, & que » nous ne pouvons juger des objets que par la gran» deur de l'angle, ou plutôt de l'image qu'ils for-

impreſſions d'avance, comment, ne voyant plus rien de ce qui m'entoure, n'y ſuppoſerois-je pas mille êtres, mille mouvemens qui peuvent me nuire, & dont il m'eſt impoſſible de me ga-

---

» ment dans nos yeux, nous nous trompons alors » néceſſairement ſur la grandeur de ces objets; tout » le monde a éprouvé qu'en voyageant la nuit, on » prend un buiſſon, dont on eſt près, pour un grand » arbre dont on eſt loin, ou bien on prend un grand » arbre éloigné pour un buiſſon qui eſt voiſin: de » même, ſi on ne connoît pas les objets par leur for» me, & qu'on ne puiſſe avoir par ce moyen aucune » idée de diſtance, on ſe trompera encore néceſſai» rement; une mouche qui paſſera avec rapidité à » quelques pouces de diſtance de nos yeux, nous pa» roîtra dans ce cas être un oiſeau qui en ſeroit à une » grande diſtance; un cheval qui ſeroit ſans mouve» ment dans le milieu d'une campagne & qui ſeroit » dans une attitude ſemblable, par exemple, à celle » d'un mouton, ne nous paroîtroit plus qu'un gros » mouton, tant que nous ne reconnoîtrons pas que » c'eſt un cheval; mais dès que nous l'aurons recon» nu, il nous paroîtra dans l'inſtant gros comme un » cheval, & nous rectifierons ſur le champ notre pre» mier jugement.

» Toutes les fois qu'on ſe trouvera, dans la nuit, » dans des lieux inconnus, où l'on ne pourra juger » de la diſtance, & où l'on ne pourra reconnoître » la forme des choſes à cauſe de l'obſcurité, on ſera » en danger de tomber à tout inſtant dans l'erreur » au ſujet des jugemens que l'on fera ſur les objets » qui ſe préſenteront; c'eſt de-là que vient la frayeur » & l'eſpece de crainte intérieure que l'obſcurité de

rantir ? J'ai beau ſavoir que je ſuis en ſûreté dans le lieu où je me trouve ; je ne le ſais jamais auſſi bien que ſi je le voyois actuellement : j'ai donc toujours un ſujet de crainte que je

» la nuit fait ſentir à preſque tous les hommes ; c'eſt » ſur cela qu'eſt fondée l'apparence des ſpectres & des » figures giganteſques & épouvantables que tant de » gens diſent avoir vues. On leur répond communé- » ment que ces figures étoient dans leur imagination ; » cependant elles pouvoient être réellement dans » leurs yeux, & il eſt très-poſſible qu'ils aient en effet » vu ce qu'ils diſent avoir vu ; car il doit arriver né- » ceſſairement, toutes les fois qu'on ne pourra juger » d'un objet que par l'angle qu'il forme dans l'œil, » que cet objet inconnu groſſira & grandira, à me- » ſure qu'on en ſera plus voiſin, & que, s'il a d'abord » paru au ſpectateur qui ne peut connoître ce qu'il » voit, ni juger à quelle diſtance il le voit ; que, s'il » a paru ; dis-je, d'abord de la hauteur de quelques » pieds lorſqu'il étoit à la diſtance de vingt ou trente » pas, il doit paroître haut de pluſieurs toiſes lorſ- » qu'il n'en ſera plus éloigné que de quelques pieds, » ce qui doit en effet l'étonner & l'effrayer, juſqu'à » ce qu'enfin il vienne à toucher l'objet ou à le re- » connoître ; car dans l'inſtant même qu'il reconnoî- » tra ce que c'eſt, cet objet, qui lui paroiſſoit gigan- » teſque, diminuera tout-à coup, & ne lui paroîtra » plus avoir que ſa grandeur réelle ; mais ſi l'on fuit » ou qu'on n'ôſe approcher, il eſt certain qu'on n'aura » d'autre idée de cet objet que celle de l'image qu'il » formoit dans l'œil, qu'on aura réellement vu une » figure giganteſque ou épouvantable par la grandeur » & par la forme. Le préjugé des ſpectres eſt donc » fondé dans la Nature, & ces apparences ne dépen-

n'avois pas en plein jour. Je ſais, il eſt vrai, qu'un corps étranger ne peut guère agir ſur le mien, ſans s'annoncer par quelque bruit; auſſi, combien j'ai ſans ceſſe l'oreille alerte! Au moindre bruit dont je ne puis diſcerner la cauſe, l'intérêt de ma conſervation me fait d'abord ſuppoſer tout ce qui doit le plus m'engager à me tenir ſur mes gardes, & par conſéquent tout ce

---

» dent pas, comme le croient les Philoſophes, uni-
» quement de l'imagination. *Hiſt. Nat. T. VI. pag.*
» 22. *in-12.*

J'ai tâché de montrer dans le texte comment il en dépend toujours en partie, & quant à la cauſe expliquée dans ce paſſage, on voit que l'habitude de marcher la nuit doit nous apprendre à diſtinguer les apparences que la reſſemblance des formes & la diverſité des diſtances font prendre aux objets à nos yeux dans l'obſcurité: car lorſque l'air eſt encore aſſez éclairé pour nous laiſſer appercevoir les contours des objets, comme il y a plus d'air interpoſé dans un plus grand éloignement, nous devons toujours voir ces contours moins marqués, quand l'objet eſt plus loin de nous; ce qui ſuffit, à force d'habitude, pour nous garantir de l'erreur qu'explique ici M. de Buffon. Quelqu'explication qu'on préfere, ma méthode eſt donc toujours efficace, & c'eſt ce que l'expérience confirme parfaitement.

qui eſt le plus propre à m'effrayer.

N'entends-je abſolument rien ? Je ne ſuis pas pour cela tranquille ; car enfin ſans bruit on peut encore me ſurprendre. Il faut que je ſuppoſe les choſes telles qu'elles étoient auparavant, telles qu'elles doivent encore être, que je voye ce que je ne vois pas. Ainſi, forcé de mettre en jeu mon imagination, bientôt je n'en ſuis plus maître ; & ce que j'ai fait pour me raſſurer, ne ſert qu'à m'allarmer davantage. Si j'entends du bruit, j'entends des voleurs ; ſi je n'entends rien, je vois des phantômes : la vigilance que m'inſpire le ſoin de me conſerver ne me donne que ſujets de crainte. Tout ce qui doit me raſſurer n'eſt que dans ma raiſon : l'inſtinct plus fort me parle tout autrement qu'elle. A quoi bon penſer qu'on n'a rien à craindre, puiſqu'alors on n'a rien à faire ?

La cauſe du mal trouvée indique le

remède. En toute chose l'habitude tue l'imagination; il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours, ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire, & voilà la raison de l'axiome *ab assuetis non fit passio*; car ce n'est qu'au feu de l'imagination que les passions s'allument. Ne raisonnez donc pas avec celui que vous voulez guérir de l'horreur des ténèbres : menez-l'y souvent, & soyez sûr que tous les argumens de la Philosophie ne vaudront pas cet usage. La tête ne tourne point aux couvreurs sur les toîts, & l'on ne voit plus avoir peur dans l'obscurité quiconque est accoutumé d'y être.

Voilà donc pour nos jeux de nuit un autre avantage ajouté au premier : mais pour que ces jeux réussissent, je n'y puis trop recommander la gaieté. Rien n'est si triste que les ténèbres : n'allez pas enfermer votre enfant dans

un cachot. Qu'il rie en entrant dans l'obſcurité ; que le rire le reprenne avant qu'il en ſorte ; que, tandis qu'il y eſt, l'idée des amuſemens qu'il quitte, & de ceux qu'il va retrouver, le défende des imaginations phantaſtiques qui pourroient l'y venir chercher.

Il eſt un terme de la vie au-delà duquel on rétrograde, en avançant. Je ſens que j'ai paſſé ce terme. Je recommence, pour ainſi dire, une autre carriere. Le vuide de l'âge mûr, qui s'eſt fait ſentir à moi, me retrace le doux tems du premier âge. En vieilliſſant, je redeviens enfant, & je me rappelle plus volontiers ce que j'ai fait à dix ans, qu'à trente. Lecteurs, pardonnez moi donc de tirer quelquefois mes exemples de moi-même ; car, pour bien faire ce livre, il faut que je le faſſe avec plaiſir.

J'étois à la campagne en penſion, chez un Miniſtre appelé M. Lamber-

cier. J'avois pour camarade un Cousin plus riche que moi, & qu'on traitoit en héritier, tandis qu'éloigné de mon pere, je n'étois qu'un pauvre orphelin. Mon grand-cousin Bernard étoit singulierement poltron, sur-tou la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur que M. Lambercier, ennuyé de me vanteries, voulut mettre mon courag à l'épreuve. Un soir d'automne, qu'i faisoit très-obscur, il me donna la cle du Temple, & me dit d'aller cherche dans la chaire la Bible qu'on y avo laissée. Il ajouta, pour me piquer d'hon neur, quelques mots qui me mîren dans l'impuissance de reculer.

Je partis sans lumiere; si j'en avo eu, ç'auroit peut-être été pis encor Il falloit passer par le cimetiere, le traversai gaillardement; car tan que je me sentois en plein air, je n'e jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à voûte un certain retentissement qu

je crus reſſembler à des voix, & qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer : mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai. En appercevant l'obſcurité profonde qui régnoit dans ce vaſte lieu, je fus ſaiſi d'une terreur qui me fit dreſſer les cheveux; je rétrograde, je ſors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien nommé Sultan, dont les careſſes me raſſurerent. Honteux de ma frayeur, je reviens ſur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi Sultan, qui ne voulut pas me ſuivre. Je franchis bruſquement la porte, j'entre dans l'Egliſe. A peine fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais ſi fortement, que je perdis la tête; & quoique la chaire fût à droite, & que je le ſuſſe très-bien, ayant tourné ſans m'en appercevoir, je la cherchai long-tems à gauche, je m'embarraſſai dans les bancs, je ne

ſavois plus où j'étois; &, ne pouvant trouver ni la chaire, ni la porte, je tombai dans un bouleverſement inexprimable. Enfin, j'apperçois la porte, je viens à bout de ſortir du Temple, & je m'en éloigne comme la premiere fois, bien réſolu de n'y jamais rentrer ſeul qu'en plein jour.

Je reviens juſqu'à la maiſon. Prêt à entrer, je diſtingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance, &, confus de m'y voir expoſé, j'héſite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends Mademoiſelle Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la ſervante de prendre la lanterne, & M. Lambercier ſe diſpoſer à me venir chercher, eſcorté de mon intrépide couſin, auquel enſuite on n'auroit pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'inſtant toutes mes frayeurs ceſſent, & ne me laiſſent que celle d'être ſurpris dans ma fuite : je cours, je vôle

au Temple : ſans m'égarer, ſans tâtonner, j'arrive à la chaire, j'y monte, je prends la Bible, je m'élance en bas, dans trois ſauts je ſuis hors du Temple, dont j'oubliai même de fermer la porte; j'entre dans la chambre hors d'haleine, je jette la Bible ſur la table, effaré, mais palpitant d'aiſe d'avoir prévenu le ſecours qui m'étoit deſtiné.

On me demandera ſi je donne ce trait pour un modele à ſuivre, & pour un exemple de la gaieté que j'exige dans ces ſortes d'exercices ? Non; mais je le donne pour preuve que rien n'eſt plus capable de raſſurer quiconque eſt effrayé des ombres de la nuit, que d'entendre dans une chambre voiſine une compagnie aſſemblée rire & cauſer tranquilement. Je voudrois qu'au-lieu de s'amuſer ainſi ſeul avec ſon Éleve, on raſſemblât les ſoirs beaucoup d'enfans de bonne humeur; qu'on ne les envoyât pas d'abord ſé-

parément, mais plusieurs ensemble, & qu'on n'en hasardât aucun parfaitement seul, qu'on ne se fût bien assuré d'avance qu'il n'en seroit pas trop effrayé.

Je n'imagine rien de si plaisant & de si utile que de pareils jeux, pou peu qu'on voulût user d'adresse à le ordonner. Je ferois dans une grand salle une espece de labyrinthe, ave des tables, des fauteuils, des chaises des paravents. Dans les inextricable tortuosités de ce labyrinthe, j'arran gerois au milieu de huit ou dix boîte d'attrape une autre boîte presque sem blable, bien garnie de bonbons; j désignerois en termes clairs, mais suc cincts, le lieu précis où se trouve l bonne boîte; je donnerois le rensei gnement suffisant pour la distinguer des gens plus attentifs & moins étour dis que des enfans (21); puis, aprè

(21) Pour les exercer à l'attention, ne leur dites ja

avoir fait tirer au ſort les petits concurrens, je les enverrois tous l'un après l'autre, juſqu'à ce que la bonne boîte fût trouvée; ce que j'aurois ſoin de rendre difficile, à proportion de leur habileté.

Figurez-vous un petit Hercule arrivant une boîte à la main, tout fier de ſon expédition. La boîte ſe met ſur la table, on l'ouvre en cérémonie. J'entends d'ici les éclats de rire, les huées de la bande joyeuſe, quand, au-lieu des confitures qu'on attendoit, on trouve bien proprement arrangés ſur de la mouſſe ou ſur du coton, un hanneton, un eſcargot, du charbon, du gland, un navet, ou quelque autre pareille denrée. D'autres fois, dans une piece nouvellement blanchie on ſuſpendra, près du mur, quelque jouet, quelque petit

mais que des choſes qu'ils aient un intérêt ſenſible & préſent à bien entendre; ſur-tout point de longueurs, jamais un mot ſuperflu. Mais auſſi ne laiſſez dans vos diſcours ni obſcurité ni équivoque.

meuble qu'il s'agira d'aller chercher, ſans toucher au mur. A peine celui qui l'apportera ſera-t-il rentré, que, pour peu qu'il ait manqué à la condition, le bout de ſon chapeau blanchi, le bout de ſes ſouliers, la baſque de ſon habit, ſa marche trahiront ſa maladreſſe. En voilà bien aſſez, trop peut-être, pour faire entendre l'eſprit de ces ſortes de jeux. S'il faut tout vous dire, ne me liſez point.

Quels avantages un homme ainſi élevé n'aura-t-il pas la nuit ſur les autres hommes ? Ses pieds accoutumés à s'affermir dans les ténèbres, ſes mains exercées à s'appliquer aiſément à tous les corps environnans, le conduiront ſans peine dans la plus épaiſſe obſcurité. Son imagination, pleine des jeux nocturnes de ſa jeuneſſe, ſe tournera difficilement ſur des objets effrayans. S'il croit entendre des éclats de rire, au-lieu de ceux des eſprits follets, ce ſeront ceux de ſes anciens

camarades : s'il se peint une assemblée, ce ne sera point pour lui le sabat, mais la chambre de son Gouverneur. La nuit ne lui rappellant que des idées gaies ne lui sera jamais affreuse; au-lieu de la craindre, il l'aimera. S'agit-il d'une expédition militaire : il sera prêt à toute heure, aussi-bien seul, qu'avec sa troupe. Il entrera dans le camp de Saül, il le parcourra sans s'égarer, il ira jusqu'à la tente du Roi sans éveiller personne, il s'en retournera sans être apperçu. Faut-il enlever les chevaux de Rhésus : adressez-vous à lui sans crainte. Parmi les gens autrement élevés, vous trouverez difficilement un Ulysse.

J'ai vu des gens vouloir, par des surprises, accoutumer les enfans à ne s'effrayer de rien la nuit. Cette méthode est très-mauvaise; elle produit un effet tout contraire à celui qu'on cherche, & ne sert qu'à les rendre toujours plus craintifs. Ni la raison, ni

l'habitude ne peuvent rassurer sur l'idée d'un danger présent, dont on ne peut connoître le dégré, ni l'espece; ni sur la crainte des surprises, qu'on a souvent éprouvées. Cependant, comment s'assurer de tenir toujours votre Éleve exempt de pareils accidens? Voici le meilleur avis, ce me semble, dont on puisse le prévenir là-dessus. Vous êtes alors, dirois-je à mon Émile, dans le cas d'une juste défense; car l'aggresseur ne vous laisse pas juger s'il veut vous faire mal ou peur; &, comme il a pris ses avantages, la fuite même n'est pas un refuge pour vous. Saisissez donc hardiment celui qui vous surprend de nuit, homme ou bête, il n'importe; serrez-le, empoignez-le de toute votre force; s'il se débat, frappez, ne marchandez point les coups; &, quoi qu'il puisse dire ou faire, ne lâchez jamais prise, que vous ne sachiez bien ce que c'est: l'éclaircissement vous apprendra probablement

qu'il n'y avoit pas beaucoup à craindre, & cette maniere de traiter les plaiſans doit naturellement les rebuter d'y revenir.

Quoique le toucher ſoit de tous nos ſens celui dont nous avons le plus continuel exercice, ſes jugemens reſtent pourtant, comme je l'ai dit, imparfaits & groſſiers, plus que ceux d'aucun autre; parce que nous mêlons continuellement à ſon uſage celui de la vue, & que, l'œil atteignant à l'objet plutôt que la main, l'eſprit juge preſque toujours ſans elle. En revanche, les jugemens du tact ſont les plus sûrs, précifément, parce qu'ils ſont les plus bornés: car, ne s'étendant qu'auſſi loin que nos mains peuvent atteindre, ils rectifient l'étourderie des autres ſens, qui s'élancent au loin ſur des objets qu'ils apperçoivent à peine; au-lieu que tout ce qu'apperçoit le toucher, il l'apperçoitb ien. Ajoutez que, joignant, quand il nous plaît, la force

des muſcles à l'action des nerfs, nous uniſſons, par une ſenſation ſimultanée, au jugement de la température, des grandeurs, des figures, le jugement du poids & de la ſolidité. Ainſi le toucher, étant de tous les ſens celui qui nous inſtruit le mieux de l'impreſſion que les corps étrangers peuvent faire ſur le nôtre, eſt celui dont l'uſage eſt le plus fréquent, & nous donne le plus immédiatement la connoiſſance néceſſaire à notre conſervation.

Comme le toucher exercé ſupplée à la vue, pourquoi ne pourroit-il pas auſſi ſuppléer à l'ouïe juſqu'à certain point, puiſque les ſons excitent dans les corps ſonores des ébranlemens ſenſibles au tact? En poſant une main ſur le corps d'un violoncelle, on peut, ſans le ſecours des yeux ni des oreilles, diſtinguer à la ſeule maniere dont le bois vibre & frémit, ſi le ſon qu'il rend eſt grave ou aigu, s'il eſt tiré de la chanterelle ou du bourdon. Qu'on

exerce le ſens à ces différences, je ne doute pas qu'avec le tems, on n'y pût devenir ſenſible au point d'entendre un air entier par les doigts. Or, ceci ſuppoſé, il eſt clair qu'on pourroit aiſément parler aux ſourds en muſique; car les ſons & les tems, n'étant pas moins ſuſceptibles de combinaiſons régulieres que les articulations & les voix, peuvent être pris de même pour les élémens du diſcours.

Il y a des exercices qui émouſſent le ſens du toucher, & le rendent plus obtus: d'autres, au contraire, l'aiguiſent & le rendent plus délicat & plus fin. Les premiers, joignant beaucoup de mouvement & de force à la continuelle impreſſion des corps durs, rendent la peau rude, calleuſe, & lui ôtent le ſentiment naturel; les ſeconds ſont ceux qui varient ce même ſentiment par un tact léger & fréquent, en ſorte que l'eſprit attentif à des impreſſions inceſſamment répétées, ac-

quiert la facilité de juger toutes leurs modifications. Cette différence eſt ſenſible dans l'uſage des inſtrumens de muſique : le toucher dur & meurtriſſant du violoncelle, de la contre-baſſe, du violon même, en rendant les doigts plus flexibles, raccornit leurs extrémités. Le toucher lice & poli du claveſſin les rend auſſi flexibles & plus ſenſibles en même tems. En ceci donc le claveſſin eſt à préférer.

Il importe que la peau s'endurciſſe aux impreſſions de l'air, & puiſſe braver ſes altérations; car c'eſt elle qui défend tout le reſte. A cela près, je ne voudrois pas que la main trop ſervilement appliquée aux mêmes travaux, vînt à s'endurcir, ni que ſa peau, devenue preſque oſſeuſe, perdît ce ſentiment exquis, qui donne à connoître quels ſont les corps ſur leſquels on la paſſe, &, ſelon l'eſpece de contact, nous fait quelquefois, dans l'obſcurité, friſſonner en diverſes manieres.

Pourquoi faut-il que mon Éleve soit forcé d'avoir toujours sous ses pieds une peau de bœuf ? Quel mal y auroit-il que la sienne propre pût au besoin lui servir de semelle ! Il est clair qu'en cette partie, la délicatesse de la peau ne peut jamais être utile à rien, & peut souvent beaucoup nuire. Éveillés, à minuit, au cœur de l'hiver, par l'ennemi dans leur ville, les Génevois trouverent plutôt leurs fusils que leurs souliers. Si nul d'eux n'avoit su marcher nuds pieds, qui sait si Genève n'eût point été prise ?

Armons toujours l'homme contre les accidens imprévus. Qu'Émile coure les matins à pieds nuds, en toute saison, par la chambre, par l'escalier, par le jardin; loin de l'en gronder, je l'imiterai; seulement j'aurai soin d'écarter le verre. Je parlerai bientôt des travaux & des jeux manuels; du reste, qu'il apprenne à faire tous les pas qui favorisent les évolutions du

corps, à prendre dans toutes les attitudes une position aisée & solide; qu'il sache sauter en éloignement, en hauteur, grimper sur un arbre, franchir un mur; qu'il trouve toujours son équilibre; que tous ses mouvemens, ses gestes soient ordonnés selon les loix de la pondération, long-tems avant que la Statique se mêle de les lui expliquer. A la maniere dont son pied pose à terre, & dont son corps porte sur sa jambe, il doit sentir s'il est bien ou mal. Une assiette assurée a toujours de la grace, & les postures les plus fermes sont aussi les plus élégantes. Si j'étois Maître à danser, je ne ferois pas toutes les singeries de Marcel (22), bonnes pour le pays où

(22) Célebre Maître à danser de Paris, lequel, connoissant bien son monde, faisoit l'extravagant par ruse, & donnoit à son art une importance qu'on feignoit de trouver ridicule, mais pour laquelle on lui portoit au fond le plus grand respect. Dans un autre art, non moins frivole, on voit encore aujourd'hui un Artiste Comédien faire ainsi l'important & le fou, & ne réussir pas moins bien. Cette méthode est toujours sûre en France. Le vrai talent, plus simple & moins

il les fait : mais, au-lieu d'occuper éternellement mon Éleve à des gambades, je le menerois au pied d'un rocher : là, je lui montrerois quelle attitude il faut prendre, comment il faut porter le corps & la tête, quel mouvement il faut faire, de quelle maniere il faut poser, tantôt le pied, tantôt la main, pour suivre légérement les sentiers escarpés, raboteux & rudes, & s'élancer de pointe en pointe, tant en montant qu'en descendant. J'en ferois l'émule d'un chevreuil, plutôt qu'un Danseur de l'Opera.

Autant le toucher concentre ses opérations autour de l'homme, autant la vue étend les siennes au-delà de lui. C'est-là ce qui rend celles-ci trompeuses ; d'un coup-d'œil un homme embrasse la moitié de son horizon. Dans cette multitude de sensations simultanées & de jugemens qu'elles excitent, comment ne se tromper sur

charlatan, n'y fait point fortune. La modestie y est la vertu des sots.

aucun ? Ainſi la vue eſt de tous nos ſens le plus fautif, précisément parce qu'il eſt le plus étendu, & que, précédant de bien loin tous les autres, ſes opérations ſont trop promptes & trop vaſtes, pour pouvoir être rectifiées par eux. Il y a plus; les illuſions mêmes de la perſpective nous ſont néceſſaires pour parvenir à connoître l'étendue, & à comparer ſes parties. Sans les fauſſes apparences, nous ne verrions rien dans l'éloignement; ſans les gradations de grandeur & de lumiere, nous ne pourrions eſtimer aucune diſtance, ou plutôt il n'y en auroit point pour nous. Si de deux arbres égaux, celui qui eſt à cent pas de nous nous paroiſſoit auſſi grand & auſſi diſtinct que celui qui eſt à dix, nous les placerions à côté l'un de l'autre. Si nous appercevions toutes les dimenſions des objets ſous leur véritable meſure, nous ne verrions aucun eſpace, & tout nous paroîtroit ſur notre œil.

Le ſens de la vue n'a, pour juger

la grandeur des objets & leur diſtance, qu'une même meſure, ſavoir l'ouverture de l'angle qu'ils font dans notre œil; & comme cette ouverture eſt un effet ſimple d'une cauſe composée, le jugement qu'il excite en nous laiſſe chaque cauſe particuliere indéterminée, ou devient néceſſairement fautif. Car comment diſtinguer à la ſimple vue ſi l'angle par lequel je vois un objet plus petit qu'un autre, eſt tel parce que ce premier objet eſt en effet plus petit, ou parce qu'il eſt plus éloigné?

Il faut donc ſuivre ici une méthode contraire à la précédente; au-lieu de ſimplifier la ſenſation, la doubler, la vérifier toujours par une autre; aſſujettir l'organe viſuel à l'organe tactile, & réprimer, pour ainſi dire, l'impétuoſité du premier ſens par la marche peſante & reglée du ſecond. Faute de nous aſſervir à cette pratique, nos meſures pas eſtimation ſont très-inexactes. Nous n'avons nulle préciſion dans

le coup-d'œil pour juger les hauteurs, les longueurs, les profondeurs, les diſtances; & la preuve que ce n'eſt pas tant la faute du ſens que de ſon uſage, c'eſt que les Ingénieurs, les Arpenteurs, les Architectes, les Maçons, les Peintres, ont en général le coup-d'œil beaucoup plus sûr que nous, & apprécient les meſures de l'étendue avec plus de juſteſſe; parce que leur métier leur donnant en ceci l'expérience que nous négligeons d'acquérir, ils ôtent l'équivoque de l'angle, par les apparences qui l'accompagnent, & qui déterminent plus exactement, à leurs yeux, le rapport des deux cauſes de cet angle.

Tout ce qui donne du mouvement au corps ſans le contraindre, eſt toujours facile à obtenir des enfans. Il y a mille moyens de les intéreſſer à meſurer, à connoître, à eſtimer les diſtances. Voilà un ceriſier fort haut, comment ferons-nous pour cueillir des ceriſes? L'échelle de la grange eſt-elle

bonne pour cela ? Voilà un ruiſſeau fort large, comment le traverſerons-nous ? une des planches de la cour poſera-t-elle ſur les deux bords ? Nous voudrions de nos fenêtres pêcher dans les foſſés du Château ; combien de braſſes doit avoir notre ligne ? Je voudrois faire une balançoire entre ces deux arbres, une corde de deux toiſes nous ſuffira-t-elle ? On me dit que dans l'autre maiſon notre chambre aura vingt-cinq pieds quarrés ; croyez-vous qu'elle nous convienne ? ſera-t-elle plus grande que celle-ci ? Nous avons grand faim, voilà deux villages ; auquel des deux ferons-nous plutôt pour dîner ? &c.

Il s'agiſſoit d'exercer à la courſe un enfant indolent & pareſſeux, qui ne ſe portoit pas de lui-même à cet exercice ni à aucun autre, quoiqu'on le deſtinât à l'état militaire : il s'étoit perſuadé, je ne ſais comment, qu'un homme de ſon rang ne devoit rien faire ni rien ſavoir, & que ſa nobleſſe devoit lui

tenir lieu de bras, de jambes, ainſi que de toute eſpece de mérite. A faire d'un tel Gentilhomme un Achille au pied léger, l'adreſſe de Chiron même eût eu peine à ſuffire. La difficulté étoit d'autant plus grande, que je ne voulois lui preſcrire abſolument rien. J'avois banni de mes droits les exhortations, les promeſſes, les menaces, l'émulation, le deſir de briller : comment lui donner celui de courir ſans lui rien dire? Courir moi-même eût été un moyen peu sûr & ſujet à inconvénient. D'ailleurs, il s'agiſſoit encore de tirer de cet exercice quelque objet d'inſtruction pour lui, afin d'accoutumer les opérations de la machine & celles du jugement à marcher toujours de concert. Voici comment je m'y pris : moi, c'eſt-à-dire, celui qui parle dans cet exemple.

En m'allant promener avec lui les après-midi, je mettois quelquefois dans ma poche deux gâteaux d'une eſpece qu'il aimoit beaucoup; nous en



Chiron. Liv. II.

mangions chacun un à la promenade (23), & nous revenions fort contens. Un jour il s'apperçut que j'avois trois gâteaux; il en auroit pu manger six, sans s'incommoder : il dépêche promptement le sien, pour me demander le troisieme. Non, lui dis-je; je le mangerois fort bien moi-même, ou nous le partagerions : mais j'aime mieux le voir disputer à la course par ces deux petits garçons que voilà. Je les appelai, je leur montrai le gâteau & leur proposai la condition. Ils ne demanderent pas mieux. Le gâteau fut posé sur une grande pierre qui servit de but. La carriere fut marquée, nous allâmes nous asseoir; au signal donné les petits garçons partirent : le victorieux se saisit du gâteau, & le mangea

(23) Promenade champêtre, comme on verra dans l'instant. Les promenades publiques des villes sont pernicieuses aux enfans de l'un & de l'autre sexe. C'est-là qu'ils commencent à se rendre vains & à vouloir être regardés; c'est au Luxembourg, aux Tuileries, surtout au Palais royal, que la belle Jeunesse de Paris va prendre cet air impertinent & fat qui la rend si ridicule, & la fait huer & détester dans toute l'Europe.

ſans miſéricorde aux yeux des ſpectateurs & du vaincu.

Cet amuſement valoit mieux que le gâteau; mais il ne prit pas d'abord & ne produiſit rien. Je ne me rebutai, ni ne me preſſai; l'inſtitution des enfans eſt un métier où il faut ſavoir perdre du tems pour en gagner. Nous continuâmes nos promenades; ſouvent on prenoit trois gâteaux, quelquefois quatre, & de tems à autre il y en avoit un, même deux, pour les coureurs. Si le prix n'étoit pas grand, ceux qui le diſputoient, n'étoient pas ambitieux; celui qui le remportoit étoit loué, fêté, tout ſe faiſoit avec appareil. Pour donner lieu aux révolutions & augmenter l'intérêt, je marquois la carriere plus longue, j'y ſouffrois pluſieurs concurrens. A peine étoient-ils dans la lice, que tous les paſſans s'arrêtoient pour les voir; les acclamations, les cris, les battemens de mains les animoient; je voyois quelquefois

mon

mon petit bon-homme treſſaillir, ſe lever, s'écrier quand l'un étoit près d'atteindre ou de paſſer l'autre : c'étoient pour lui les Jeux Olympiques.

Cependant les concurrens uſoient quelquefois de ſupercherie; ils ſe retenoient mutuellement ou ſe faiſoient tomber, ou pouſſoient des cailloux au paſſage l'un de l'autre. Cela me fournit un ſujet de les ſéparer, & de les faire partir de différens termes, quoiqu'également éloignés du but; on verra bientôt la raiſon de cette prévoyance; car je dois traiter cette importante affaire dans un grand détail.

Ennuyé de voir toujours manger ſous ſes yeux des gâteaux qui lui faiſoient grande envie, Monſieur le Chevalier s'aviſa de ſoupçonner enfin que bien courir pouvoit être bon à quelque choſe, & voyant qu'il avoit auſſi deux jambes, il commença de s'eſſayer en ſecret. Je me gardai d'en rien voir; mais je compris que mon ſtra-

tagême avoit réussi. Quand il se crut assez fort, (& je lus avant lui dans sa pensée,) il affecta de m'importuner pour avoir le gâteau restant. Je le refuse; il s'obstine, & d'un air dépité il me dit à la fin : Hé! bien, mettez-le sur la pierre, marquez le champ, & nous verrons. Bon! lui dis-je en riant, est-ce qu'un Chevalier sait courir? Vous gagnerez plus d'appétit, & non de quoi le satisfaire. Piqué de ma raillerie, il s'évertue & remporte le prix d'autant plus aisément que j'avois fait la lice très-courte, & pris soin d'écarter le meilleur coureur. On conçoit comment, ce premier pas étant fait, il me fut aisé de le tenir en haleine. Bientôt il prit un tel goût à cet exercice, que, sans faveur, il étoit presque sûr de vaincre mes polissons à la course, quelque longue que fût la carriere.

Cet avantage obtenu en produisit un autre auquel je n'avois pas songé. Quand il remportoit rarement le prix,

il le mangeoit presque toujours seul, ainsi que faisoient ses concurrens; mais en s'accoutumant à la victoire, il devint généreux, & partageoit souvent avec es vaincus. Cela me fournit à moi-nême une observation morale, & j'appris par-là quel étoit le vrai principe le la générosité.

En continuant avec lui de marquer n différens lieux les termes d'où cha-un devoit partir à la fois, je fis, sans u'il s'en apperçût, les distances iné-ales, de sorte que l'un, ayant à faire lus de chemin que l'autre pour ar-ver au même but, avoit un désavan-ige visible; mais, quoique je laissasse le hoix à mon Disciple, il ne savoit pas en prévaloir. Sans s'embarrasser de la istance, il préféroit toujours le beau hemin; de sorte que, prévoyant aisé-nent son choix, j'étois à-peu-près le maî-e de lui faire perdre ou gagner le gâ-eau à ma volonté, & cette adresse avoit ussi son usage à plus d'une fin. Cepen-

dant, comme mon dessein étoit qu'il s'apperçût de la différence, je tâchois de la lui rendre sensible; mais quoiqu'indolent dans le calme, il étoit si vif dans ses jeux, & se défioit si peu de moi, que j'eus toutes les peines du monde à lui faire appercevoir que je le trichois. Enfin, j'en vins à bout malgré son étourderie; il m'en fit des reproches. Je lui dis : de quoi vous plaignez-vous? Dans un don que je veux bien faire, ne suis-je pas maître de mes conditions? Qui vous force à courir? Vous ai-je promis de faire les lices égales? N'avez-vous pas le choix? Prenez la plus courte, on ne vous en empêche point : comment ne voyez-vous pas que c'est vous que je favorise, & que l'inégalité dont vous murmurez est toute à votre avantage, si vous savez vous en prévaloir? Cela étoit clair, il le comprit; &, pour choisir, il fallut y regarder de plus près. D'abord on voulut compter les

pas; mais la meſure des pas d'un enfaut eſt lente & fautive; de plus, je m'aviſaï de multiplier les courſes dans un même jour, & alors l'amuſement devenant une eſpece de paſſion, l'on avoit regret de perdre à meſurer les lices le tems deſtiné à les parcourir. La vivacité de l'enfance s'accommode mal de ces lenteurs; on s'exerça donc à mieux voir, à mieux eſtimer une diſtance à la vue. Alors j'eus peu de peine à étendre & nourrir ce goût. Enfin, quelques mois d'épreuves & d'erreurs corrigées, lui formerent tellement le compas viſuel, que, quand je lui mettois par la penſée un gâteau ſur quelque objet éloigné, il avoit le coup-d'œil preſque auſſi sûr que la chaîne d'un Arpenteur.

Comme la vue eſt de tous les ſens celui dont on peut le moins ſéparer les jugemens de l'eſprit, il faut beaucoup de tems pour apprendre à voir; il faut avoir long-tems comparé la

vue au toucher, pour accoutumer le premier de ces deux ſens à nous faire un rapport fidele des figures & des diſtances: ſans le toucher, ſans le mouvement progreſſif, les yeux du monde les plus perçans ne ſauroient nous donner aucune idée de l'étendue. L'Univers entier ne doit être qu'un point pour une huître; il ne lui paroîtroit rien de plus, quand même une ame humaine informeroit cette huître. Ce n'eſt qu'à force de marcher, de palper, de nombrer, de meſurer les dimenſions, qu'on apprend à les eſtimer: mais auſſi, ſi l'on meſuroit toujours, le ſens ſe répoſant ſur l'inſtrument n'acquerroit aucune juſteſſe. Il ne faut pas non plus que l'enfant paſſe tout d'un coup de la meſure à l'eſtimation; il faut d'abord que, continuant à comparer par parties ce qu'il ne ſauroit comparer tout-d'un-coup, à des aliquotes préciſes, il ſubſtitue des aliquotes par appréciation, & qu'au-lieu

d'appliquer toujours avec la main la mesure, il s'accoutume à l'appliquer seulement avec les yeux. Je voudrois pourtant qu'on vérifiât ses premieres opérations par des mesures réelles, afin qu'il corrigeât ses erreurs, & que, s'il reste dans le sens quelque fausse apparence, il apprît à la rectifier par un meilleur jugement. On a des mesures naturelles qui sont à-peu-près les mêmes en tous lieux; les pas d'un homme, l'étendue de ses bras, sa stature. Quand l'enfant estime la hauteur d'un étage, son gouverneur peut lui servir de toise; s'il estime la hauteur d'un clocher, qu'il le toise avec les maisons. S'il veut savoir les lieues de chemin, qu'il compte les heures de marche; & sur-tout qu'on ne fasse rien de tout cela pour lui, mais qu'il le fasse lui-même.

On ne sauroit apprendre à bien juger de l'étendue & de la grandeur des corps, qu'on n'apprenne à connoître

auſſi leurs figures, & même à les imiter; car, au fond, cette imitation ne tient abſolument qu'aux loix de la perſpective, & l'on ne peut eſtimer l'étendue ſur ſes apparences, qu'on n'ait quelque ſentiment de ces loix. Les enfans, grands imitateurs, eſſayent tous de deſſiner; je voudrois que le mien cultivât cet art, non préciſément pour l'art même, mais pour ſe rendre l'œil juſte & la main flexible; & en général il importe fort peu qu'il ſache tel ou tel exercice, pourvu qu'il acquierre la perſpicacité du ſens & la bonne habitude du corps qu'on gagne par cet exercice. Je me garderai donc bien de lui donner un maître à deſſiner, qui ne lui donneroit à imiter que des imitations, & ne le feroit deſſiner que ſur des deſſeins: je veux qu'il n'ait d'autre maître que la Nature, ni d'autre modele que les objets. Je veux qu'il ait ſous les yeux l'original même & non pas le papier qui le repréſente,

qu'il crayonne une maiſon ſur une maiſon, un arbre ſur un arbre, un homme ſur un homme, afin qu'il s'accoutume à bien obſerver les corps & leurs apparences, & non pas à prendre des imitations fauſſes & conventionnelles pour de véritables imitations. Je le détournerai même de rien tracer de mémoire en l'abſence des objets, juſqu'à ce que, par des obſervations fréquentes, leurs figures exactes s'impriment bien dans ſon imagination; de peur que, ſubſtituant à la vérité des choſes, des figures biſarres & fantaſtiques, il ne perde la connoiſſance des proportions, & le goût des beautés de la Nature.

Je ſais bien que, de cette maniere, il barbouillera long-tems ſans rien faire de reconnoiſſable, qu'il prendra tard l'élégance des contours & le trait léger des Deſſinateurs, peut-être jamais le diſcernement des effets pittoreſques & le bon goût du deſſein; en

revanche, il contractera certainement un coup-d'œil plus juste, une main plus sûre, la connoiſſance des vrais rapports de grandeur & de figure qui ſont entre les animaux, les plantes, les corps naturels, & une plus prompte expérience du jeu de la perſpective : voilà préciſément ce que j'ai voulu faire, & mon intention n'eſt pas tant qu'il ſache imiter les objets que les connoître ; j'aime mieux qu'il me montre une plante d'acanthe, & qu'il trace moins bien le feuillage d'un chapiteau.

Au reſte, dans cet exercice, ainſi que dans tous les autres, je ne prétends pas que mon Éleve en ait ſeul l'amuſement. Je veux le lui rendre plus agréable encore, en le partageant ſans ceſſe avec lui. Je ne veux point qu'il ait d'autre émule que moi : mais je ſerai ſon émule ſans relâche & ſans riſque ; cela mettra de l'intérêt dans ſes occupations ſans cauſer de jalouſie

entre nous. Je prendrai le crayon à ſon exemple, je l'emploierai d'abord auſſi mal-adroitement que lui. Je ſerois un Apelle que je ne me trouverai qu'un barbouilleur. Je commencerai par tracer un homme, comme les laquais les tracent contre les murs; une barre pour chaque bras, une barre pour chaque jambe, & les doigts plus gros que le bras. Bien long-tems après nous nous appercevrons l'un ou l'autre de cette diſproportion; nous remarquerons qu'une jambe a de l'épaiſſeur, que cette épaiſſeur n'eſt pas par-tout la même, que le bras a ſa longueur déterminée par rapport au corps, &c. Dans ce progrès je marcherai tout au plus à côté de lui, ou je le devancerai de ſi peu, qu'il lui ſera toujours aiſé de m'atteindre, & ſouvent de me ſurpaſſer. Nous aurons des couleurs, des pinceaux; nous tâcherons d'imiter le coloris des objets & toute leur apparence, auſſi-bien que

leur figure. Nous enluminerons, nous peindrons, nous barbouillerons; mais dans tous nos barbouillages nous ne cesserons d'épier la Nature; nous ne ferons jamais rien que sous les yeux du maître.

Nous étions en peine d'ornemens pour notre chambre; en voilà de tout trouvés. Je fais encadrer nos desseins; je les fais couvrir de beaux verres, afin qu'on n'y touche plus, & que, les voyant rester dans l'état où nous les avons mis, chacun ait intérêt de ne pas négliger les siens. Je les arrange par ordre autour de la chambre, chaque dessein répété vingt, trente fois, & montrant, à chaque exemplaire, le progrès de l'Auteur, depuis le moment où la maison n'est qu'un quarré presqu'informe, jusqu'à celui où sa façade, son profil, ses proportions, ses ombres, sont dans la plus exacte vérité. Ces gradations ne peuvent manquer de nous offrir sans cesse des tableaux

intéreſſans pour nous, curieux pour d'autres, & d'exciter toujours plus notre émulation. Aux premiers, aux plus groſſiers de ces deſſeins je mets des cadres bien brillans, bien dorés, qui les rehauſſent; mais, quand l'imitation devient plus exacte, & que le deſſein eſt véritablement bon, alors je ne lui donne plus qu'un cadre noir très-ſimple; il n'a plus beſoin d'autre ornement que lui-même, & ce ſeroit dommage que la bordure partageât l'attention que mérite l'objet. Ainſi, chacun de nous aſpire à l'honneur du cadre uni; & quand l'un veut dédaigner un deſſein de l'autre, il le condamne au cadre doré. Quelque jour, peut-être, ces cadres dorés paſſeront entre nous en proverbe, & nous admirerons combien d'hommes ſe rendent juſtice, en ſe faiſant encadrer ainſi.

J'ai dit que la Géométrie n'étoit pas à la portée des enfans; mais c'eſt notre faute. Nous ne ſentons pas que

leur méthode n'eſt point la nôtre, & que ce qui devient pour nous l'art de raiſonner, ne doit être pour eux que l'art de voir. Au-lieu de leur donner notre méthode, nous ferions mieux de prendre la leur. Car notre maniere d'apprendre la Géométrie eſt bien autant une affaire d'imagination que de raiſonnement. Quand la propoſition eſt énoncée, il faut en imaginer la démonſtration, c'eſt-à-dire, trouver de quelle propoſition déja ſue celle-là doit être une conſéquence, &, de toutes les conſéquences qu'on peut tirer de cette même propoſition, choiſir préciſément celle dont il s'agit.

De cette maniere le raiſonneur le plus exact, s'il n'eſt inventif, doit reſter court. Auſſi qu'arrive-t-il de-là? Qu'au-lieu de nous faire trouver les démonſtrations, on nous les dicte; qu'au-lieu de nous apprendre à raiſonner, le maître raiſonne pour nous, & n'éxerce que notre mémoire.

Faites des figures exactes, combinez-les, posez-les l'une sur l'autre, examinez leurs rapports, vous trouverez toute la Géométrie élémentaire en marchant d'observation en observation, sans qu'il soit question ni de définitions ni de problêmes, ni d'aucune autre forme démonstrative que la simple superposition. Pour moi, je ne prétends point apprendre la Géométrie à Émile, c'est lui qui me l'apprendra : je chercherai les rapports, & il les trouvera ; car je les chercherai de maniere à les lui faire trouver. Par exemple, au-lieu de me servir d'un compas pour tracer un cercle, je le tracerai avec une pointe au bout d'un fil tournant sur un pivot. Après cela, quand je voudrai comparer les rayons entr'eux, Émile se moquera de moi, & il me fera comprendre que le même fil toujours tendu ne peut avoir tracé des distances inégales.

Si je veux mesurer un angle de soi-

xante dégrés, je décris du sommet de cet angle, non pas un arc, mais un cercle entier; car avec les enfans il ne faut jamais rien sous-entendre. Je trouve que la portion du cercle, comprise entre les deux côtés de l'angle, est la sixieme partie du cercle. Après cela je décris du même sommet un autre plus grand cercle, & je trouve que ce second arc est encore la sixième partie de son cercle; je décris un troisieme cercle concentrique sur lequel je fais la même épreuve, & je la continue sur de nouveaux cercles, jusqu'à ce qu'Émile, choqué de ma stupidité, m'avertisse que chaque arc, grand ou petit, compris par le même angle sera toujours la sixieme partie de son cercle, &c. Nous voilà tout-à-l'heure à l'usage du rapporteur.

Pour prouver que les angles de suite sont égaux à deux droits, on décrit un cercle; moi, tout au contraire, je fais en sorte qu'Émile remarque ce-

la, premierement dans le cercle, & puis je lui dis : si l'on ôtoit le cercle, & qu'on laissât les lignes droites, les angles auroient-ils changé de grandeur ? &c.

On néglige la justesse des figures, on la suppose, & l'on s'attache à la démonstration. Entre nous, au contraire, il ne sera jamais question de démonstration. Notre plus importante affaire sera de tirer des lignes bien droites, bien justes, bien égales ; de faire un quarré bien parfait, de tracer un cercle bien rond. Pour vérifier la justesse de la figure, nous l'examinerons par toutes ses propriétés sensibles, & cela nous donnera occasion d'en découvrir chaque jour de nouvelles. Nous plierons par le diamètre les deux demi-cercles, par la diagonale les deux moitiés du quarré : nous comparerons nos deux figures pour voir celle dont les bords conviennent le plus exactement, & par conséquent la mieux faite ; nous

disputerons si cette égalité de partage doit avoir toujours lieu dans les parallelogrammes, dans les trapezes, &c. On essaiera quelquefois de prévoir le succès de l'expérience avant de la faire; on tâchera de trouver des raisons, &c.

La Géométrie n'est pour mon Éleve que l'art de se bien servir de la regle & du compas; il ne doit point la confondre avec le dessein, où il n'emploiera ni l'un ni l'autre de ces instrumens. La regle & le compas seront renfermés sous la clef, & l'on ne lui en accordera que rarement l'usage & pour peu de tems, afin qu'il ne s'accoutume pas à barbouiller; mais nous pourrons quelquefois porter nos figures à la promenade, & causer de ce que nous aurons fait ou de ce que nous voudrons faire.

Je n'oublierai jamais d'avoir vu à Turin un jeune homme, à qui, dans son enfance, on avoit appris les rap-

ports des contours & des ſurfaces, en lui donnant chaque jour à choiſir dans toutes les figures géométriques des gauffres iſopérimètres. Le petit gourmand avoit épuiſé l'art d'Archimède pour trouver dans laquelle il y avoit le plus à manger.

Quand un enfant joue au volant, il s'exerce l'œil & le bras à la juſteſſe; quand il fouette un ſabot, il accroît ſa force en s'en ſervant, mais ſans rien apprendre. J'ai demandé quelquefois pourquoi l'on n'offroit pas aux enfans les mêmes jeux d'adreſſe qu'ont les hommes : la paume, le mail, le billard, l'arc, le ballon, les inſtrumens de muſique. On m'a répondu que quelques-uns de ces jeux étoient au-deſſus de leurs forces, & que leurs membres & leurs organes n'étoient pas aſſez formés pour les autres. Je trouve ces raiſons mauvaiſes : un enfant n'a pas la taille d'un homme, & ne laiſſe pas de porter un habit fait comme le ſien. Je

n'entends pas qu'il joue avec nos masses sur un billard haut de trois pieds; je n'entends pas qu'il aille peloter dans nos tripots, ni qu'on charge sa petite main d'une raquette de Paumier; mais qu'il joue dans une salle dont on aura garanti les fenêtres; qu'il ne se serve que de balles molles, que ses premieres raquettes soient de bois, puis de parchemin, & enfin de corde à boyau bandée à proportion de son progrès. Vous préférez le volant, parce qu'il fatigue moins & qu'il est sans danger. Vous avez tort par ces deux raisons. Le volant est un jeu de femmes; mais il n'y en pas une que ne fît fuir une balle en mouvement. Leurs blanches peaux ne doivent pas s'endurcir aux meurtrissures, & ce ne sont pas des contusions qu'attendent leurs visages. Mais nous, faits pour être vigoureux, croyons-nous le devenir sans peine? & de quelle défense serons-nous capables, si nous ne sommes jamais attaqués?

On joue toujours lâchement les jeux où l'on peut être mal-adroit sans risque; un volant qui tombe ne fait de mal à personne; mais rien ne dégourdit les bras comme d'avoir à couvrir la tête, rien ne rend le coup-d'œil si juste que d'avoir à garantir les yeux. S'élancer du bout d'une salle à l'autre, juger le bond d'une balle encore en l'air, la renvoyer d'une main forte & sûre, de tels jeux conviennent moins à l'homme qu'ils ne servent à le former.

Les fibres d'un enfant, dit-on, sont trop molles; elles ont moins de ressort. Mais elles en sont plus flexibles. Son bras est foible, mais enfin c'est un bras. On en doit faire, proportion gardée, tout ce qu'on fait d'une autre machine semblable. Les enfans n'ont dans les mains nulle adresse; c'est pour cela que je veux qu'on leur en donne: un homme aussi peu exercé qu'eux n'en auroit pas davantage; nous ne pouvons connoître

l'usage de nos organes qu'après les avoir employés. Il n'y a qu'une longue expérience qui nous apprenne à tirer parti de nous-mêmes, & cette expérience est la véritable étude à laquelle on ne peut trop-tôt nous appliquer.

Tout ce qui se fait est faisable. Or, rien n'est plus commun que de voir des enfans adroits & découplés, avoir dans les membres la même agilité que peut avoir un homme. Dans presque toutes les Foires on en voit faire des équilibres, marcher sur les mains, sauter, danser sur la corde. Durant combien d'années des troupes d'enfans n'ont-elles pas attiré par leurs ballets des Spectateurs à la Comédie Italienne? Qui est-ce qui n'a pas ouï parler en Allemagne & en Italie de la Troupe pantomime du célèbre Nicolini? Quelqu'un a-t-il jamais remarqué dans ces enfans des mouvemens moins développés, des attitudes moins

gracieuses, une oreille moins juste, une danse moins légere que dans les Danseurs tout formés ? Qu'on ait d'abord les doigts épais, courts, peu mobiles, les mains potelées & peu capables de rien empoigner, cela empêche-t-il que plusieurs enfans ne sachent écrire ou dessiner à l'âge où d'autres ne savent pas encore tenir le crayon ni la plume ? Tout Paris se souvient encore de la petite Angloise qui faisoit à dix ans des prodiges sur le clavessin. J'ai vu chez un Magistrat, son fils, petit bonhomme de huit ans, qu'on mettoit sur la table, au dessert, comme une statue au milieu des plateaux, jouer là d'un violon presqu'aussi grand que lui, & surprendre par son exécution les Artistes mêmes.

Tous ces exemples & cent-mille autres prouvent, ce me semble, que l'inaptitude qu'on suppose aux enfans pour nos exercices est imaginaire, & que, si on ne les voit point réussir

dans quelques-uns, c'eſt qu'on ne les y a jamais exercés.

On me dira que je tombe ici, par rapport au corps, dans le défaut de la culture prématurée que je blâme dans les enfans, par rapport à l'eſprit. La différence eſt très-grande; car l'un de ces progrès n'eſt qu'apparent, mais l'autre eſt réel. J'ai prouvé que l'eſprit qu'ils paroiſſent avoir, ils ne l'ont pas; au-lieu que tout ce qu'ils paroiſſent faire, ils le font. D'ailleurs, on doit toujours ſonger que tout ceci n'eſt ou ne doit être que jeu, direction facile & volontaire des mouvemens que la Nature leur demande, art de varier leurs amuſemens pour les leur rendre plus agréables, ſans que jamais la moindre contrainte les tourne en travail: car enfin de quoi s'amuſeront-ils, dont je ne puiſſe faire un objet d'inſtruction pour eux? & quand je ne le pourrois pas, pourvu qu'ils s'amuſent ſans inconvénient & que le tems ſe paſſe, leur progrès

grès en toute chose n'importe pas quant à présent; au-lieu que, lorsqu'il faut nécessairement leur apprendre ceci ou cela, comme qu'on s'y prenne, il est toujours impossible qu'on en vienne à bout sans contrainte, sans fâcherie & sans ennui.

Ce que j'ai dit sur les deux sens dont l'usage est le plus continu & le plus important, peut servir d'exemple de la maniere d'exercer les autres. La vue, le toucher s'appliquent également sur les corps en repos & sur les corps qui se meuvent; mais comme il n'y a que l'ébranlement de l'air qui puisse émouvoir le sens de l'ouïe, il n'y a qu'un corps en mouvement qui fasse du bruit ou du son, &, si tout étoit en repos, nous n'entendrions jamais rien. La nuit donc où, ne nous mouvant nous-mêmes qu'autant qu'il nous plaît, nous n'avons à craindre que les corps qui se meuvent, il nous importe d'avoir l'oreille alerte, de

pouvoir juger par la ſenſation qui nous frappe, ſi le corps qui la cauſe eſt grand ou petit, éloigné ou proche, ſi ſon ébranlement eſt violent ou foible. L'air ébranlé eſt ſujet à des répercuſſions qui le réfléchiſſent; qui, produiſant des échos, répètent la ſenſation, & font entendre le corps bruyant ou ſonore en un autre lieu que celui où il eſt. Si dans une plaine ou dans une vallée on met l'oreille à terre, on entend la voix des hommes & le pas des chevaux de beaucoup plus loin qu'en reſtant debout.

Comme nous avons comparé la vue au toucher, il eſt bon de la comparer de même à l'ouie, & de ſavoir laquelle des deux impreſſions partant à la fois du même corps arrivera le plutôt à ſon organe. Quand on voit le feu d'un canon on peut encore ſe mettre à l'abri du coup; mais ſi-tôt qu'on entend le bruit, il n'eſt plus tems, le boulet eſt là. On peut juger de la diſ-

tance où se fait le tonnerre, par l'intervalle de tems qui se passe de l'éclair au coup. Faites en sorte que l'enfant connoisse toutes ces expériences; qu'il fasse celles qui sont à sa portée, & qu'il trouve les autres par induction; mais j'aime cent fois mieux qu'il les ignore, que s'il faut que vous les lui disiez.

Nous avons un organe qui répond à l'ouie, savoir celui de la voix; nous n'en avons pas de même qui réponde à la vue, & nous ne rendons pas les couleurs comme les sons. C'est un moyen de plus pour cultiver le premier sens, en exerçant l'organe actif & l'organe passif l'un par l'autre.

L'homme a trois sortes de voix; savoir, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuse, & la voix pathétique ou accentuée, qui sert de langage aux passions, & qui anime le chant & la parole. L'enfant a ces trois sortes de voix ainsi que l'homme, sans les savoir allier de même:

il a comme nous le rire, les cris, les plaintes, l'exclamation, les gémissemens; mais il ne sait pas en mêler les inflexions aux deux autres voix. Une musique parfaite est celle qui réunit le mieux ces trois voix. Les enfans sont incapables de cette musique-là, & leur chant n'a jamais d'ame. De même, dans la voix parlante leur langage n'a point d'accent; ils crient, mais ils n'accentuent pas; & comme il y a peu d'énergie dans leurs discours, il y a peu d'accent dans leur voix. Notre Éleve aura le parler plus uni, plus simple encore, parce que ses passions, n'étant pas éveillées, ne mêleront point leur langage au sien. N'allez donc pas lui donner à réciter des rôles de Tragédie & de Comédie, ni vouloir lui apprendre, comme on dit, à déclamer. Il aura trop de sens pour savoir donner un ton à des choses qu'il ne peut entendre, & de l'expression à des sentimens qu'il n'éprouva jamais.

Apprenez-lui à parler uniment, clairement, à bien articuler, à prononcer exactement & sans affectation, à connoître & à suivre l'accent grammatical & la prosodie, à donner toujours assez de voix pour être entendu, mais à n'en donner jamais plus qu'il ne faut; défaut ordinaire aux enfans élevés dans les Colléges: en toute chose rien de superflu.

De même dans le chant rendez sa voix juste, égale, flexible, sonore, son oreille sensible à la mesure & à l'harmonie, mais rien de plus. La musique imitative & théâtrale n'est pas de son âge. Je ne voudrois pas même qu'il chantât des paroles ; s'il en vouloit chanter, je tâcherois de lui faire des chansons exprès, intéressantes pour son âge, & aussi simples que ses idées.

On pense bien qu'étant si peu pressé de lui apprendre à lire l'écriture, je ne le serai pas, non plus, de lui apprendre à lire la musique. Écartons de son

cerveau toute attention trop pénible, & ne nous hâtons point de fixer son esprit sur des signes de convention. Ceci, je l'avoue, semble avoir sa difficulté; car si la connoissance des notes ne paroît pas d'abord plus nécessaire pour savoir chanter que celle des lettres pour savoir parler, il y a pourtant cette différence, qu'en parlant nous rendons nos propres idées, & qu'en chantant nous ne rendons guères que celles d'autrui. Or pour les rendre, il faut les lire.

Mais premierement, au-lieu de les lire on les peut ouïr, & un chant se rend à l'oreille encore plus fidelement qu'à l'œil. De plus, pour bien savoir la musique, il ne suffit pas de la rendre, il la faut composer, & l'un doit s'apprendre avec l'autre, sans quoi l'on ne la sait jamais bien. Exercez votre petit Musicien d'abord à faire des phrases bien régulieres, bien cadencées; ensuite à les lier entr'elles par

une modulation très-ſimple ; enfin à marquer leurs différens rapports par une ponctuation correcte, ce qui ſe fait par le bon choix des cadences & des repos. Sur-tout jamais de chant biſarre, jamais de pathétique ni d'expreſſion. Une mélodie toujours chantante & ſimple, toujours dérivante des cordes eſſentielles du ton, & toujours indiquant tellement la baſſe qu'il la ſente & l'accompagne ſans peine ; car, pour ſe former la voix & l'oreille, il ne doit jamais chanter qu'au claveſſin.

Pour mieux marquer les ſons, on les articule en les prononçant ; de-là l'uſage de ſolfier avec certaines ſyllabes. Pour diſtinguer les dégrés, il faut donner des noms & à ces dégrés & à leurs différens termes fixes ; de-là les noms des intervalles, & auſſi les lettres de l'alphabet dont on maque les touches du clavier & les notes de la gamme. C & A déſignent des ſons

fixes, invariables, toujours rendus par les mêmes touches. *Ut* & *la* sont autre chose. *Ut* est constamment la tonique d'un mode majeur, ou la médiante d'un mode mineur. *La* est constamment la tonique d'un mode mineur, ou la sixième note d'un mode majeur. Ainsi les lettres marquent les termes immuables des rapports de notre systême musical, & les syllabes marquent les termes homologues des rapports semblables en divers tons. Les lettres indiquent les touches du clavier, & les syllabes les dégrés du mode. Les Musiciens François ont étrangement brouillé ces distinctions; ils ont confondu le sens des syllabes avec le sens des lettres, & doublant inutilement les signes des touches, ils n'en ont point laissé pour exprimer les cordes des tons, en sorte que pour eux *ut* & C sont toujours la même chose: ce qui n'est pas, & ne doit pas être; car alors de quoi serviroit C? Aussi

leur maniere de ſolfier eſt-elle d'une difficulté exceſſive ſans être d'aucune utilité, ſans porter aucune idée nette à l'eſprit, puiſque par cette méthode ces deux ſyllabes *ut* & *mi*, par exemple, peuvent également ſignifier une tierce majeure, mineure, ſuperflue, ou diminuée. Par quelle étrange fatalité le pays du monde où l'on écrit les plus beaux livres ſur la muſique, eſt-il précisément celui où on l'apprend le plus difficilement?

Suivons avec notre Éleve une pratique plus ſimple & plus claire; qu'il n'y ait pour lui que deux modes dont les rapports ſoient toujours les mêmes & toujours indiqués par les mêmes ſyllabes. Soit qu'il chante ou qu'il joue d'un inſtrument, qu'il ſache établir ſon mode ſur chacun des douze tons qui peuvent lui ſervir de baſe, & que, ſoit qu'on module en D, en C, en G, &c. la finale ſoit toujours *ut* ou *la* ſelon le mode. De cette maniere il

vous concevra toujours, les rapports eſſentiels du mode pour chanter & jouer juſte feront toujours préſens à ſon eſprit, ſon exécution ſera plus nette & ſon progrès plus rapide. Il n'y a rien de plus biſarre que ce que les François appellent ſolfier au naturel; c'eſt éloigner les idées de la choſe pour en ſubſtituer d'étrangeres qui ne font qu'égarer. Rien n'eſt plus naturel que de ſolfier par tranſpoſition, lorſque le mode eſt tranſpoſé. Mais c'en eſt trop ſur la muſique; enſeignez-la comme vous voudrez, pourvu qu'elle ne ſoit jamais qu'un amuſement.

Nous voilà bien avertis de l'état des corps étrangers par rapport au nôtre, de leur poids, de leur figure, de leurs couleurs, de leur ſolidité, de leur grandeur, de leur diſtance, de leur température, de leur repos, de leur mouvement. Nous ſommes inſtruits de ceux qu'il nous convient d'approcher ou d'éloigner de nous, de la maniere

dont il faut nous y prendre pour vaincre leur résistance, ou pour leur en opposer une qui nous préserve d'en être offensés; mais ce n'est pas assez: notre propre corps s'épuise sans cesse, il a besoin d'être sans cesse renouvellé. Quoique nous ayons la faculté d'en changer d'autres en notre propre substance, le choix n'est pas indifférent: tout n'est pas aliment pour l'homme; &, des substances qui peuvent l'être, il y en a de plus ou de moins convenables, selon la constitution de son espece, selon le climat qu'il habite, selon son tempérament particulier, & selon la maniere de vivre que lui prescrit son état.

Nous mourrions affamés ou empoisonnés, s'il falloit attendre, pour choisir les nourritures qui nous conviennent, que l'expérience nous eût appris à les connoître & à les choisir: mais la suprême bonté qui a fait, du plaisir des êtres sensibles, l'instrument de leur conser-

vation, nous avertit, par ce qui plaît à notre palais, de ce qui convient à notre estomach. Il n'y a point naturellement pour l'homme de Médecin plus sûr que son propre appétit; &, à le prendre dans son état primitif, je ne doute point qu'alors les alimens qu'il trouvoit les plus agréables ne lui fussent aussi les plus sains.

Il y a plus. L'Auteur des choses ne pourvoit pas seulement aux besoins qu'il nous donne, mais encore à ceux que nous nous donnons nous-mêmes; & c'est pour mettre toujours le desir à côté du besoin, qu'il fait que nos goûts changent & s'alterent avec nos manieres de vivre. Plus nous nous éloignons de l'état de nature, plus nous perdons de nos goûts naturels; ou plutôt l'habitude nous fait une seconde nature que nous substituons tellement à la premiere, que nul d'entre nous ne connoît plus celle-ci.

Il suit de-là, que les goûts les plus

naturels doivent être aussi les plus simples; car ce sont ceux qui se transforment le plus aisément: au-lieu qu'en s'aiguisant, en s'irritant par nos fantaisies, ils prennent une forme qui ne change plus. L'homme qui n'est encore d'aucun pays se fera sans peine aux usages de quelque pays que ce soit; mais l'homme d'un pays ne devient plus celui d'un autre.

Ceci me paroît vrai dans tous les sens, & bien plus, appliqué au goût proprement dit. Notre premier aliment est le lait: nous ne nous accoutumons que par dégrés aux saveurs fortes; d'abord elles nous répugnent. Des fruits, des légumes, des herbes, & enfin quelques viandes grillées, sans assaisonnement & sans sel, firent les festins des premiers hommes (24). La premiere fois qu'un Sauvage boit du

(24) Voyez l'Arcadie de Pausanias; voyez aussi le morceau de Plutarque transcrit ci-après.

vin, il fait la grimace & le rejette ; & même parmi nous, quiconque a vécu jusqu'à vingt ans sans goûter de liqueurs fermentées, ne peut plus s'y accoutumer : nous serions tous abstêmes, si l'on ne nous eût donné du vin dans nos jeunes ans. Enfin, plus nos goûts sont simples, plus ils sont universels ; les répugnances les plus communes tombent sur des mets composés. Vit-on jamais personne avoir en dégoût l'eau ni le pain ? Voilà la trace de la Nature, voilà donc aussi notre regle. Conservons à l'enfant son goût primitif le plus qu'il est possible ; que sa nourriture soit commune & simple, que son palais ne se familiarise qu'à des saveurs peu relevées, & ne se forme point un goût exclusif.

Je n'examine pas ici si cette maniere de vivre est plus saine ou non ; ce n'est pas ainsi que je l'envisage. Il me suffit de savoir, pour la préférer, que c'est la plus conforme à la Nature,

& celle qui peut le plus aisément se plier à toute autre. Ceux qui disent qu'il faut accoutumer les enfans aux alimens dont ils useront étant grands, ne raisonnent pas bien, ce me semble. Pourquoi leur nourriture doit-elle être la même, tandis que leur maniere de vivre est si différente ? Un homme épuisé de travail, de soucis, de peines, a besoin d'alimens succulens, qui lui portent de nouveaux esprits au cerveau ; un enfant qui vient de s'ébattre, & dont le corps croît, a besoin d'une nourriture abondante qui lui fasse beaucoup de chyle. D'ailleurs, l'homme fait a déja son état, son emploi, son domicile ; mais qui est-ce qui peut être sûr de ce que la fortune réserve à l'enfant ? En toute chose ne lui donnons point une forme si déterminée, qu'il lui en coûte trop d' changer au besoin. Ne faisons pas qu'il meure de faim dans d'autres pays, s'il ne traîne par-tout à sa suite un cui-

ſinier François, ni qu'il diſe un jour qu'on ne ſait manger qu'en France. Voilà, par parenthèſe, un plaiſant éloge ! Pour moi, je dirois, au contraire, qu'il n'y a que les François qui ne ſavent pas manger, puiſqu'il faut un art ſi particulier pour leur rendre les mets mangeables.

De nos ſenſations diverſes, le goût donne celles qui généralement nous affectent le plus. Auſſi ſommes-nous plus intéreſſés à bien juger des ſubſtances qui doivent faire partie de la nôtre, que de celles qui ne ſont que l'environner. Mille choſes ſont indifférentes au toucher, à l'ouie, à la vue; mais il n'y a preſque rien d'indifférent au goût. De plus, l'activité de ce ſens eſt toute phyſique & matérielle; il eſt le ſeul qui ne dit rien à l'imagination, du moins celui dans les ſenſations duquel elle entre le moins; au-lieu que l'imitation & l'imagination mêlent ſouvent du moral à l'impreſſion de tous

les autres. Auſſi, généralement, les cœurs tendres & voluptueux, les caracteres paſſionnés & vraiment ſenſibles, faciles à émouvoir par les autres ſens, ſont-ils aſſez tièdes ſur celui-ci. De cela même qui ſemble mettre le goût au-deſſous d'eux, & rendre plus mépriſable le penchant qui nous y livre, je conclurrois au contraire, que le moyen le plus convenable pour gouverner les enfans eſt de les mener par leur bouche. Le mobile de la gourmandiſe eſt ſur-tout préférable à celui de la vanité, en ce que la premiere eſt un appétit de la Nature, tenant immédiatement au ſens, & que la ſeconde eſt un ouvrage de l'opinion, ſujet au caprice des hommes & à toutes ſortes d'abus. La gourmandiſe eſt la paſſion de l'enfance; cette paſſion ne tient devant aucune autre; à la moindre concurrence elle diſparoît. Eh! croyez-moi; l'enfant ne ceſſera que trop tôt de ſonger à ce qu'il mange, & quand

ſon cœur ſera trop occupé, ſon palais ne l'occupera guères. Quand il ſera grand, mille ſentimens impétueux donneront le change à la gourmandiſe, & ne feront qu'irriter la vanité; car cette derniere paſſion ſeule fait ſon profit des autres, & à la fin les engloutit toutes. J'ai quelquefois examiné ces gens qui donnoient de l'importance aux bons morceaux, qui ſongeoient en s'éveillant à ce qu'ils mangeroient dans la journée, & décrivoient un repas avec plus d'exactitude que n'en met Polybe à décrire un combat J'ai trouvé que tous ces prétendus hommes n'étoient que des enfans de quarante ans, ſans vigueur & ſans conſiſtance; *fruges conſumere nati.* La gourmandiſe eſt le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe. L'ame d'un gourmand eſt toute dans ſon palais, il n'eſt fait que pour manger; dans ſa ſtupide incapacité il n'eſt qu'à table à ſa place, il ne ſait juger que des plats: laiſſons-lui ſans

regret cet emploi : mieux lui vaut celui-là qu'un autre, autant pour nous que pour lui.

Craindre que la gourmandise ne s'enracine dans un enfant capable de quelque chose, est une précaution de petit esprit. Dans l'enfance on ne songe qu'à ce qu'on mange ; dans l'adolescence on n'y songe plus, tout nous est bon, & l'on a bien d'autres affaires. Je ne voudrois pourtant pas qu'on allât faire un usage indiscret d'un ressort si bas, ni étayer d'un bon morceau l'honneur de faire une belle action. Mais je ne vois pas pourquoi, toute l'enfance n'étant ou ne devant être que jeux & folâtres amusemens, des exercices purement corporels n'auroient pas un prix matériel & sensible. Qu'un petit Majorquain, voyant un panier sur le haut d'un arbre, l'abbatte à coups de fronde, n'est-il pas bien juste qu'il en profite, & qu'un bon déjeûner

répare la force qu'il uſe à le gagner (25)? Qu'un jeune Spartiate, à travers les riſques de cent coups de fouet, ſe gliſſe habilement dans une cuiſine, qu'il y vole un renardeau tout vivant, qu'en l'emportant dans ſa robe il en ſoit égratigné, mordu, mis en ſang, & que, pour n'avoir pas la honte d'être ſurpris, l'enfant ſe laiſſe déchirer les entrailles ſans ſourciller, ſans pouſſer un ſeul cri, n'eſt-il pas juſte qu'il profite enfin de ſa proie, & qu'il la mange après en avoir été mangé? Jamais un bon repas ne doit être une récompenſe; mais pourquoi ne ſeroit-il pas l'effet des ſoins qu'on a pris pour ſe le procurer? Émile ne regarde point le gâteau que j'ai mis ſur la pierre comme le prix d'avoir bien couru; il ſait ſeulement que le ſeul moyen d'avoir ce

(25) Il y a bien des ſiècles que les Majorquains ont perdu cet uſage; il eſt du tems de la célébrité de leurs Frondeurs.

gâteau eſt d'y arriver plutôt qu'un autre.

Ceci ne contredit point les maximes que j'avançois tout-à-l'heure ſur la ſimplicité des mets ; car pour flatter l'appétit des enfans, il ne s'agit pas d'exciter leur ſenſualité, mais ſeulement de la ſatisfaire ; & cela s'obtiendra par les choſes du monde les plus communes, ſi l'on ne travaille pas à leur rafiner le goût. Leur appétit continuel qu'excite le beſoin de croître, eſt un aſſaiſonnement ſûr qui leur tient lieu de beaucoup d'autres. Des fruits, du laitage, quelque pièce de four un peu plus délicate que le pain ordinaire, ſur-tout l'art de diſpenſer ſobrement tout cela : voilà de quoi mener des armées d'enfans au bout du Monde, ſans leur donner du goût pour les ſaveurs vives, ni riſquer de leur blaſer le palais.

Une des preuves que le goût de la viande n'eſt pas naturel à l'homme,

eſt l'indifférence que les enfans ont pour ce mets-là, & la préférence qu'ils donnent tous à des nourritures végétales, telles que le laitage, la pâtiſſerie, les fruits, &c. Il importe ſur tout de ne pas dénaturer ce goût primitif, & de ne point rendre les enfans carnaſſiers : ſi ce n'eſt pour leur ſanté, c'eſt pour leur caractere; car, de quelque maniere qu'on explique l'expérience, il eſt certain que les grands mangeurs de viande ſont en général cruels & féroces plus que les autres hommes; cette obſervation eſt de tous les lieux & de tous les tems : la barbarie angloiſe eſt connue (26); les Gaures, au contraire, ſont les plus doux des hommes (27). Tous les Sauvages ſont cruels,

(26) Je ſais que les Anglois vantent beaucoup leur humanité & le bon naturel de leur Nation, qu'ils appellent *Good natured people ;* mais ils ont beau crier cela tant qu'ils peuvent, perſonne ne le répète après eux.

(27) Les Banians, qui s'abſtiennent de toute chair, plus ſévérement que les Gaures, ſont preſque auſſi doux qu'eux mais comme leur morale eſt moins pure & leur culte moins raiſonnable, ils ne ſont pas ſi honnêtes-gens.

& leurs mœurs ne les portent point à l'être : cette cruauté vient de leurs alimens. Ils vont à la guerre comme à la chasse, & traitent les hommes comme les ours. En Angleterre même les Bouchers ne sont pas reçus en témoignage, non plus que les Chirurgiens. Les grands scélérats s'endurcissent au meurtre en buvant du sang. Homere fait, des Cyclopes, mangeurs de chair, des hommes affreux, &, des Lotophages, un Peuple si aimable, qu'aussi-tôt qu'on avoit essayé de leur commerce, on oublioit jusqu'à son pays pour vivre avec eux.

« Tu me demandes », disoit Plutarque, « pourquoi Pythagore s'abs-
» tenoit de manger de la chair des
» bêtes ; mais moi je te demande, au
» contraire, quel courage d'homme
» eut le premier qui approcha de sa
» bouche une chair meurtrie, qui
» brisa de sa dent les os d'une bête
» expirante, qui fit servir devant lui

» des corps morts, des cadavres, & » engloutit dans son estomach des » membres qui, le moment d'auparavant bêloient, mugissoient, marchoient & voyoient? Comment sa » main put-elle enfoncer un fer dans » le cœur d'un être sensible? Comment ses yeux purent-ils supporter » un meurtre? Comment put-il voir » saigner, écorcher, démembrer un » pauvre animal sans défense? Comment put-il supporter l'aspect des » chairs pantelantes? Comment leur » odeur ne lui fit-elle pas soulever le » cœur? Comment ne fut-il pas dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, » quand il vint à manier l'ordure de » ces blessures, à nétoyer le sang noir » & figé qui les couvroit?

» Les peaux rampoient sur la terre écorchées;
» Les chairs au feu mugissoient embrochées;
» L'homme ne put les manger sans frémir,
» Et dans son sein les entendit gémir.

» Voilà ce qu'il dut imaginer & sentir

» sentir la premiere fois qu'il surmonta la Nature pour faire cet horrible repas, la premiere fois qu'il eut faim d'une bête en vie, qu'il voulut se nourrir d'un animal qui paissoit encore, & qu'il dit comment il falloit égorger, dépecer, cuire la brebis qui lui léchoit les mains. C'est de ceux qui commencerent ces cruels festins, & non de ceux qui les quittent, qu'on a lieu de s'étonner : encore ces premiers-là pourroient-ils justifier leur barbarie par des excuses qui manquent à la nôtre, & dont le défaut nous rend cent fois plus barbares qu'eux.

» Mortels bien-aimés des Dieux, nous diroient ces premiers hommes, comparez les tems ; voyez combien vous êtes heureux & combien nous étions misérables ! La terre nouvellement formée, & l'air chargé de vapeurs, étoient encore indociles à l'ordre des saisons ; le cours incer-

» tain des rivieres dégradoit leurs rives
» de toutes parts : des étangs, des lacs,
» de profonds marécages inondoient
» les trois quarts de la surface du Mon-
» de, l'autre quart étoit couvert de
» bois & de forêts stériles. La terre ne
» produisoit nuls bons fruits ; nous
» n'avions nuls instrumens de labou-
» rage, nous ignorions l'art de nous
» en servir, & le tems de la moisson
» ne venoit jamais pour qui n'avoit
» rien semé : ainsi la faim ne nous
» quittoit point. L'hiver, la mousse
» & l'écorce des arbres étoient nos
» mets ordinaires. Quelques racines
» vertes de chien-dent & de bruyere
» étoient pour nous un régal ; & quand
« les hommes avoient pu trouver des
» feines, des noix & du gland, ils en
» dansoient de joie autour d'un chêne
» ou d'un hêtre, au son de quelque
» chanson rustique, appellant la terre
» leur nourrice & leur mere : c'étoit-
» là leur unique fête, c'étoient leurs

» uniques jeux : tout le reste de la vie
» humaine n'étoit que douleur, peine
» & misere.

» Enfin, quand la terre dépouillée
» & nue ne nous offroit plus rien,
» forcés d'outrager la Nature pour nous
» conserver, nous mangeâmes les com-
» pagnons de notre misere plutôt que
» de périr avec eux. Mais vous, hom-
» mes cruels, qui vous force à verser
» du sang ? Voyez quelle affluence
» de biens vous environne, combien
» de fruits vous produit la terre ! Que
» de richesses vous donnent les champs
» & les vignes ! Que d'animaux vous
» offrent leur lait pour vous nourrir,
» & leur toison pour vous habiller !
» Que leur demandez-vous de plus,
» & quelle rage vous porte à com-
» mettre tant de meurtres, rassasiés
» de biens & regorgeant de vivres ?
» Pourquoi mentez-vous contre no-
» tre mere, en l'accusant de ne pou-
» voir vous nourrir ? Pourquoi péchez-

» vous contre Cérès, inventrice des
» saintes loix, & contre le gracieux
» Bacchus, consolateur des hommes,
» comme si leurs dons prodigués ne
» suffisoient pas à la conservation du
» genre humain ? Comment avez-
» vous le cœur de mêler avec leurs
» doux fruits des ossemens sur vos ta-
» bles, & de manger avec le lait le
» sang des bêtes qui vous le donnent ?
» Les panthères & les lions, que vous
» appellez bêtes féroces, suivent leur
» instinct par force & tuent les autres
» animaux pour vivre. Mais vous,
» cent fois plus féroces qu'elles, vous
» combattez l'instinct sans nécessité,
» pour vous livrer à vos cruelles dé-
» lices. Les animaux que vous man-
» gez ne sont pas ceux qui mangent
» les autres; vous ne les mangez pas
» ces animaux carnassiers, vous les
» imitez. Vous n'avez faim que des
» bêtes innocentes & douces, qui ne
» font de mal à personne, qui s'atta-

» chent à vous, qui vous servent, & » que vous dévorez pour prix de leurs » services.

» O meurtrier contre Nature! si tu » t'obstines à soutenir qu'elle t'a fait » pour dévorer tes sembables, des » êtres de chair & d'os, sensibles & » vivans comme toi, étouffe donc » l'horreur qu'elle t'inspire pour ces » affreux repas; tue les animaux toi- » même, je dis de tes propres mains, » sans ferremens, sans coutelas; dé- » chire-les avec tes ongles, comme » font les lions & les ours; mords » ce bœuf & le mets en pieces, en- » fonce tes griffes dans sa peau; man- » ge cet agneau tout vif, dévore ses » chairs toutes chaudes, bois son ame » avec son sang. Tu frémis, tu n'ôses » sentir palpiter sous ta dent une chair » vivante? Homme pitoyable! tu » commences par tuer l'animal, & » puis tu le manges, comme pour le » faire mourir deux fois. Ce n'est pas

» assez ; la chair morte te répugne en-
» core, tes entrailles ne peuvent la
» supporter, il la faut transformer par
» le feu, la bouillir, la rôtir, l'assai-
» sonner de drogues qui la déguisent;
» il te faut des Charcutiers, des
» Cuisiniers, des Rotisseurs, des gens
» pour t'ôter l'horreur du meurtre &
» t'habiller des corps morts, afin que
» le sens du goût, trompé par ces dé-
» guisemens, ne rejette point ce qui
» lui est étrange, & savoure avec plai-
» sir des cadavres dont l'œil même eût
» peine à souffrir l'aspect ».

Quoique ce morceau soit étranger à mon sujet, je n'ai pu résister à la tentation de le transcrire, & je crois que peu de Lecteurs m'en sauront mauvais gré.

Au reste, quelque sorte de régime que vous donniez aux enfans, pourvu que vous ne les accoutumiez qu'à des mets communs & simples, laissez-les manger, courir & jouer tant qu'il leur

plaît, & ſoyez sûrs qu'ils ne mangeront jamais trop & n'auront point d'indigeſtions : mais ſi vous les affamez la moitié du tems, & qu'ils trouvent le moyen d'échapper à votre vigilance, ils ſe dédommageront de toute leur force, ils mangeront juſqu'à regorger, juſqu'à crever. Notre appétit n'eſt démeſuré que parce que nous voulons lui donner d'autres regles que celles de la Nature. Toujours réglant, preſcrivant, ajoûtant, retranchant, nous ne faiſons rien que la balance à la main; mais cette balance eſt à la meſure de nos fantaiſies, & non pas à celle de notre eſtomach. J'en reviens toujours à mes exemples : chez les Payſans, la huche & le fruitier ſont toujours ouverts, & les enfans, non plus que les hommes, n'y ſavent ce que c'eſt qu'indigeſtions.

S'il arrivoit pourtant qu'un enfant mangeât trop, (ce que je ne crois pas poſſible par ma méthode,) avec des

amusemens de son goût, il est si aisé de le distraire, qu'on parviendroit à l'épuiser d'inanition sans qu'il y songeât. Comment des moyens si sûrs & si faciles échappent-ils à tous les Instituteurs ? Hérodote raconte que les Lydiens, pressés d'une extrême disette, s'aviserent d'inventer les jeux & d'autres divertissemens avec lesquels ils donnoient le change à leur faim, & passoient des jours entiers sans songer à manger (28). Vos savans Instituteurs ont peut-être lu cent fois ce passage, sans voir l'application qu'on en peut faire aux enfans. Quelqu'un d'eux me dira peut-être qu'un enfant ne

---

(28) Les anciens Historiens sont remplis de vues dont on pourroit faire usage, quand même les faits qui les représentent seroient faux : mais nous ne savons tirer aucun vrai parti de l'Histoire ; la critique d'érudition absorbe tout, comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai, pourvu qu'on en pût tirer une instruction utile. Les hommes sensés doivent regarder l'Histoire comme un tissu de fables dont la morale est très-appropriée au cœur humain.

quitte pas volontiers ſon dîner pour aller étudier ſa leçon. Maître, vous avez raiſon : je ne penſois pas à cet amuſement-là.

Le ſens de l'odorat eſt au goût ce que celui de la vue eſt au toucher : il le prévient, il l'avertit de la maniere dont telle ou telle ſubſtance doit l'affecter, & diſpoſe à la rechercher ou à la fuir, ſelon l'impreſſion qu'on en reçoit d'avance. J'ai ouï-dire que les Sauvages avoient l'odorat tout autrement affecté que le nôtre, & jugeoient tout différemment des bonnes & des mauvaiſes odeurs. Pour moi, je le croirois bien. Les odeurs par elles-mêmes ſont des ſenſations foibles ; elles ébranlent plus l'imagination que le ſens, & n'affectent pas tant par ce qu'elles donnent que par ce qu'elles font attendre. Cela ſuppoſé, les goûts des uns, devenus par leurs manieres de vivre ſi différens des goûts des autres, doivent leur

faire porter des jugemens bien opposés des saveurs, & par conséquent des odeurs qui les annoncent. Un Tartare doit flairer avec autant de plaisir un quartier puant de cheval mort, qu'un de nos chasseurs une perdrix à moitié pourrie.

Nos sensations oiseuses, comme d'être embaumé des fleurs d'un parterre, doivent être insensibles à des hommes qui marchent trop pour aimer à se promener, & qui ne travaillent pas assez pour se faire une volupté du repos. Des gens toujours affamés ne sauroient prendre un grand plaisir à des parfums qui n'annoncent rien à manger.

L'odorat est le sens de l'imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau; c'est pour cela qu'il ranime un moment le tempérament & l'épuise à la longue. Il a, dans l'amour, des effets assez connus: le doux parfum

d'un cabinet de toilette n'eſt pas un piége auſſi foible qu'on penſe ; & je ne ſais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme ſage & peu ſenſible, que l'odeur des fleurs que ſa maitreſſe a ſur le ſein ne fit jamais palpiter.

L'odorat ne doit pas être fort actif dans le premier âge, où l'imagination, que peu de paſſions ont encore animée, n'eſt guères ſuſceptible d'émotion, & où l'on n'a pas encore aſſez d'expérience pour prévoir avec un ſens ce que nous en promet un autre. Auſſi cette conſéquence eſt-elle parfaitement confirmée par l'obſervation ; & il eſt certain que ce ſens eſt encore obtus & preſque hébété chez la plupart des enfans : non que la ſenſation ne ſoit en eux auſſi fine, & peut-être plus, que dans les hommes ; mais parce que, n'y joignant aucune autre idée, ils ne s'en affectent pas aiſément d'un ſentiment de plaiſir ou de peine, & qu'ils n'en ſont ni flattés ni bleſſés comme nous.

Je crois que, ſans ſortir du même ſyſtême, & ſans recourir à l'anatomie comparée des deux ſexes, on trouveroit aiſément la raiſon pourquoi les femmes en général s'affectent plus vivement des odeurs que les hommes.

On dit que les Sauvages du Canada ſe rendent dès leur jeuneſſe l'odorat ſi ſubtil, que, quoiqu'ils aient des chiens, ils ne daignent pas s'en ſervir à la chaſſe, & ſe ſervent de chiens à eux-mêmes. Je conçois en effet que, ſi l'on élevoit les enfans à éventer leur dîner, comme le chien évente le gibier, on parviendroit peut-être à leur perfectionner l'odorat au même point; mais je ne vois pas, au fond, qu'on puiſſe en eux tirer de ce ſens un uſage fort utile, ſi ce n'eſt pour leur faire connoître ſes rapports avec celui du goût. La Nature a pris ſoin de nous forcer à nous mettre au fait de ces rapports. Elle a rendu l'action de ce dernier ſens preſque inſéparable de celle de l'autre, en

rendant leurs organes voisins, & plaçant dans la bouche une communication immédiate entre les deux, en sorte que nous ne goûtions rien sans le flairer. Je voudrois seulement qu'on n'altérât pas ces rapports naturels pour tromper un enfant, en couvrant, par exemple, d'un aromate agréable le déboire d'une médecine; car la discorde des deux sens est trop grande alors pour pouvoir l'abuser: le sens le plus actif absorbant l'effet de l'autre, il n'en prend pas la médecine avec moins de dégoût; ce dégoût s'étend à toutes les sensations qui le frappent en même tems; à la présence de la plus foible, son imagination lui rappelle aussi l'autre; un parfum très-suave n'est plus pour lui qu'une odeur dégoûtante, & c'est ainsi que nos indiscrettes précautions augmentent la somme des sensations déplaisantes aux dépens des agréables.

Il me reste à parler dans les livres

ſuivans de la culture d'une eſpece de ſixieme ſens appellé ſens commun, moins parce qu'il eſt commun à tous les hommes, que parce qu'il réſulte de l'uſage bien réglé des autres ſens, & qu'il nous inſtruit de la nature des choſes par le concours de toutes leurs apparences. Ce ſixieme ſens n'a point par conſéquent d'organe particulier ; il ne réſide que dans le cerveau, & ſes ſenſations purement internes s'appellent perceptions ou idées. C'eſt par le nombre de ces idées que ſe meſure l'étendue de nos connoiſſances ; c'eſt leur netteté, leur clarté qui fait la juſteſſe de l'eſprit ; c'eſt l'art de les comparer entr'elles qu'on appelle raiſon humaine. Ainſi ce que j'appellois raiſon ſenſitive ou puérile, conſiſte à former des idées ſimples par le concours de pluſieurs ſenſations ; & ce que j'appelle raiſon intellectuelle ou humaine, conſiſte à former des idées complexes par le concours de pluſieurs idées ſimples.

Supposant donc que ma méthode soit celle de la Nature, & que je ne me sois pas trompé dans l'application, nous avons amené notre Éleve à travers les pays des sensations jusqu'aux confins de la raison puérile : le premier pas que nous allons faire au-delà, doit être un pas d'homme. Mais avant d'entrer dans cette nouvelle carriere, jettons un moment les yeux sur celle que nous venons de parcourir. Chaque âge, chaque état de la vie a sa perfection convenable, sa sorte de maturité qui lui est propre. Nous avons souvent ouï parler d'un homme fait, mais considérons un enfant fait : ce spectacle sera plus nouveau pour nous, & ne sera peut-être pas moins agréable.

L'existence des êtres finis est si pauvre & si bornée, que, quand nous ne voyons que ce qui est, nous ne sommes jamais émus. Ce sont les chimeres qui ornent les objets réels, & si l'imagination n'ajoûte un charme à ce qui nous

frappe, le ſtérile plaiſir qu'on y prend ſe borne à l'organe, & laiſſe toujours le cœur froid. La terre parée des tréſors de l'automne étale une richeſſe que l'œil admire : mais cette admiration n'eſt point touchante ; elle vient plus de la réflexion que du ſentiment. Au printems la campagne preſque nue n'eſt encore couverte de rien ; les bois n'offrent point d'ombre, la verdure ne fait que de poindre, & le cœur eſt touché à ſon aſpect. En voyant renaître ainſi la Nature, on ſe ſent ranimer ſoi-même ; l'image du plaiſir nous environne ; ces compagnes de la volupté, ces douces larmes, toujours prêtes à ſe joindre à tout ſentiment délicieux, ſont déjà ſur le bord de nos paupieres : mais l'aſpect des vendanges a beau être animé, vivant, agréable ; on le voit toujours d'un œil ſec.

Pourquoi cette différence ? C'eſt qu'au ſpectacle du printems l'imagination joint celui des ſaiſons qui le

doivent ſuivre. A ces tendres bourgeons que l'œil apperçoit, elle ajoûte les fleurs, les fruits, les ombrages, quelquefois les myſteres qu'ils peuvent couvrir. Elle réunit en un point des tems qui ſe doivent ſuccéder, & voit moins les objets comme ils ſeront que comme elle les deſire, parce qu'il dépend d'elle de les choiſir. En automne, au contraire, on n'a plus à voir que ce qui eſt. Si l'on veut arriver au printems, l'hyver nous arrête, & l'imagination glacée expire ſur la neige & ſur les frimats.

Telle eſt la ſource du charme qu'on trouve à contempler une belle enfance, préférablement à la perfection de l'âge mûr. Quand eſt-ce que nous goûtons un vrai plaiſir à voir un homme? C'eſt quand la mémoire de ſes actions nous fait rétrograder ſur ſa vie & le rajeunit, pour ainſi dire, à nos yeux. Si nous ſommes réduits à le conſidérer tel qu'il eſt, ou à le ſuppoſer tel qu'il

ſera dans ſa vieilleſſe, l'idée de la Nature déclinante efface tout notre plaiſir. Il n'y en a point à voir avancer un homme à grands pas vers ſa tombe ; & l'image de la mort enlaidit tout.

Mais quand je me figure un enfant de dix à douze ans, vigoureux, bien formé pour ſon âge, il ne me fait pas naître une idée qui ne ſoit agréable, ſoit pour le préſent, ſoit pour l'avenir : je le vois bouillant, vif, animé, ſans ſouci rongeant, ſans longue & pénible prévoyance ; tout entier à ſon être actuel, & jouiſſant d'une plénitude de vie qui ſemble vouloir s'étendre hors de lui. Je le prévois dans un autre âge exerçant le ſens, l'eſprit, les forces qui ſe développent en lui de jour en jour, & dont il donne à chaque inſtant de nouveaux indices ; je le contemple enfant, & il me plaît ; je l'imagine homme, & il me plaît davantage : ſon ſang ardent ſemble réchauffer le mien : je crois vivre de ſa vie, & ſa vivacité me rajeunit.

L'heure ſonne, quel changement! A l'inſtant ſon œil ſe ternit, ſa gaieté s'efface, adieu la joie, adieu les folâtres jeux. Un homme ſévere & fâché le prend par la main, lui dit gravement, *allons Monſieur*, & l'emmene. Dans la chambre où ils entrent j'entrevois des livres. Des livres! quel triſte ameublement pour ſon âge! le pauvre enfant ſe laiſſe entraîner, tourne un œil de regret ſur tout ce qui l'environne, ſe taît, & part, les yeux gonflés de pleurs qu'il n'oſe répandre, & le cœur gros de ſoupirs qu'il n'oſe exhaler.

O toi qui n'as rien de pareil à craindre, toi pour qui nul tems de la vie n'eſt un tems de gêne & d'ennui, toi qui vois venir le jour ſans inquiétude, la nuit ſans impatience, & ne comptes les heures que par tes plaiſirs, viens, mon heureux, mon aimable Éleve, nous conſoler par ta préſence du départ de cet infortuné: viens...... Il

arrive, & je ſens à ſon approche un mouvement de joie que je lui vois partager. C'eſt ſon ami, ſon camarade, c'eſt le compagnon de ſes jeux qu'il aborde; il eſt bien ſûr, en me voyant, qu'il ne reſtera pas long-tems ſans amuſement : nous ne dépendons jamais l'un de l'autre; mais nous nous accordons toujours, & nous ne ſommes avec perſonne auſſi-bien qu'enſemble.

Sa figure, ſon port, ſa contenance annoncent l'aſſurance & le contentement; la ſanté brille ſur ſon viſage; ſes pas affermis lui donnent un air de vigueur; ſon teint, délicat encore ſans être fade, n'a rien d'une molleſſe efféminée; l'air & le ſoleil y ont déja mis l'empreinte honorable de ſon ſexe; ſes muſcles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une phyſionomie naiſſante; ſes yeux, que le feu du ſentiment n'anime point encore, ont au moins toute leur ſéré-

nité native *(29)*; de longs chagrins ne les ont point obſcurcis, des pleurs ſans fin n'ont point ſillonné ſes joues, Voyez dans ſes mouvemens prompts, mais sûrs, la vivacité de ſon âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre, mais non pas inſolent ni vain; ſon viſage, qu'on n'a pas collé ſur des livres, ne tombe point ſur ſon eſtomach; on n'a pas beſoin de lui dire, *levez la tête*; la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baiſſer.

Faiſons-lui place au milieu de l'aſſemblée. Meſſieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance; ne craignez ni ſes importunités, ni ſon babil, ni ſes queſtions indiſcrettes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui

---

(29) *Natia.* J'emploie ce mot dans une acception Italienne, faute de lui trouver un ſynonyme en François. Si j'ai tort, peu importe, pourvu qu'on m'entende.

ſeul, & que vous ne puiſſiez plus vous en défaire.

N'attendez pas, non plus, de lui des propos agréables, ni qu'il vous diſe ce que je lui aurai dicté; n'en attendez que la vérité naïve & ſimple, ſans ornement, ſans apprêt, ſans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il penſe, tout auſſi librement que le bien, ſans s'embarraſſer en aucune ſorte de l'effet que fera ſur vous ce qu'il aura dit: il uſera de la parole dans toute la ſimplicité de ſa premiere inſtitution.

L'on aime à bien augurer des enfans, & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient preſque toujours renverſer les eſpérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuſe rencontre, qui par haſard leur tombe ſur la langue. Si le mien donne rarement de telles eſpérances, il ne donnera jamais ce regret; car il ne dit jamais un mot inutile, & ne s'épuiſe pas ſur un

babil qu'il fait qu'on n'écoute point. Ses idées font bornées, mais nettes ; s'il ne fait rien par cœur, il fait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la Nature ; fon efprit n'eft pas dans fa langue, mais dans fa tête ; il a moins de mémoire que de jugement : il ne fait parler qu'un langage ; mais il entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas fi bien que les autres difent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne fait ce que c'eft que routine, ufage, habitude ; ce qu'il fit hier n'influe point fur ce qu'il fait aujourd'hui (30) : il ne fuit jamais de formu-

(30) L'attrait de l'habitude vient de la pareffe naturelle à l'homme, & cette pareffe augmente en s'y livrant : on fait plus aifément ce qu'on a déja fait, la route étant frayée en devient plus facile à fuivre. Auffi peut-on remarquer que l'empire de l'habitude eft très-grand fur les vieillards & fur les gens indolens, très-petit fur la Jeuneffe & fur les gens vifs. Ce régime n'eft bon qu'aux ames foibles, & les affoiblit

le, ne cède point à l'autorité ni à l'exemple, & n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainsi, n'attendez pas de lui des discours dictés ni des manieres étudiées, mais toujours l'expression fidelle de ses idées, & la conduite qui naît de ses penchans.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui se rapportent à son état actuel, aucune sur l'état relatif des hommes : & de quoi lui serviroient elles, puisqu'un enfant n'est pas encore un membre actif de la société ? Parlez lui de liberté, de propriété, de convention même ; il peut en savoir jusques-là : il sait pourquoi ce qui est à lui est à lui, & pourquoi ce qui n'est pas à lui n'est pas à lui. Passé cela, il ne sait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéissance, il ne sait ce que

davantage de jour en jour. La seule habitude utile aux enfans, est de s'asservir sans peine à la nécessité des choses ; & la seule habitude utile aux hommes, est de s'asservir sans peine à la raison. Toute autre habitude est fausse.

que vous voulez dire ; commandez-lui quelque chofe, il ne vous entendra pas ; mais dites-lui : fi vous me faifiez tel plaifir, je vous le rendrois dans l'occafion : à l'inftant il s'empreffera de vous complaire ; car il ne demande pas mieux que d'étendre fon domaine, & d'acquérir fur vous des droits qu'il fait être inviolables. Peut-être même n'eft-il pas fâché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque chofe ; mais s'il a ce dernier motif, le voilà déja forti de la Nature, & vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De fon côté, s'il a befoin de quelque affiftance, il la demandera indifféremment au premier qu'il rencontre, il la demanderoit au Roi comme à fon laquais ; tous les hommes font encore égaux à fes yeux. Vous voyez, à l'air dont il prie, qu'il fent qu'on ne lui

doit rien. Il ſait que ce qu'il demande eſt une grace, il ſait auſſi que l'humanité porte à en accorder. Ses expreſſions ſont ſimples & laconiques. Sa voix, ſon regard, ſon geſte, ſont d'un être également accoutumé à la complaiſance & au refus. Ce n'eſt ni la rampante & ſervile ſoumiſſion d'un eſclave, ni l'impérieux accent d'un Maître : c'eſt une modeſte confiance en ſon ſemblable ; c'eſt la noble & touchante douceur d'un être libre, mais ſenſible & foible, qui implore l'aſſiſtance d'un être libre, mais fort & bienfaiſant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas ; mais il ſentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refuſez, il ne ſe plaindra point, il n'inſiſtera point, il ſait que cela ſeroit inutile : il ne ſe dira point ; on ma refuſé ; mais il ſe dira ; cela ne pouvoit pas être ; &, comme je l'ai déja dit, on

ne se mutine gueres contre la nécessité bien reconnue.

Laissez-le seul en liberté, voyez-le agir sans lui rien dire; considerez ce qu'il fera & comme il s'y prendra. N'ayant pas besoin de se prouver qu'il est libre, il né fait jamais rien par étourderie, & seulement pour faire un acte de pouvoir sur lui-même : ne sait-il pas qu'il est toujours maître de lui? Il est alerte, léger, dispos; ses mouvemens ont toute la vivacité de son âge; mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui soit au-dessus de ses forces; car il les a bien éprouvées & les connoît; ses moyens sont toujours appropriés à ses desseins, & rarement il àgira sans être assuré du succès. Il aura l'œil attentif & judicieux; il n'ira pas niaisement interrogeant les autres sur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-

même, & se fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre, avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il se troublera moins qu'un autre; s'il y a du risque, il s'effraiera moins aussi. Comme son imagination reste encore inactive & qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui est, n'estime les dangers que ce qu'ils valent, & garde toujours son sang-froid. La nécessité s'appesantit trop souvent sur lui pour qu'il regimbe encore contr'elle; il en porte le joug dès sa naissance, l'y voilà bien accoutumé; il est toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un & l'autre est égal pour lui; ses jeux sont ses occupations, il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire & une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de son esprit & la sphère de

ſes connoiſſances. N'eſt-ce pas le ſpectacle de cet âge, un ſpectacle charmant & doux, de voir un joli enfant, l'œil vif & gai, l'air content & ſerein, la phyſionomie ouverte & riante, faire, en ſe jouant, les choſes les plus ſérieuſes, ou profondément occupé des plus frivoles amuſemens ?

Voulez-vous à préſent le juger par comparaiſon ? Mêlez-le avec d'autres enfans, & laiſſez-le faire. Vous verrez bientôt lequel eſt le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la perfection de leur âge. Parmi les enfans de la ville nul n'eſt plus adroit que lui, mais il eſt plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes payſans, il les égale en force & les paſſe en adreſſe. Dans tout ce qui eſt à portée de l'enfance, il juge, il raiſonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Eſt-il queſtion d'agir, de courir, de ſauter, d'ébranler des corps, d'enlever des maſſes,

d'eſtimer des diſtances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix : on diroit que la Nature eſt à ſes ordres, tant il ſait aiſément plier toute choſe à ſes volontés. Il eſt fait pour guider, pour gouverner ſes égaux : le talent, l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le nom qu'il vous plaira, peu importe ; il primera par-tout, il deviendra partout le chef des autres ; ils ſentiront toujours ſa ſupériorité ſur eux. Sans vouloir commander, il ſera le maître ; ſans croire obéir, ils obéiront.

Il eſt parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant, il n'a point acheté ſa perfection aux dépens de ſon bonheur : au contraire, ils ont coucouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raiſon de ſon âge, il a été heureux & libre autant que ſa conſtitution lui permet de l'être. Si la fatale faulx vient moiſſonner en lui la

fleur de nos eſpérances, nous n'aurons point à pleurer à la fois ſa vie & ſa mort, nous n'aigrirons point nos douleurs du ſouvenir de celles que nous lui aurons cauſées ; nous nous dirons : au moins il a joui de ſon enfance ; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la Nature lui avoit donné.

Le grand inconvénient de cette premiere éducation eſt qu'elle n'eſt ſenſible qu'aux hommes clairvoyans, & que, dans un enfant élevé avec tant de ſoin, des yeux vulgaires ne voient qu'un poliſſon. Un Précepteur ſonge à ſon intérêt plus qu'à celui de ſon Diſciple ; il s'attache à prouver qu'il ne perd pas ſon tems & qu'il gagne bien l'argent qu'on lui donne ; il le pourvoit d'un acquis de facile étalage & qu'on puiſſe montrer quand on veut ; il n'importe que ce qu'il lui apprend ſoit utile, pourvu qu'il ſe voye aiſément ; il accumule ſans choix, ſans

diſcernement, cent fatras dans ſa mémoire. Quand il s'agit d'examiner l'enfant, on lui fait déployer ſa marchandiſe, il l'étale, on eſt content; puis il replie ſon ballot & s'en va. Mon éleve n'eſt pas ſi riche, il n'a point de ballot à déployer, il n'a rien à montrer que lui-même. Or un enfant, non plus qu'un homme, ne ſe voit pas en un moment. Où ſont les Obſervateurs qui ſachent ſaiſir au premier coup d'œil les traits qui le caractériſent? Il en eſt; mais il en eſt peu, & ſur centmille peres, il ne s'en trouvera pas un de ce nombre.

Les queſtions trop multipliées ennuient & rebutent tout le monde, à plus forte raiſon les enfans. Au bout de quelques minutes leur attention ſe laſſe, ils n'écoutent plus ce qu'un obſtiné queſtionneur leur demande, & ne répondent plus qu'au haſard. Cette maniere de les examiner eſt vaine &

pédantesque ; souvent un mot pris à la volée peint mieux leur sens & leur esprit que ne feroient de longs discours : mais il faut prendre garde que ce mot ne soit ni dicté ni fortuit. Il faut avoir beaucoup de jugement soi même pour apprécier celui d'un enfant.

J'ai ouï raconter à feu Milord Hyde, qu'un de ses amis, revenu d'Italie après trois ans d'absence, voulut examiner les progrès de son fils âgé de neuf à dix ans. Ils vont un soir se promener, avec son Gouverneur & lui, dans une plaine où des Écoliers s'amusoient à guider des cerf-volans. Le pere en passant dit à son fils, *où est le cerf-volant dont voilà l'ombre ?* sans hésiter, sans lever la tête, l'enfant dit, *sur le grand chemin.* Et en effet, ajoûtoit Milord Hyde, le grand chemin étoit entre le soleil & nous. Le pere, à ce mot, embrassa son fils, & finissant-là son examen, s'en va sans rien dire. Le len-

demain il envoya au Gouverneur l'acte d'un penſion viagere, outre ſes appointemens.

Quel homme que ce pere-là, & quel fils lui étoit promis ! La queſtion eſt préciſément de l'âge ; la réponſe eſt bien ſimple : mais voyez quelle netteté de judiciaire enfantine elle ſuppoſe ! C'eſt ainſi que l'Éleve d'Ariſtote apprivoiſoit ce courſier célebre qu'aucun Ecuyer n'avoit pu dompter.

FIN

du Livre deuxième & du Tome premier.





